

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at [http : //books . google . corn/](http://books.google.com/)

A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. À propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse] ht tp : //books .google . corn

$\hat{i}^{\hbar\tilde{f}i} \hat{''}\cos^{\wedge}ys-$ (i) HARVARD COLLEGE LIBRARY

The text on this page is estimated to be only 14.46% accurate

\r HISTOIRE DU SENTIMENT RELIGIEUX EN FRANCE AU
XVII* SIÈCLE J>ASCAL ET SON TEMPS 'Z' \. \i PAB FORTUNAT
JTROWSKI PBOVBaiBUB A I«*U!IITBBaiTB DB BOBDBAVX
PREMIÈRE PARTIE DE MONTAIGNE A PASCAL Deuxième édition
PARIS LXBRA XRIB PI^ON PLON-NOURRIT bt C^ IMPRIMEURS-
ÉDITEURS S» RUB GA1ÀNCIàRB — G* 4907 Touê drêilt réêêrvêê 7 •t
/*/

The text on this page is estimated to be only 1.00% accurate

V

The text on this page is estimated to be only 19.00% accurate

PASCAL ET SON TEUPS

The text on this page is estimated to be only 14.52% accurate

DU MÊME AUTEUR Saint Tfxtoim dm 8al«a. Introduction à l'histoiro du sentinieot religieux en Pranee au dix*8e|>tième tiècle. Un ▼olume in-S«. (Plon-Nouirit et C** . édit.) 7 fr. 50 (Cêurttiné pêr CÂCâdémit ftênt^Ue, pix Quizùt.) Bossuat «t !•■ Extraits da ••• «uvras divarsas. Un volume in-iS. (Parle, LocoCTre. 1901 .) 2 fr. 80 Kantaigna (Collection dei Granit 9kHùiopke\$y Un roi. in-8* (Parie, Alcan, 1006.) 0 fr. ZfOa Esaaia da Kiohal da Montaigna, publiée d'après FBxemplairê éê Bordeaux, avec l«^e variantes maniucritce et lee leçons des plus anciennes impressions, des notes, des notices et un lexique, \$ou\$ U\$ auêpieu di la CommUiion da Artkivêi municipaUi, 4 vol. in-4*. Edition de la ville dé Bot» demug. Tome I, avec une héliogravure et deux pbototvpies bors texte : . . . 25 fr. (Le tome II est sous presse) EN PRÉPARATION Hiatoira du aantimant raligiaux an Franoa au XVU« aièda. - Finelon.

The text on this page is estimated to be only 11.18% accurate

'so'^^iA.fv^.ojt S't.XftuvA.-W'C. OISTOIRB DU SENTIMENT
RELIGIEUX EN FRANCK AU XVII* SIÈCLE PASCAL FT SON TEMPS
FAR FORTUNAT |TROWSKI rmofisiBvm a &'v«iTBmii«i pi boepiavs
PREMIÈRE PARTIB DE MONTAIGNE A PASCAL Deuxième édition %
¥^ /il4-?»* :^ PARIS LXBRAIRIB PLON iPLON-MOURRIT mx Gi%
iMPRIMEUR8«âOIT£UR8 I 8, RUB GARANaiRB — 0* I 4907 Têui
dtêili réêêrvêê \ '

The text on this page is estimated to be only 2.90% accurate

.^ . 'J .^» r^ ^ r ■' ^ \\ HARVARD UNIVERSITY1 LIBRARY Toai
droit* t» nt^namUtiik M d« mdiidiM HMTTfc pow leu |«^ Pabliihed •
Febrairr tMT. PriTliai* «r copjTlgkl la lbt OalM Suut r»««»rT»d ud«r lh«
Act taamvd Mtich I* 1«0> . kr PlMkJtawrlt M O*.))

The text on this page is estimated to be only 17.00% accurate

MONSIEUR ALFRED CROJSET UMMBkt DK L'IKSTITOT
KT BOTMK EN SOàBOMKB

The text on this page is estimated to be only 13.38% accurate

x)e ^ VAW^^VA^^^)\$. l^T""^ \ »

The text on this page is estimated to be only 27.68% accurate

PASCAL ET SON TEMPS i . 1 : t I DE MONTAIGNE A
PASCAL CHAPITRE PREMIER ' - LE SENTUENT REUGIECX 'te Vers
le milieu du seizième siècle, la France a ailli devenir protestante. A la fin du
seizième iècle, il n'y a pas de doute : la France reste ^ alholique. Si Henri IV
, le chef du parti réformé, î bandonne son parti et sa religion en devenant >i
de France, sa conversion n'était qu'un effet, \ / 'était qu'un signe : l'effet de la
victoire xatho*]ue, le signe de la défaite de la Réforme^ La situation qui
fut fixée désormais aux Réfor- i es acheva leur défaite : l'édit de Nantes se i
!

44 t PASCAL ET SON TEMPS ferma sur eux comme un tombeau. A la faveur de cet édit s'établirent des conditions politiques et sociales, des mœurs, une politesse, une mondanité, un culte monarchique et des goûts Intel* lectuels, qui tuèrent une seconde fois, mieux que : } ne le feront les impuissantes dragonnades, TAmé d'Anne du Bourg, le Martyr, et l'esprit de Calvin, le Maître. Ce furent donc les meilleures circonstances pour l'épanouissement du catholicisme. Mais ce ne furent que des circonstances, non des causes. Les historiens — quelques historiens de profession — l'oublient quelquefois. L'état des per^ sonnes, l'état des fortunes privées et de la fortune publique, les mœurs, les lois, la politique, . les partis aident bien à comprendre comment les civilisations se constituent; mais, à la vérité, il faut chercher au delà : c'est dans le cœur qu'est la source de la vie; c'est là qu'est l'explication définitive de l'histoire. Les choses qui se font, s'élaborent au fond des Ames, Comme la Réforme, le Catholicisme triomphant du dix-septième siècle fut l'œuvre du sentiment religieux.

i / • • PASCAL Et SON TEMPS 3 Le sentiment religieux, à ces époques, a une nature bien singulière et tout à fait caractéristique. Ce n'est pas Témoi des êtres primitifs devant des phénomènes redoutables, ce n'est pas Tattendrissement des âmes délicates devant la bonté qui émane de la nature, ni Tadmiration du philosophe devant Tordre de Tunivers, ni la joie do Tartiste devant la splendeur des choses : c'esf^ le repliement de l'homme sur soi-même, c'est la découverte d'une conscience de chrétien. Le chrétien regarde en lui : il se voit inachevé, souffrant, tantôt bouleversé par l'anarchie de mille forces mauvaises; tant vidé, désolé et désert, jusqu'à l'ennui, jusqu'à la mort : créature incomplète et malheureuse entre le non-être et l'être, qui se débat contre le non-être, et qui demeure impuissance à être« Or, du même coup que le chrétien se rend compte de son état, il entrevoit en lui) moins même, il pressent parmi toutes les forces mauvaises une force bonne, qui n'est pas de lui, qu'il ne saurait comparer à rien, et qui remplit de confiance et de joie. Dans le désert, il entend une voix et un appel* Il n'hésite pas; il dit que l'appel est de Dieu, que la force est /

*. y *â « PASCAL ET SON TEMPS divine. Désormais c'est toute sa vie, de désirer que Dieu mette en lui l'harmonie et complète Tête; que Dieu achève de créer sa créature. Tel est le sentiment. Ce sentiment prendra facilement, pour se déCnir f.t pour devenir matière à \$ discussion et à science, les noms mêmes de la théologie : Timperfection de l'âme s'appellera le péché originel ; l'action divine s'appellera la grâce. Le Christ en sera le canal. Mais notez bien^ue la grâce est gratuite, que ce n'est pas l'homme qui est l'artisan de sa rénovation ; que l'action divine est en lui, comme un fait indépendant, non comme une conséquence; et, en un mot, qu'elle est vraiment divine et non humaine. Le seul pouvoir qu'ait l'homme au début de la vie reli• gieuse, c'est de ne pas vouloir connaître cette action divine ou de la chasser de son cœur et de tuer en lui la vie religieuse. Un tel sentiment est indomptable. D'abord il est toujours présent : on peut fermer les yeux j sur le monde des choses, on peut les fermer sur le monde des idées; mais une fois qu'on a jeté un regard sur soi-même et qu'on y a découvert cela, c'est fini; on cherche en vain à se distraire : (. ti"

PASCAL ET SON TEMPS 5 la pensée y revient toujours.

Bourdaloue, parlant des incrédules de son temps, s'écrie : « Ils ont un ver. » Ce ver[^] c'est la crainte qu'il n'y ait quelque chose après la mort. Le ver que portent en eux les chrétiens du seizième siècle, fait bien plus vivement sentir sa présence : ce n'est pas l'appréhension du lendemain, c'est le malaise d'aujourd'hui, c'est l'impossibilité actuelle de respirer y et de vivre. Et de là cette violence avec laquelle les pauvres gens du seizième siècle se sont rués du côté où soufflait le vent : ubi fiât spiritui. Dans leur élan, ils risquaient de dépasser le but. Qu'est-ce que la Réforme en sa réalité sentimentale? C'est le problème réduit à son expression la plus simple et conduit du côté de la solution la plus radicale : le péché originel, total; la grâce, invincible; entre la conscience humaine et l'action divine, entre le pécheur et la grâce, pas d'intermédiaire, prêtres, sacrements, bonnes œuvres. La préoccupation du paradis ou de l'enfer, du bonheur ou du malheur éternel de« vient, en un sens, secondaire. Jusqu'ici les gens religieux vivaient en préparant leur dernière

> « M I • I if • PASCAL ET SON TEMPS heure » et en vue du Jugement. Le Jugement, après la mort » n'est plus pour les Réformés qu'une ratification; il se fait en réalité durant la vie. L'heure essentielle est l'heure de la conversion, celle où l'Âme sent son péché et Dieu en / elle, et accepte l'action divine; la sanctification *est contemporaine de la justification ; les risques , de vie future passent au second plan ; il s'agit de la vie actuelle, de l'être actuel; et ce n'est pas dans la joie du paradis ou dans la géhenne de l'enfer que consistent le salut ou la damnation; ils consistent avant tout dans l'état de l'Âme encore ici--^ t bas, dans la présence ou l'absence de Dieu au fond de la conscience* Voilà l'essentiel. Et après cela que la Réforme se soit posée en redresseur d'abus, qu'elle ait prétendu corriger des erreurs historiques, et qu'elle ait cru représenter l'Église telle que l'Église existait au second et au troisième siècle; qu'elle ait trouvé dans l'ambition des seigneurs, dans les mauvaises mœurs et dans l'ignorance du clergé, dans l'immoralité des moines, dans la cupidité des évêques, des secours considérables, je ne le nierai point : ce serait méconnaître. l'évi/

PASCAL ET SON TEMPS 7 dence; mais quoi I pour quelles raisons n*a-t-elle pas abouti soit à une simple épuration du catholi* cismoï soit à une mainmise de l'État sur l'Église, si ce n'est parce qu'elle avait sa personnalité et son Ame : le sentiment religieux chrétien? La Contre-Réformation qui succéda à la Réforme, a fait une œuvre admirable; la discipline a été resserrée, le dogme a été précisé. La controverse catholique a relevé, avec une méthode rigoureuse, les erreurs commises par les Réformés en matière d'histoire; elle a dissipé cette illusion que la Réforme était positivement la restitution du christianisme des premiers siècles. Les circonstances politiques et économiques ont aidé au triomphe du catholicisme : soit! Mais ce n'eût été encore qu'une institution solide et une religion de façade, si le même sentiment dont la Réforme vivait n'était revenu faire vivre le Catholicisme. La Réforme est une simplification, à mon sens, un peu brutale du problème religieux chrétien. Ce fut un émondage excessif; l'arbre y a perdu ses feuilles et ses rameaux; il est réduit à n'être

\ i PASCAL ET SON TEMPS qu'une tige, portant un seul fruit :
n'est-ce pas un danger — qu'on me permette de le dire avec tout le respect
que j'ai pour les Réformés d'autrefois et pour ceux d'aujourd'hui — et
n'était-ce, pas aussi une illusion de croire que cette tige nue • serait plus
vigoureuse; que ce fruit unique serait plus savoureux? La Contre-
Réformation fit tout le contraire* " ^ Les grands catholiques de la fin du
seizième siècle - ^ et c'est saint François de Sales qui les représente le mieux
— ont eu une méthode et un esprit tout opposé : ils ont, non pas simplifié, J.
I g mais compliqué; non pas unifié, mais enrichi le ! sentiment religieux;
seulement, c'est toujours le \ même sentiment religieux. Il ne faut pas s'y
tromper. La question ne se pose pas autrement pour un saint François de
Sales que pour un I Calvin. Pour l'un et pour l'autre, l'âme est inachevée et
misérable; une action divine, par lieularisée, s'exerce dans le fond
mystérieux de chaque conscience; Dieu appelle chaque âme par son nom, et
il s'agit d'ouvrir à cette action toutes les avenues de l'être. Le désaccord ne
commence que quand on en vient à l'application. Les catho*

PASCAL ET SON TEMPS

liques n'abandonnent rien de leurs pratiques et de leurs traditions. Us les rattachent étroitement à l'unique nécessaire; et voici comment saint François de Sales combine ces éléments. Les métaphysiciens et les logiciens — Calvin le fut à l'excès, et comme lui beaucoup d'autres le furent, tant réformés que catholiques — ramènent à l'état d'idées abstraites les constatations de l'expérience interne; le fait devient concept (1); le péché originel a sa définition et ses attributs; la grâce a sa définition aussi; et sur ces définitions, l'on raisonne; ou l'on déraisonne. On contredit les faits les plus certains; on heurte les sentiments les plus profonds : celui de la responsabilité humaine, par exemple, ou celui de la bonté de Dieu, ou celui de sa justice. Et cependant les faits sont là, crevant les yeux; l'on ne peut nier ni l'action divine, ni la misère humaine, ni le reste. {Où s'en tire par d'inacceptables sacrifices, comme Calvin ou comme Pelage ; par des logismes (1) Voir, sur l'homme et le fini de la vie phénoménale, la description si pénétrante et si subtiles de M. Baiaulas dans la *VU* pmanmlU. (Pfrii, Alcan. 1905.)

i ! I : ! • PASCAL ET SON TEMPS • 1 : ^ 1 i I compliqués,
comme Molîoa ou comme Bossuet. y ^ Saint François de Sales évite
radicalement ces extrémités; le fait, il ne le vide jamais de son I I contenu
réel; le fait ne devient pas un concept, • reste un objet de description et
d'analyse. La méthode de saint François consiste à décrire, analyser et
nommer, à écrire à la fois une ana« tomie et une histoire. Yoyez-le à
Tœuvre, Tadmirable observateur qu'est révéque de Genève^radmirable
naturaliste^ pour employer une expression qu'un jour Montaigne s'est
appliquée à lui-même. Avec quelle netteté, quelle précision, quelle finesse il
dit ce >^ qu'est dans chaque conscience l'état de péché, et ce qu'est l'action
divine. Il vous lasserait par l'abondance des détails, par la ténuité des traits;
mais jamais il ne détruira la complexité du réel, jamais il ne tarira la vie;
jamais il ne simplifiera, jamais il ne définira. . Celte minutieuse analyse
nous montre les rapports des sentiments, leur filiation, leurs
transformations^(Celui qui le premier vit à l'aide du microscope les
ramifications, fines comme des cheveux, par lesquelles le sang passe des
artères

PASCAL ET SON TEMPS U aux veines en se mêlant à nos muscles, n'a pas fait une découverte plus subtile ou plus exacte que celle que fit saint François dans Time chrétiennci lorsqu'il vit le réseau délié, aux milliers de canaux, par où le sang divin du Christ et le sang de l'homme se rejoignent et se mêlent. Qu'importent les antinomies logiques et formelles! Regardez : ce qui vous paraît inexplicable ou inconcevable, là, sous vos yeux, s'opère; et, de l'étrange phénomène, vous ne perdez aucune des phases.) Jusque-là, ce qu'enseigne saint François de Sales favorise également les réformés et les catholiques, et ceux-là plus que ceux*ci. La doctrine protestante dit en elTet que, dans cette union de la grâce et de la nature, la nature n'agit pas, ne peut rien; et tous les phénomènes que décrit saint François de Sales se passent dans une région si profonde que notre volonté n'y peut atteindre. Mais saint François de Sales n'arrête pas sa profonde investigation. La force divine et la force humaine — la force si 1

t i . ^ » It PASCAL ET SON TEMPS humaine viciée — ont donc pris contact en une quantité de points et par une multitude de pas* sages. Les voilà aux prises. Mais elles perdent bientôt cet état de division à l'infini. Elles s'épandent et, maintenant mêlées et confondues, elles coulent d'un seul flot et par un même canal. Et ce canal, c'est Tamour. Ici, le docteur catholique et la doctrine catholique prennent leur revanche. C'est une chose merveilleuse que l'amour. Le berger Céladon aime la bergère Astrée. Astrée est belle; et son âme est parfaite comme son corps. De sa personne une force est sortie, pour entrer par les yeux et par l'esprit dans le cœur de Céladon. Ce n'est pas Céladon qui est le créateur de cette force; ce n'est pas lui qui, de propos (délibéré, l'a installée au cœur de son cœur; elle est une étrangère. Et pourtant cette étrangère se mêle désormais à la vie de Céladon, à toute la vie de Céladon. Qu'il erre dans les forêts, qu'il fuie abandonnant son troupeau, qu'il soit recueilli par des nymphes ou abandonné dans la solitude» l'étrangère ne le quitte point, ralentissant ou pré

f I PASCAL ET SON TEMPS 13 ! cipilaol le battejinent des
 artères, et seule source ! de joie ou de tristesse. Ce n'est plus une étran* !
 ^gère qu'il faut dire; cette force émanée d'Astrée • est devenue Céladon lui-
 même. Quand Céladon se penchera sur la fontaine de vérité d'Amour, le
 visage que le miroir des eaux lui renverra, ce sera le visage d'Astrée. \ N'est-
 ce pas l'histoire de l'action divine, et la peinture de la grâce? Or, (s'il est
 %Tai que la syntlièsò de la nature avec la ^âco_ doive .prendre le_ nom
 .d^mpur, — entendez d'amour divin ou charité, — les conséquences de ce
 fait seront capitales. L'amour, à son origine, est involontaire; mais | dès le
 moment où il est, et où l'âme aimante ■ ^ s'aperçoit qu'elle aime, cet amour
 devient volon* taire; il n'est pas une tyrannie extérieure; la per* sonnalité
 jamais n'est amoindrie par l'amour;^ elle est exaltée au contraire; mon
 amour est à moi, mon amour est moi-mêmej^Certes, la liberté d'équilibre
 est devenue plus précaire; l'exercice de la liberté est quelquefois plus
 malaisé^a un «^^^ • j poids plus lourd à soulever que dans l'état — I t
 d'ailleurs hypothétique — de pure indifférence; | . i ..J

U PASCAL ET SON TEMPS ^mais enfin Famour ne détruit pas la liberté, eomme le fait l'habitude ou le besoin physique; il ne la détruira que lorsqu'il s'abaisse à être un besoin physique, lorsqu'il se détruit lui-même. Au contraire, il augmente en nous la capacité , d'agir nous-mêmes, par nous-mêmes et selon nous-mêmes. Ainsi les théoriciens qui ont cru f nécessaire de sacrifier la responsabilité et la liberté humaine à l'efficacité de la grâce, comme » .\ on en accuse Baïus et Calvin, ont commis une erreur de fait.") *[U y a plus. j La liberté, dans l'état d'amour, existe, avons! nous dit. Mais son action n'est pas instantanée, immédiate, universelle. Je veux être bon : il ne suffit pas que je le veuille pour l'être; je veux ^ : aimer infiniment et intellectuellement : il ne suffit ' pas que ma volonté le décrète, pour que le décret • s'accomplisse. La loi de la continuité et de la complexité exerce ici sa souveraineté. Notre 4 - amour est constitué d'une infinité d'éléments; il j est soumis à une infinité de conditions. C'est cha* i cun de ces éléments que nous devons modifier, I chacune de ces conditions que nous devons gou^

PkÛCkh ET SON TEMPS IS verner, si nous voulons donner à notre amour telle forme, telle valeur, tel but. Et c'est seulement par un effort patient, attentif et minutieux que nous remplirons cette tâche; par un effort qui sera bien de nous, mais qui se résoudra en un grand nombre de décisions particulières, réalisées une par une. Cela constituera une pédagogie» une méthode. Or, saint François étudie expérimentalement les lois et les moyens de cette méthode, et il nous montre qu'elle enferme en elle justement toutes les prescriptions que le catholicisme impose à la vie du fidèle. Les calvinistes avaient enseigné que les sacrements, les bonnes œuvres, le culte des images, l'invocation des saints ne servaient pas à étendre en nous la grâce; y nuisaient plutôt, substituant à l'action divine de grossières inventions humaines. Eh bien, non! sacrements, bonnes ^ œuvres, et les images, et les saints, tout estnéces** saire à l'unique nécessaire : tout est nécessaire pour aimer. Sans doute» une telle démonstration est insuffi** santé. Mais il faut songer que la controverse ii

{ 16 PASCAL ET SON TEMPS catholique ajoutait à ces constatations de l'expérience interne les affirmations de la science historique. Et la science historique d'alors disait que les sacrements ont bien été institués par Jésus-Christ; que les héritiers directs de la pensée du Christ et les fidèles des quatre premiers siècles ont cru à la présence réelle, ont affirmé l'utilité des bonnes œuvres, ont prié devant des images, ont invoqué les saints. Ainsi, pendant que saint François de Sales observe que toutes ces choses, réellement, amplifient et purifient l'amour, jf les Du Perron et les Bellarmin démontrent que. ces mêmes choses sont d'institution divine, renferment en elles une efficacité surnaturelle. I / Les leçons de Bellarmin et de Du Perron furent ! • } ■ \ n écoutées et admirées; mais les leçons de saint ; ' I X François de Sales furent pratiquées, et c'est I 1 d'elles que toutes les âmes vécurent. L'être moral i «de toute une génération en subit l'empreinte. L'étude en a été faite ailleurs. r 1 Ce qu'il faut étudier maintenant, c'est la crise singulièrement grave qui vint interrompre ce

PASCAL ET SON TEMPS 17 triomphe si complet, crise dont le jansénisme fut le symptôme le plus significatif. Cette crise n'a pas été amenée par un malaise ou un arrêt dans le développement interne du catholicisme. Comme la crise du seizième siècle, elle est venue du dehors. Seulement, au seizième [siècle, ce fut le protestantisme qui força la religion orthodoxe à se replier sur elle-même, à se reprendre et à vivre d'une nouvelle vie. Cette . fois, la Réforme était devenue muette; ce ne furent nullement des gens avides d'une religion plus ardente qui provoquèrent la péripétie d'où le catholicisme, disons plus, d'où le christianisme sortit à demi désemparé ; ce furent des héritiers ^ jjj de l'humanisme du seizième siècle, des étoïdem eX à en libertins.

CHAPITRE II LE GOURANT STOÏCIEN h iéTta stoidtn. - II.
 MoDUOgne. -» IU. JuaU UpM. — IV. Da Tair. — V. Dlffutioo da ttolcismê.
 I La Renaissance avait fait revivre toutes les j formes do l'art antique et
 aussi toutes les X morales anciennes. I Dans cette résurrection des grandes
 doctrines morales, une avait été oubliée ou négligée. PeutI, être parlaitrelle
 trop haut de reffort et du sacri* (fice. Peut-être aussi n'était-elle pas
 représentée I par des artistes assez parfaits, ou par des écri} I vains assez
 élégants : c'est le stoïcisme. Dans cette Italie, où il faisait trop bon vivre, les
 noms i de Caton» de Brutus» de Thraséas» de Marc^Au*

PASCAL ET SON TEMPS 19 rèle devaient sonner comme des fautes de goût; le latin et l'esprit de Sénèque ne plaisaient pas; les entretiens d'Épictète déplaisaient encore davantage. Ce boiteux sans beauté, qui affecte le langage grossier des cyniques, choquait toute sensibilité affinée. Ce fut dans l'Allemagne — au ciel plus lourd, j'aux consciences plus sérieuses, à la vie plus dure — que le stoïcisme se reprit à vivre : la sévérité/ ^^des premiers Réformés lui fit accueil. De là il passa en France. Il se contenta d'abord de susciter quelques énergies individuelles. Des gens graves, qui, à cette époque incertaine, penchaient vers la Réforme, sans être des Réformés, se consolait V. i et se réconfortaient avec Épictète. A Toulouse était un conseiller au parlement, homme austère et dur, protégé par le grand chancelier de l'Hôpital. Montaigne le vit envoyer au supplice, sans hésiter, un simulateur nommé Martin Guerre, sur des preuves si extraordinaires, que « je trouvais, dit Montaigne, beau* coup de hardiesse en Tarrét qui avait condamné l'accusé à être pendu ». Il s'appelait Coras. Après L

SO PASCAL ET SON TEMPS la Saint-Barthélémy, Coras fut assassiné, et son cadavre, revêtu de la robe rouge, fut attaché à un ! I I orme, devant le palais. Tel est le personnage. I Au mois d'octobre 1558, la peste ravageait Toulouse; Coras se retira quelques jours aux 1 champs, et, pour oublier les maux présents, il I. y traduisit de TĖpicète. Il choisit mal, puisqu'il choisit un opuscule apocryphe : un dialogue entre Ėpicète et l'empereur Adrien. C'était du \ stoïcisme mis en formules antithétiques et en jeux de mots; mais enfin c'était du stoïcisme. Coras fit imprimer sa traduction et la dédia à François de Valoy, roy d'Ecosse et dauphin de j France. Elle s'intitula ainsi : Altercation m I FORME DE DIAUMSUE DE l'eMPEREUR AdRIAN ET DU PHII LOSOPHE ĖpicitTE, Contenant soixante et treize çuesI tiom et autant de réponses. Rendu du latin en franr çois, par M. Mattre Jean de Coras^ docteur is-droits et conseiller du Roff au Parlement de Tolose^ ateq la paraphrase du mime auteur., A Tolose^ chez Jean André, libraire à la Porterie, à l'enseigne de l'Escu de Venise, aveq privilège du roi. — MDLVIII. ,♦ La traduction est curieuse, la paraphrase est

PASCAL ET SON TEMPS SI plus curieuse encore. Coras proGte des réponses I d'Épiclète pour composer presque des homélies. Il tourne tout en christianisme. Son commentaire ^ est un pieux travestissement d'Épictète ; des sentiments de foi mal déCnis et complexes, mais certainement très intenseSi s'y révèlent et s'y satisfont. r.oras était à mi-chemin entre l'orthodoxie et le calvinisme. Le poète Rivaudeau (de son vrai nom Ribaudou) était un franc Réformé. Il était le petit-Gls du jurisconsulte Tiraqueau, si grand et si pauvre que François I*' l'appela au Parlement de Paris et lui Gt remise du prix de sa. charge. André Rivaudeau était passionné pour le latin et le grec ; il n'aimait pas moins la Bible. Il écrivit en 1566 une tragédie à' Aman dédiée à Jeanne de Foix. L'année suivante, il publia un X \ livre d'une autre sorte : La Doctrine d'Ëpictète STOÏCIEN, COMME l'hOXXE SE PEUT RENDRE VERTUEUX, UBRE, HEUREUX, SANS PASSION; troduU du gtec en français par André de Rivaudeau, gentilhomme du Bçf-Poitou. Observattane et interprétations du mime auteur^ sur les plus obscurs passages. A Poitiers^

I SS PASCAL ET SON TEMPS 1567; 4 feuillets et 54 pages.

C'est le Manuel tEpictite^ avec un commentaire. L'intention de Rivaudeau paraît dans quelques lignes de la dédicace à son ami, Honoré Prévost, un protestant comme lui. « Or, quant à ccste-cy (œuvre), dit Rivaudeau, elle se doit peut-être estimer petite pour mon regard; mais certes très grande pour le respect d'Êpictète, duquel je vous peux assurer parce livret, qu'après la lecture des saints Écrits, vous n'en sauriez trouver en tout fie reste, de meilleur écrivain, ni qui vous apporte plus de consolation et de contentement. » C'est donc pour la sève morale et non pour la beauté du style, c'est pour y chercher consolation et contentement, et non pas s'y complaire en artiste — ou pour enrichir la langue française des dépouilles d'un illustre grec; disons plus, c'est par piété chrétienne — et réformée — que Rivaudeau traduit Êpictète. Au reste, la façon serrée don t il rend son auteur est la meilleure preuve de son désintéressement d'écrivain; en voici, par exemple, quelques passages, ceux mêmes que Pascal rappelait à M. de Sacy : c Ne désire point que les choses qui se

PASCAL ET 80N TELP8 Sft . joie chez Épictète quelques-uns de ses sentiments les plus vifs et les plus nobles. Ce sont là deux faits individuels qui demeurent isolés. Us montrent du moins avec quelle facilité le stoïcisme, s'il renaît, pourra se marier aux croyances générales. Il ne viendra pas> comme le ^ platonisme, en ennemi ou au moins en suspect : il sera un auxiliaire, un frère. Ainsi saint Nil, au commencement du cinquième siècle, avait aisément adapté le Manuel à la vie monastique; il n'avait eu qu'à changer 0tai en ec^, à substituer saint Paul à Socrate et à supprimer quelques^ f détails inp\ «IfpoStatwv. • - \ \ Mais ce n'était ni chez des demi-réformés I mystiques comme Coras, ni chez des huguenots l fervents comme Rivaudeau, encore moins chez des catholiques pieux, que le stoïcisme pouvait] être autre chose qu'une distraction virile, une ' ^ distraction d'un instant. Il y avait alors en France des gens doctes, sérieux, scrupuleux, de hauts magistrats surtout, qui ne partageaient point l'inquiétude mystique de leur siècle. Le sentiment religieux ne les tour/

,.: / U PASCAL ET 80If TEMPS I mentait pas. Nourris de
Tantiquité, ils avaient une vertu sereine; ils se laissaient gouverner par une
notion claire et haute de la dignité humaine et j des devoirs des hommes. Ils
étaient raisonnables. ^ ils estimaient qu'on doit rendre un culte à Dieu; i ils
suivaient sincèrement la religion de l'État; ils en demandaient les secours»
ils en embrassaient les espérances immortelles, ils en acceptaient les
enseignements dogmatiques; mais ils ne lui livraient qu'une moitié de leur
vie et de [• leur esprit. Pour le reste, ils se suffisaient à eux-mêmes. La
Réforme les avait d'abord attirés : elle les effraya ensuite. Cette notion de la
foi qui bouleverse les âmes, cette fièvre de conversion ne leur convenait
pas. Et puis, dans l'État, la Réforme, nouvelle venue, apportait des germes
de révolte; la guerre civile la suivait. En même temps, le catholicisme se
corrigeait des désordres qui lui avaient aliéné tant d'âmes nobles et
judicieuses; il prenait dans la controverse un avantage scientifique très
marqué; il était la religion de l'État. Les gens dont nous parlons revinrent
donc à lui. Par eux» comme ils étaient une élite.

PASCAL ET SON TEMPS S7 V. rextraordinaire progrès de la Réforme fut arrêté cri France. '{ Le courage ne leur faisait point défaut : ils | s'acquittaient noblement et tranquillement de la [vie devant un horizon incertain et menaçant. | Mais quand l'orage eut éclaté, et que la guerre l religieuse, sans répit et sans pitié, commença à désoler la France et à passionner les âmes, ces gens sentirent le besoin d'un abri fort et sûr [* contre Tanarcliie, la passion, la crainte de la \ douleur et de la mort. Cet abri sera*t-il la reli- ' gion? La religion, outre qu'elle est trop mêlée à la fièvre continue et mortelle qui tue la France, apprend à prier et à se résigner : et eux voulaient agir. Quand tout sera perdu, ils s'attacheront à quelque « table de naufrage » et ils aborderont où il plaira à Dieu de leur donner le repos, au port de quelque monastère. Mais en attendant, puisque des temps sont revenus, pareils aux derniers moments do la république romaine et aux règnes de Caligula ou de Néron, eh bien, |0n ressuscitera la philosophie de Gaton et de Brutus, de Sénèque et de Thraséas. Le stoïcisme renaît donc, non par curiosité de savant ou

t U PASCAL ET SON L'ÉPOQUE X de dilettante, mais pour le service et l'action. Mais il fallait une adaptation du stoïcisme. Ce fut l'œuvre de Montaigne (1). II Dans la seconde moitié du seizième siècle» Bordeaux est devenue une très grande ville» la première de France après Paris. Son importance ne lui vient qu'à demi de ses richesses : ce sont les circonstances politiques qui font tourner sur elle tous les regards; quelle admirable capitale ne ferait-elle point de ce royaume que les rois de Navarre et le parti protestant rêvent de créer (1) Dans Ton Trage que j'ai publié sur Montaigne {Montaigne Paria, Alcan, GoUecUon des Grands Philosophes)» j'ai essayé de retrouver Montaigne à travers son livre, et sa philosophie à travers sa personne. Id, au contraire. Je décris moins l'homme que le livre; et je dis moins ce qu'est, dans son fond et dans sa réalité, la sagesse de Montaigne, que l'impression laissée par son livre sur ses contemporains. Si donc Ton m'opposait à moi-même, je répondrais que je n'ai pas changé d'opinion : J'ai changé de point de vue.

PASCAL ET SON TEMPS 29 avec la Navarre, le Béam et la Guyenne! Tous les partis flattent ou convoitent Bordeaux : le roi de France, le roi de Navarre, les Guise, savent qu'à Bordeaux est la clef de l'avenir. Une des plus riches, des plus influentes familles de Bordeaux, était celle des Eyquem; elle était apparentée au Parlement, au chapitre; elle tenait au commerce et à la noblesse. Pierre Eyquem, qui la représentait au milieu du seizième siècle, avait pris part aux guerres d'Italie, avait par* couru toute la suite des honneurs municipaux, avait été maire; son fils Michel, qui avait pris le nom de la terre noble de Montaigne en Périgord, laquelle avait été achetée au siècle précédent par les Eyquem, avait reçu une éducation merveilleusement appropriée à son tempérament. L'esprit orné mais non bridé; l'âme « libre et toute sidkine » ; naturellement, invinciblement éloigné de la bassesse et du mensonge, mais prêt à toutes les fortes passions, il rappelait à ses amis la jeunesse d'Alcibiade. Conseiller au Parlement, il s'abandonnait à la fois à l'amour et l'ambition. Dans les graves débats qu'agitait cette fin de siècle, il avait pris fermement son parti. Sa mère

'{ - i I : } I i U PASCAL ET SON TEMPS penchait au protestantisme, il avait une sœur et un frère protestants; il resta attaché à l'ancienne religion et à l'ancien ordre, sans passion » en toute liberté d'esprit» mais avec sincérité; il n'hésitera qu'un jour : le jour où il verra le parti réformé abattu et près de sa ruine; c'était, je suppose, au lendemain de la Saint-Barthélémy (1). Il était l'ami de Henri de Navarre, du chancelier Olivier, du chancelier de l'Hôpital, de la Boétie, d'Amyot, du grand duc de Guise, de Marguerite, reine de Navarre, peut-être de Catherine de Médicis; il était goûté de toutes parts pour sa franchise, sa vivacité d'esprit, son jugement sûr et courageux. Il était un fort grand personnage. ^ C'est lui qui donnera la première image d'un stoïcisme francisé, humanisé, vivant et aimable. Oubliez le portrait légendaire du grand liumo(1) Sur ratUtada religiouso de Montaigne, Je ne peux pas redire ce que J'ai dit dans l'Introducion de Saint François de Sales, Montaigne ra 4 la meue, parce que Cicéron le lui présente dans son Traité des lois ; |ce n'est pas accuser Montaigne d'insincérité. Mais quant au sentiment religieux de Montaigne, (ce n'est certainement pas le sfiiliiiMiil chrétien, tel que Je l'ai défini ci-dessus. Sur sa « particulière différence », voyez, dans Manêaignê, le chapitre que J'ai consacré au scepticisme. Voyez aussi, dans les Débats (numéro du 5 novembre 1906), Alsaut, le Vrai MmUaigoê.

Dès l'année 1570, Montaigne, ayant perdu son père qu'il aimait très tendrement, ayant renoncé à une carrière politique qui exigeait de sa conscience ou de sa volonté de trop lourds sacrifices, ayant vendu sa charge de conseiller au parlement de Bordeaux, se retira, à la campagne, dans son ^ château. Son ambition déçue, son amour de la (t)Of cftU édition de 1680, MM. Deieimtis «t Barkliaoiën oot donné une réimpression qui est un modèle d'exacUtude et de goût. S TOI. in-«««. Bordeaux, Féret. iS7S-7S. (S) Sur les éditions des Eaaii, Toir YiniroiuHiùn de Tédition munleipsle des B\$\$ai\$, Boideaux» 1906. PASCAL ET SON TEMPS Si < t riste; oubliez ces confessions sans pudeur, ces [réflexions narquoises, cette perpétuelle contradiction, ce désordre et ce pédantisme, et ce fatras I d'histoires saugrenues où se perd à chaque pas le | lecteur des Essais, des Essais tels qu'après la | mort de leur auteur les publia, en 1595, Mlle de { Goumay. Prenez le livre que Montaigne a publié i/tti-mém«, de son trivanU on 1580, à quarante-huit ans; qu'il a repubUé en 1582 et 1587 (1). C'est là • qu'apparut aux contemporains de Montaigne le vrai portrait de Montaigne (S). Que sont ces Essaisi . \"

[38 PASCAL ET SON TEMPS I sagesse, son goût pour les belles-lettres» le souci ^ . d'administrer sa fortune entrèrent à parts égales I dans sa résolution (1). Il avait publié quelques-unes des œuvres de la Boétie et il y avait joint des préfaces; il avait I donné aussi sa très élégante traduction de la 3^e Théologie naturelle de Raymond de Sebond. I Dans sa bibliothèque aux murs et aux solives ! ennoblis de citations grecques et latines, il se ; pût à méditer et à écrire; ^ "^^ditpr

f PASCAL ET SON TEMPS 33 [ne se peint pas — le sot projet qu'il aurait eut — uniquement pour le plaisir de se peindre; il ne se regarde pas sans cesse dans un miroir pour crier : c Voilà comme je suis i » Il raconte une expérience, il en montre les circonstances et les résultats. Ses Essaii, ce sont les notes du psy

.1. H SI PASCAL ET SON TEMPS écrit, Montaigne met de côté les feuillets couverts de son écriture fine et soignée. Après huit ans, Montaigne s'arrête; il est parvenu au but où il courait. Sa vie, qu'il croit courte désormais, va changer. Il donne à l'imprimeur son manuscrit : c'est l'édition des Essais de 1580. C'est son histoire; mais entendez bien, ce n'est pas une histoire banale et continue : chaque chapitre des Essais nous montre comme un point d'affleurement de la vie morale et intellectuelle de Montaigne (1). Encore même n'avons-nous pas une description de ce qu'elle est à ce moment donné. Nous la voyons en action; nous voyons un geste, quelquefois l'ombre d'un geste, quelquefois l'ombre d'un tressaillement. Suivons cette histoire. Montaigne est chez lui, dans son château, avec sa fille, sa femme, sa vieille mère. Que veut-il? Ce que veut tout homme : il veut être heureux. Mais si jadis il a aspiré à ce bonheur positif que (i) Voir l'Ucle de M. Bauniti dans le numéro de la Revue de la DiU9 Monda du 1^{er} septembre 1911 : Publications

PASCAL ET SON TEMPS 85 donnent les amours violentes et les grandes ambitions, il a maintenant réduit ses prétentions. Il veut passer « en repos et à part » ce peu qui lui reste de vie ». Tâche difficile ! La guerre civile n'est nulle part plus vive que dans le Périgord où réside Montaigne. De temps en temps le beffroi résonne. C'est une bande qui passe; les soldats sont des brigands et des bourreaux : ils volent, ils tuent, ils torturent : c'est Je vis en une saison, écrit Montaigne, en laquelle nous faisons en exemples incroyables de ce vice (la cruauté) pour la licence de nos guerres, civiles, et ne voit-on rien, aux histoires anciennes, plus extrême que ce que nous en essayons tous les « jours. » Plus de lois, plus d'autorité; chacun vit comme en pays sauvage, entouré de lions et d'ours, ne comptant pour se défendre que sur sa bonne étoile et sur sa vigueur. Le château de Montaigne excitait la convoitise : « Je me suis mille fois couché chez moi, imaginant qu'on me trahirait et assassineraient cette nuit-là. » Il ne fortifie pourtant pas sa maison : « Elle n'est close, écrit-il, à personne qui y heurte. Il n'y a pour toute provision; qu'un por

1\$ PASCAL ET SON TEMPS tier d'ancien usage et cérémonie,
qui ne sert pas tant à défendre ma porte qu'à Toffrir plus décemment et
gracieusement. Je n'ai garde ni sentinelle que celle que les astres font pour
moi. » Ce n'est donc pas sa demeure, c'est son cœur que ^ Montaigne
enveloppe du triple airain. « Il me souvient, raconte-t-iU d'avoir lu autrefois
cette histoire de quelque Romain, personnage de dignité, lequel, fuyant la
tyrannie du triumvirat de Rome, avait échappé mille fois des mains de ceux
qui le poursuivaient, par la subtilité de ses inventions. Il advint un jour
qu'une troupe de gens de cheval, qui avaient charge de le prendre, passa tout
joignant un hallier où il s'était tapi, et faillit le découvrir. Mais lui, sur ce
point-là^ considérant la peine et les difficultés auxquelles il avait déjà si |i
longtemps duré pour se sauver des curieuses et continuelles recherches
qu'on faisait de lui par tout le monde, le peu de plaisir qu'il pouvait espérer
d'une telle vie, et combien il lui valait ;' jl mieux de passer une fois le pas,
que de demeurer !' toujours en cette transe, lui-même les rappela et il leur
trahit sa cachette, s'abandonnant volontairement à leur cruauté pour dter eux
et lui d'une •i

PASCAL ET SON TEMPS 87 plus longue peine. D'appeler les
mains ennemies, c'est un conseil un peu gaillard et hardi. Si crois-je
qu'encore vaudrait-il mieux le prendre, que de demeurer en la fièvre
continuelle d'un accident qui n'a point de remède : et, puisque les provisions
qu'on y peut apporter sont pleines d'inquiétudes et de tourments, il vaut
mieux d'une belle assurance, se préparer à tout ce qui en pourra advenir, et
tirer quelque consolation de ce qu'on n'est pas assuré qu'il advienne. »
Montaigne n'a pas pris le parti c gaillard et hardi », ou plutôt désespéré, de
tendre la gorge aux prescripteurs; mais il travaille à conquérir cette «belle
assurance » qui fait que les malheurs ne nous touchent point. C'est c son
métier et son ^ ouvrage ». C'est aussi l'ouvrage et le métier d'un Sénèque et
d'un Épictète. Comment Montaigne conquiert-il cette stoïcienne tranquillité
de l'âme? Certes, il nous dit en plus d'un endroit que sa sagesse lui vient de
son tempérament et de sa pesanteur naturelle; et que c'est indifférence qu'il
faudrait appeler sa vertu. U est vrai : il ne se collette pas chaque jour avec
lui-même, mais son effort n'est pas

» . > ^ ? r Si PASCAL ET SON TEMPS moins réel II commence
 par créer autour de son Ame un horizon de grandeur : il vit dans une
 atmosphère stoïcienne. Il lit « par secousses et à venues réitérées » comme
 il dit mille auteurs « 4 différents; mais il revient sans cesse à Sénèque > et à
 Plutarque; il s'en nourrit, il en nourrit son — livre. Sénèque » il le traduit en
 le citant; Plutarque, il l'écrit dans la traduction d'Amyot (1). C'est la
 substance même de sa pensée. Sénèque est stoïcien, et si Plutarque n'est
 pas stoïcien de doctrine, s'il s'en défend même, il l'est du moins
 d'inspiration et d'imagination, comme l'a montré le plus récent historien
 de la morale stoïcienne (2). Montaigne ne se contente pas des livres; il
 évoque les figures légendaires des sages de la Grèce et de Rome : Thaïes,
 Selon, Socrate, Épaminondas, ou Aristide, ou Caton d'Utique. Il a continuel
 commerce avec les humeurs anciennes et les riches Ames du temps passé. «
 La faiblesse que je sens en moi, écrit-il, n'altère aucunement les opinions
 que je dois avoir de la vertu et valeur (ly voir J. M ZAK0ftO3iii,
 Montaigne, À'mffùì ^ MiaL (Pirit, ebampion. IMS.) (Q Tkuiiuf, to
 CatuiêtipLê iMcUnnê.

PASCAL ET SON TEMPS 80 de ceux qui le méritent; rampant au limon de la terre, je ne laisse pas de remarquer jusques dans les nues la hauteur d'aucunes âmes héroïques. » C'est le conseil, qu'il donne : {k Jusqu'à ce que vous ayez honte et respect de vous-mémOi présentez «vous toujours en l'imagination Gaton, Phocion, Aristide, en la présence desquels les fols mémos cacheraient leurs fautes» etétablissez« . lescontreroUeurs de toutes vos intentions. ») Ainsi, Montaigne joue le drame de sa vie intérieure devant un parterre de sages. Derrière eux, il agrandit le décor jusqu'à l'infini, i Nous sommes tous contraints et amoncelés en nous-mêmes, et avons la vue raccourcie à la longueur de notre nez. Quand les vignes gèlent en son village, mon prêtre en argumente l'ire de Dieu sur la race humaine, et juge que la pépie en tient déjà les cannibales. » Lui, il voudrait avoir comme Socrate c l'imagination assez pleine et assez étendue pour embrasser l'univers comme sa ville ». — * t Qui se présente comme en un tableau cette grande image de notre mère nature, en son entière majesté; qui lit en son visage, une si générale et constante variété; qui se remarque

40 PASCAL ET SON TEMPS là-dedans et non soi, mais tout un royaume, comme un trait d'une pointe très délicate : celui* là seul estime les choses selon leur juste grandeur. » (Ainsi Montaigne commence la « culture de son âme » en ennoblissant son imagination par les tableaux et selon les conseils du plus pur stoïcisme. Il va la continuer en enrichissant son esprit par les principes de ce même stoïcisme.) n'exerce pas métier d'historien ou d'érudit; il lit les Épitres de Sénèque plus souvent que les Questions naturelles; il n'a rien à faire avec la %, logique ou la métaphysique des stoïciens : il ne veut que leur force d'âme. Or, cette force d'âme même II "Il ■■■">■ I ■ ■ i^ n'exige après tout que deux principes : le premier, qu'il faut^mettre notre contentement en nous-mêmes et dans les choses qui dépendent de ?\ nous; le second, que le^goût des biens et des maux^dépend de l'opinion que nous en avons. Eh bien, ces deux principes sont ceux que Montaigne s'est incorporés. Il a été accusé d'égoïsme; on prétend qu'il n'a aimé que son père et son ami La Boétie; il aurait été indifférent

PASCAL ET SON TEMPS 41 rent à sa femme, indifférent à ses enfants qu'il aurait vus noourir sans regret. Autour de lui, ces reproches couraient; il les a lui-même notés : « Les plaintes qui me cornent aux oreilles sont comme cela : oisif, froid aux offices de parenté et d'amitié, et aux offices publiques; trop particulier. » La postérité a recueilli ces propos et les a amplifiés. Mais est-ce bien vrai? Il faut l'écouter lui-même : c

Stilpon étant échappé de l'embrasement de sa ville, où il avait perdu femme, enfants et chevance, Demetrius Poliorcetes, le voyant en une si grande ruine de sa patrie, le visage non effrayé, lui demanda s'il n'avait pas eu de dommage; il répondit que non et qu'il n'y avait. Dieu merci, rien perdu du sien. Certes, l'homme d'entendement n'a rien perdu, s'il a soi-mesme. Quand la ville de Noie fut ruinée par les barbares, Paulinus, qui en était évêque, y ayant tout perdu, et leur prisonnier, priait ainsi Dieu : t Seigneur, garde-moi de sentir ç cette perte; car tu sais qu'ils n'ont encore rien « touché de ce qui est à moi. » Les richesses qui le faisaient riche, et les biens qui le faisaient bon, étaient encore en leur entier... U faut avoir

:i » \ ; :^' 4t PASCAL ET SON TEMPS femmes, enfants, biens, et, surtout, la santé qui l peut; mais non pas s'y attacher en manière que i notre bonheur en dépende. Il se faut réserver i une arrière*boutique toute nôtre, toute franche, . i en laquelle nous établissons notre vraie liberté, et principale retraite et solitude. En cete-ci, faut-il prendre notre ordinaire entretien de nous : ! à nous-mêmes, discourir et y rire sans femme, 4 (sans enfants et sans bien, sans train et sans valets; afin que, quand Toccasion adviendra de leur perte, il ne soit pas nouveau de nous en 0^ / passer. » Cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas %/\ « aimer ceci ou cela » ; cela veut dire c qu'il ne faut épouser rien que soi >. Cela ne veut pas dire qu'il faut voir mourir ses enfants « sans : I regrets >, à Dieu ne plaise; cela veut dire qu'il) faut les voir mourir c sans fâcherie (1) ». Cela veut dire en somme qu'il faut « se contenter de soi-même, n'emprunter rien que de soi, arrêter et fermer son âme en certaines et limitées cogi* tations où elle se puisse plaire, et, ayant entendu I i (ri-Cê moi à& fâelmiê, taot reproché à Ifontalgao, a un sons strict dans la kagoo do co nèò-slolcUmo. Du VtU lUt do la Akft#H« uao dos psMiOBS do ràìBO. • I

PASCAL ET SON TEMPS 18 lès vrais biens, desquels on jouit à mesure qu'on les entend, s'en contenter sans désir de prolongement de vie ni de nom >. Cela se résume enfin dans cet impératif : « Faisons gué notre conten* temeiU dépende do^ppjas. > C'est do rÊpiclète. Suivons, comme dit Montaigne. Nous avons beau nous c dépendre > de toutes les liaisons qui nous attachent à autrui, la fortune a encore de quoi nous toucher. La douleur, mal presque inévitable; la mort, mal inéquitable, nous atteindront bien dans t rarièro-bou tique > pourtant i toute notre », c toute franche » où Montaigne aime à se réfugier. Quel remède?Reconnaître jjue la douleur jet la morLne.sont point des maux. C'est là le grand effort de Montaigne. Il avait une terrible appréhension de la douleur; son corps était « mol et tendre > ; il se figurait qu'il sentait plus vivement qu'un autre les « pointures de la souffrance » ; en outre, la pensée de la mort l'obsédait. H se raisonne donc : « Les hommes, dit une sentence grecque ancienne, sont tourmentés par les opinions qu'ils

41 PASCAL ET SON TEMPS j ont des choses, non par les choses mêmes. Il y j aurait un grand point gagné pour le soulageI ment de notre misérable condition humaine, qui pourrait établir cette proposition vraie tout par j tout. Car, si ce que nous appelons mal et tourment n'est ni mal ni tourment de soi, ains seulement que notre fantaisie lui donne cette qualité, nous sommes étrangement fous. . . de donner : aux maladies, à Tindigence et au mépris un aigre et mauvais goût, si nous le leur pouvons donner ! bon. Or, que ce que nous appelons mal, ne le soit I pas de soi, ou au moins soit tel qu'il dépende de nous de lui donner autre saveur et autre visage, I voyons s'il se peut maintenir. » Là-dessus, pen* dant des pages, Montaigne examine, il discute f les raisons, il entasse les exemples : non! la douleur et la mort ne sont pas des maux. Et il conclut : c Les choses ne sont ni douloureuses ni difficiles d'elles-mêmes, mais notre faiblesse et lâcheté les fait telles. Il n'importe pas l seulement qu'on voye les choses, mais com* ment on les voit. > C'est le second principe du stoïcisme; c'est tout l'essentiel de la morale stoïcienne. . .l

PASCAL ET SON TEMPS 45 Ce n'est pas la pure ataraxie, l'indifférence morne, le découragement. Ce contentement de l'âme, cette vertu a un son belliqueux : elle s'appelle « vaillance, ». -^ « Il faut être vaillant pour soi-même, et pour l'avantage que c'est d'avoir son courage logé en une assiette ferme et assurée contre les assauts de la fortune. Ce n'est pas pour la montre que notre âme doit jouer son rôle : c'est chez nous, au-dedans ou nuls yeux ne donnent que les nôtres. Là elle nous couvre de la crainte de la mort > des douleurs, et de la honte même. Elle nous assure là de la perte de nos enfants, de nos amis et de nos fortunes; et, quand l'opportunité s'y présente, elle nous conduit aussi aux hasards de la guerre. » Ainsi parle ce c mol et lâche » Montaigne, comme le qualifie Pascal. Et ce ne sont pas de vaines paroles. Elles lui c partent du cœur ». Il s'exerce, dans la réalité de chaque jour, à son métier de sage. Au broncher d'un cheval, à la chute d'une tuile, à la moindre piquûre d'épingle, il « remâche soudain > : c Eh bien, quand ce serait la mort mêmel » Il veut que la mort le trouve c plantant ses choux, mais nonchalant d'elle, et

i I I ■ • .1 I I ; 14 « PA8CAL ET SON TEMPS encore plus de son
 jardin imparfait » • Un jour, un accident de cheval Tenvoie « rouler à dix
 pas » mort, étendu à la renverse, le visage tout meurtri et écorché, n'ayant ni
 mouvement ni vie non plus qu'une souche ». Il reste évanoui deux heures;
 enfin, peu à peu, il reprend ses sens. Autour de lui, on se lamente; et lui, il
 s'observe mourir : « U me semblait que ma vie ne me tenait plus qu'au bout
 des lèvres. Je fermais les yeux pour aider à la pousser hors, et prenais plaisir
 à m'alanguir et à me laisser aller. • Les détails précis s'accumulent, et il
 continue : c Je crois que c'est ce même état où se trouvent ceux qu'on voit
 défaillants de faiblesse en l'agonie de la mort. Ce conte d'un événement si
 léger est assez vain, n'était l'instruction que j'en ai tirée pour moi; car, à la
 vérité, pour s'appriivoiser, à Ja^mort^ je trouve qu'il n'y_a.qu'à
 s^en_avpisiner. » Montaigne a fait une répétition de sa mort; il a éprouvé
 que la mort n'est pas un mal réel. Quant à la douleur, bientôt elle a son tour.
 La maladie qui l'épouvantait le plus, celle qu'il -jugeait « la pire de toutes, la
 plus soudaine, la plus douloureuse » la plus mortelle et la plus

PASCAL ET SON TEMPS 47 irrémédiable », c'est celle-là justement qui TaU teint, et, ajoute Montaigne, c elle fait en moi ses commencements beaucoup plus âpres et diffi* ciles qu'elle n'a accoutumé. » Eh bien, elle lui arrache des cris, mais elle ne troublera pas la paix de son âme. Bien plus, il y trouvera ce profit de ne plus craindre « du tout » la mort. Ce ' n'est plus la mort maintenant qu'il craint : il redouterait plutôt d'en venir un jour à aimer trop la mort, « autre extrémité non moins vicieuse », appréhension justifiée d'ailleurs par cette admi« ration qu'il exprime si souvent pour le suicide stoïcien, le suicide de Caton» le suicide qui libère une âme forte. ^ La sagesse de Montaigne, c'est donc bien le _ stoïcismeATet l'histoire que nous racontent les Essais de 1580, c'est l'histoire d'un Français du seizième siècle qui relève le Portique, à sa manière, non pas pour l'ornement, mais pour l'usage. Montaigne était d'esprit très libre; et ses c discours propres », entendez ses réflexions, se « déJ>andaient souvent de la route commune » : il avait penchant au paradoxe. Il avait en outre un /

4é PASCAL ET SON TEMPS ■ sentiment singulièrement vif de la diversité des choses et de leur individualité. Son premier essai Y concluait à ceci : « Certes, c'est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant, que l'homme. » Il est malaisé d'y fonder et établir nul jugement constant et uniforme. » Et le dernier mot de son dernier essai, le voici : « C'est la plus générale forme que nature ait suivie que la variété. A l'aventure, il ne fut jamais au monde deux opérations entièrement et exactement pareilles, non plus que deux visages. Leur propre qualité, c'est la diversité et discordance. » Il a aussi, à la suite, le sentiment non moins vif de la fluidité, de la volubilité des choses humaines. Tout lui paraît se mouvoir et changer sans cesse, d'un branle et d'un mouvement continu. Lui-même n'est pas immobile au bord des flots : il suit la perpétuelle et universelle vicissitude. Avec cette mentalité, Montaigne n'était pas encore un sceptique; seulement, il se défiait des formules générales, et il détestait le dogmatisme rationalisme. Mais, un jour, il se laissa emporter bien au delà. Sa traduction de la Théologie naturelle de R. Sebonde qu'il aimait fort, et avec juste raison, était

Pascal et son temps 4V très discutée; les protestants et les libertins s'en' moquaient, disant que les arguments de Sébonde avaient le « goût fade ». Montaigne, qui a pris Sebond à son compte, écrit donc V Apologie de A. de Sebonde. Ce n'est qu'un essai, mais ample comme un livre; c'est prodigieux. Cornélius Agrippa avait écrit, quelque cinquante ans auparavant, un livre sur la vanité des sciences et la faiblesse de l'esprit humain. Qu'est-ce que ce gros ouvrage à côté de YEssai de Montaigne? Une déclamation sans portée. VApologie, au total, se divise en trois principales parties.' Montaigne commence par remettre l'homme à sa vraie place dans « l'ample sein de la nature » pour lui montrer qu'il n'est pas • la créature ^matrèie et emperièie du^ monde 1 1 Il fait une comparaison de l'homme avec les animaux, qui ne tourne pas à l'avantage de la raison humaine. C'est le premier pas, universelle* ment connu et célèbre, de sa dialectique. L'objet propre en est de nous guérir de notre présomption » de nous apprendre que « la simplicité et l'igno*! rance » rendent la vie « plus plaisante, plus inno^ cente et meilleure » que ne font « les sciences j

VI t^ PASCAL ET 80N TEMPS i • ; et les arts • : simple
 préparation au scepticisme. Maintenant» il faut entrer dans le vif du sujet. «
 Voyons donc s'il est en la puissance de Thomme de trouver ce qu'il cherche,
 et si cette quête qu'il a employée depuis tant de siècles, Ta enrichi de
 quelque nouvelle force et de quelque vérité solide. » La revue méthodique
 des opinions des philosophes donnera à Montaigne sa réponse : sur tous les
 sujets, ils n'ont que des opinions ; contradictoires. Passe encore s'ils erraient
 on dos^ , l sujets étrangers à eux. Mais ils ne se connaissent pas eux-
 mêmes. « Ces gens ici qui trouvent les . * raisons de Sébonde trop faibles,
 qui n'ignorent » rien, qui gouvernent le monde, qui savent tout, n'ont-ils pas
 quelquefois sondé, parmi leurs ; li\Tes, les difficultés qui se présentent à
 connaître leur être propre? • — « En voilà assez pour vérifier que l'homme
 n'est non plus instruit de la connaissance de soi en la partie corporelle qu'en
 . l la spirituelle. Nous l'avons proposé, lui-même, à soi, et sa raison à sa
 raison, pour voir ce qu'elle nous en dirait. H me semble assez avoir montré :
 ! combien peu elle s'entend elle-même. » Ainsi i ' conclut la seconde partie.
 i l .) t

PASCAL ET SON TEMPS 11 La troisième partie, c'est le dernier « tour d'es* crime », le « coup désespéré : Montaigne laisse à part maintenant « l'infinie confusion d'opinions qui se voit entre les philosophes mêmes » ; il expose quels obstacles chaque homme porte en lui, qui l'empêchent d'atteindre à la vérité. Il examine les causes qui troublent notre jugement : maladies, passions, sentiments, et tous les sens.

i " &S PASCAL £T SON TËltPS pas. Montaigne a véritablement
« secoué les limites et dernières clôtures des sciences »• r Encore n'ai-je
indiqué ni Tétonnante variété des arguments» ni l'abondance des faits, ni
l'impétueux mouvement du style. Or, ce pyrrhonisjixcLJradical ne mettait
pas en danger les croyances religieuses de Montaigne; I ipais il pouvait
compromettre sa stoïcienne sagesse, et notre ph Josophe s'en est bien aperçu
lui-même; presque vingt ans après, il ajoutait à ^ V Apologie ; « 0 la vile
chose et abjecte que l'homme s'il ne s'élève au-dessus de l'humanité. .. ^, ...
f C'est à notre foi chrétienne, non à sa vertu «to(î ciennet de prétendre à
cette divine et miraculeuse métamorphose. » Pourtant le stoïcisme ou du I
moins X habitué stoïcien de Montaigne n'en est pas altéré ou entamé. Le
stoïcisme antique reposait certes sur une physique, sur une logique, sur une
théodicée : et ^ le scepticisme réduit tout cela à l'état de pousI sière ou de
sable mouvant. Et sur quoi donc va se tenir le stoïcisme? « En cette
incertitude et , perplexité que nous apporte l'impuissance de 1 voir et de
choisir ce qui est le plus commode» ! ■ ;

PASCAL ET SON TEMPS 88 écrit Montaigne, le plus sûr, quand autre considération ne nous y conduirait, est, à mon avis, de se rejeter au parti où il y a le plus d'honnêteté et de justice, jî^ Dans le doute, semble dire Montaigne, fais-toi stoïcien. C'est que la sagesse lui est devenue « consubstantielle »; elle était entrée dans son tempérament et dans sa complexion morale. Le scepticisme ébranle toutes les idées. Mais le stoïcisme n'était déjà plus une idée habitant dans l'intelligence de Montaigne; C'était Montaigne même. Montaigne ne bâtit pas sa maison sur le sable. Il la bâtit sur lui-même. Seulement, il faut l'avouer, ce stoïcisme est tout individuel : sorte d'empirisme morale (fai I ne pourrait pas s'enseigner à la manière d'une science. « Ce n'est pas ici ma doctrine, écrit Montaigne, c'est mon étude; ce n'est pas la leçon d'autrui, c'est la mienne. » Est-ce une faiblesse? En d'autres circonstances, oui ! Ici, c'est une force au contraire. Ce stoïcisme qui ne peut s'enseigner aura, parce qu'il ne peut s'enseigner, une extraordinaire influence. Imaginez en effet qu'il se fût présenté comme

■; \ 54 PASCAL ET SON TEMPS un système. Malgré toute son
 opportunité, il eût effrayé le maître de la doctrine et de la morale : l'Église.
 D'autant que dans ces conditions il n'aurait pas apparu aux yeux de la
 religion comme un simple rival : c'eût été le complice de l'ennemi mortel.
 Que reproche la Congrégation de l'Index aux Essais de Montaigne à ceux
 de 1680? Ce qu'elle reproche aux ouvrages de Juste Lipse sur le stoïcisme
 et ce qu'elle reproche aussi à Machiavel : l'abus du mot de fortune. Les
 dangereux incrédules dont le Père Lessius trente ans plus tard fera le
 décompte nient la Providence professent & la suite de Machiavel et de
 Jordano Bruno que le monde est gouverné par la force aveugle du destin ou
 par les conjonctions des astres/ et abusent eux aussi du mot de fortune.
 Mais le stoïcisme de Montaigne n'enseigne rien de ces impiétés : il
 n'enseigne rien du tout; il est la tranquillité de l'Âme. Aussi le maître du
 sacré palais à Rome rendant les Essais à leur auteur ne maintient pas
 sa censure. Il s'en remet pour les corriger « à la franchise et conscience » de
 celui qui les a faits (1). (i) DéionDilt beaucoup d'apologues du
 catholicisme, 1

PASCAL ET SON TEMPS SS Les Essais et Montaigne sont donc admis en libre pratique. Mais si cette morale de Montaigne a perdu la force convaincante des conseils appuyés sur des idées et des principes, elle a cette force d'expansion des choses vivantes qui plongent par mille racines dans la vie. — Voyez : Montaigne met dans ses Essais toute l'histoire contemporaine. Il multiplie les allusions aux guerres d'Italie, aux découvertes géographiques, aux discussions religieuses, aux événements politiques des deux derniers règnes, aux personnages et aux choses du jour. Montaigne possédait un « papier journal », où son père, qui avait été longtemps en Italie et qui s'était mêlé à la politique générale, avait noté les choses intéressantes. Lui-même a ses souvenirs et ses impressions; il les verse dans son livre. De fait, il y a chez lui mille choses qu'on ne trouve point dans les historiens et que les mémoires eux-mêmes ont bien de commencer leurs ouvrages par une « cure » de scepticisme. Florimond de Roëmond n'y manque jamais • Presque au commencement de l'Anti-Christ (S de la

:■! - \ !Î ' f I M PÀ8GÀL ET SON TEMPS ne disent pas toujours. C'est une mine pour Thistoïro que le livre des E\$saï\$ (I). Comment se conduisait le connétable de Montmorency au siège de Pavie et à la prise de Villane? Vous le verrez à Fessai quinzisième du livre I". Comment François I*' s'y prit-il pour c mettre au rouet » Francisque Tavema, ambassadeur de François Sforce, duc de Milan, et fleffé menteur? C'est une scène de comédie dont vous avez le spectacle à l'essai neuvième du livre I". Il écrit quelquefois : c J'ai lu, • mais il ne met pas moins souvent : c J'ai ouï dire h mon père. » Pour donner plus de piquant à ses anecdotes, il ne désigne pas toujours les noms et les lieux; il les laisse à deviner comme s'il s'agissait d'une indiscretion; et cela devait aviver la curiosité. « Un prince et très grand capitaine, » et ailleurs : « Un prince des nôtres, et nôtre il était à très bonnes enseignes encore que son origine fût étrangère, • ces indi* cations lui suffisoient, il n'en dit pas plus; d'ailleurs, il en dit assez. Et ce sont des anecdotes caractéristiques qui peignent souvent un (I) Voyei le parti

PASCAL ET SON TEMPS S7 caractère et quelquefois toute une époque. Eh bien! c'est à propos de tous ces faits que Montaigne» avec une adresse et une variété inconcevables introduit sa leçon à lui. Vous croyiez que le stoïcisme a mille cinq cents ans et plus, et qu'Épictète est mort depuis treize siècles?! Illusion 1 Le stoïcisme, il est enseigné par les événements d'hier et par ceux d'aujourd'hui; il est la conclusion naturelle de tout ce qui vient d'arriver. Montaigne a créé la modernité du stoïcisme. Disons qu'il a rendu le stoïcisme vivant. Il ne l'a pas marié seulement aux événements, il l'a marié à lui-même : il en a fait sa forme et sa physionomie. Qui le voit passer, voit passer la sagesse. Il promènera donc à travers le monde, lors de ses voyages, l'image séduisante de la sagesse nouvelle. L'autorité dont il jouit, lui, le riche homme, le maire de la grande ville, le chevalier des ordres du roi, l'ami et le confident de Henri IV, eh bien, le stoïcisme, accommodé à la bordelaise, en jouira. La sympathie qu'inspire le plus aimable, le plus fin, le plus tolérant, le plus sûr

ï i 58 PASCAL ET SON TEMPS des hommes» ira au stoïcisme encore; et c'est le stoïcisme toujours qui paraîtra vivaat, quand on admirera la verdeur, la vivacité, la spontanéité de Michel de Montaigne. Les doctrines du passé, ressusdtées un jour, ont je ne sais quoi de raidi; elles sont statue. Le néo*stoïcisme est chair et sang. III Parmi les grands centres universitaires de l'Europe, Fun des premiers était Louvain. On y comptait plus de six mille étudiants. L'Université n'était pas seule à avoir des cours; il s'en faisait dans les séminaires et dans les collèges, ces der^ niers dirigés presque tous par les jésuites. Mais les professeurs de TUniversité étaient, eux, indif* féremment des laïques ou des clercs. Les élèves arrivaient de toutes les parties de l'Europe : Français comme ce jeune Basque si aimable, si

PASCAL ET SON TEMPS 59 brillanti Jean Duvergier de Hauranû; ou Flamands, comme ce laborieux el austère Cornélius Jansénius. Dans les collèges et dans l'Université, on enseignait d'une manière générale la philosophie péripatéticienne et scolastique. La Faculté des arts, qui possédait seize professeurs de philosophie spéculative contre un de philosophie morale, et la Faculté de théologie, étaient nsservies à Aristote et à saint Thomas. Seules, la Faculté de médecine et les humanités de la Faculté des arts avaient d'autres préférences. Par exemple, Erycius Putcanus (Henri Vande Putte) de Venloo (1574-1646) s'avérait partisan de la philosophie épiciu^ienne; il a été en correspondance avec Gassendi, en lutte avec Jansénius, en amitié avec Froimont (1). Mais rhomme qui représentait le mieux ces tendances un peu hostiles à la philosophie tradi« tionnelle, ce, goût de doctrines moins rebattues et moins épuisées, c'était le premier professeur de Louvain, Juste Lipsio. (i) Froimont, rédiUur de rÀu§mtinui. { 1 i/ r

I M PASCAL ET SON TEMPS Juste Lipse était alors Thommo le plus célèbre du pays soit pour les lettres, soit pour la vertu, f Sa réputation était extraordinaire par toute la y Flandre et toute l'Europe. Il avait été versatile; } l'histoire de ses opinions politiques et de ses croyances est aussi pleine d'imprévu que l'his\ : toire de sa carrière de professeur. Mais toutes les I variations de ce singulier et puissant esprit sem« ; ' blent cesser à Louvain. . ' C'est un très savant homme; son érudition est ? prodigieuse, et il en porte le poids avec aisance. \^ Ses livres ne sont pas des amas de faits ou de ^ j citations ; il sait si bien dominer un sujet qu'il ne I ' s'abandonne jamais à la paresse de l'érudition \ ^ pour l'érudition : il a du mouvement^ de la dia[' lectique, de l'éloquence et de l'esprit. Son latin j est ingénieux, animé et brillant. Sa parole de; l vait avoir la vivacité de sa plume. Dans la Repu-' \ Uique des lettres^ il était un imperator; il fascinait : ' les étudiants. Juste Lipse donc, sans être d'ailleurs l'ennemi de la scolastique et d'Aristote, aurait voulu voir régner dans les écoles, conjointement avec la philosophie péripatéticienne^ d'autres doctrines, r

'Vrf#* PASCAL Et SON TEMPS •! , surtout en morale. « Les péripatéticiens » écrit-il, régner seuls dans les écoles I Les chasser? je ne le voudrais pas; je ne le dois pas d'ailleurs. Mais partager ce royaume, et donner des collègues à la doctrine d'Aristote, c'est peut-être le vœu de la sagesse, comme c'est le mien. La dialectique et la physique d'Aristote sont solides et bien liées; il y a donc utilité, je Tavoue, à les recevoir dans les écoles Tune etTautre. Mais en théologiecf en éthique, en physique même, combien de belles choses et de choses rares ont dites les pythagoriciens, ou les stoïciens l » Il répugne à Tobéissance servile. « Je veux, dit-il, juger comme on juge au Sénat, sans me borner à entendre, mais après examen. Suivre toujours Tavis d'un autre n'est pas le fait d'un législateur, mais de l'homme d'un parti. Je vénère les découvertes et ceux qui les font mais comme on doit vénérer des guides qui sont nos semblables et non nos rois. » Et ailleurs encore : « Par tout ce qui pré* cède, j'ai voulu prouver qu'on ne doit s'attacher servilement ni à un homme ni à un parti. Quel esclavage serait-ce là? Qu'un autre subisse le joug. Dites avec moi et avec Sénèque : non mê

. ; I » . I 4 \ 62 PASCAL ET SON TEMPS cuiquam maneipavU
nulliuê namen fero. S'il faut être d'une école, il n'y en a qu'une où je veuille
entrer : c'est l'école éclectique. » Cette indépendance n'empêche pas que
Juste Lipsé ait ses préférences. Elles vont au stoïcisme. Juste Lipsé ne s'est
établi définitivement à Louvain qu'en 1592. Le 12 septembre, il avait été
nommé professeur d'histoire, et le 24 novembre professeur de latin au
collège des trois langues. C'est à Louvain qu'il professe ouvertement le
stoïcisme, c'est de là que son enseignement et ses ouvrages propagèrent le
stoïcisme. Mais il [n'avait pas attendu d'y être pour tendre les mains vers
le Portique. 9 En 1684, en effet, il publiait un livre destiné à un long
succès, puisqu'il a eu en dix ans dix-huit éditions et plus de quatre-vingts
jusqu'à nos jours. Ce sont les dialogues de la Constance : De constantia
libri duo. Qui alloquium præcipue continent in publicis malis. In-4* de 161
pages, 1584. 1 L'entretien est censé tenu à Liège en juin 1571 ; 2 alors que
Lipse, fuyant les malheurs de son pays, était en route pour Vienne. U s'était
arrêté chez

'd4>i PASCAL ET SON TEMPS 63 Langius — c'était rhumanîste Charles Lange; — et celui-ci> dans la cour de sa maison, Texhorte et le réconforte. Lange déclare que la fuite et le séjour à l'étranger n'allègent pas les souffrances morales. Le seul remède contre ces maux se trouve dans la Constance, GUe de la Raison. C'est une fermeté d'âme que rien ne peut ébranler, c'est la tranquillité du stoïcien. En l'espèce, certaines considérations nous y conduiront infailliblement. Que sont ces calamités qui désolent et affolent Juste Lipse? Des volontés de Dieu. Un destin souverain conduit les événements, ce qui doit arriver, arrive inéluctablement. Résignonsnous. Mais résignation n'est pas synonyme de paresse ou d'abdication. U nous faut coUaborer à l'œuvre du destin. Pensons que Dieu veut sauver notre patrie, affermir la justice, assurer notre bonheur; convainquons-nous qu'il veut se servir de nous à cet effet. Et travaillons. La nuit tombant a interrompu l'entretien; çn va souper chez Torrentius. Le lendemain, on se réunit de nouveau dans les jardins de Langius. Charles Lange fut un des premiers en Europe à s'occuper de la culture des fleurs exotiques et

bien une doctrine qui se professe et qui s'enseigne. Justp Lipse
déclare très haut qu'il a surtout des vues pratiques; qu'il ne conçoit qu'une
philosophie entièrement applicable à la conduite de la vie» • / (i) tawTi, Jhi
rmv, p. m. ' ;î

PASCAL ET SON TEMPS M: ne suivant pas la violence de ceux qui philoso^{ph}ent ordinairement. Il se moque de ceux-là; et» comme Monti^{gne}, il chasse tous les captieux débats dans lesquels on veut enfermer la philosophie. La philosophie, ce n'est pas le subtil filet où Ton prend son contradicteur; ce n'est pas un jeu, un exercice, une vanité : c^{est} l'art de modérer ses passions; c'est l'art de vivre et de mourir. Elle deviendrait donc une sorte de direction ou de médication morale; et, sans doute, c'est bien ainsi que l'entendait Montaigne. Mais cette fois un professeur l'expose, ex cathedra^{la} la rattache à une métaphysique et la fait, d'inspiration qu'elle était, science véritable. Juste Lipse appelle Montaigne : le Thalii française; Montaigne aurait pu, retournant l'éloge, appeler Lipse, Véfictite Min. Juste Lipse continue son œuvre. De plus en plus le stoïcisme l'attache, et il songe à établir en son honneur toute une encyclopédie. Il avait publié Tacite; et son édition, qui est excellente et qui rend aujourd'hui encore de réels services, avait eu un grand succès. Tacite, c'est l'historien stoïcien. Après en avoir fini avec l'historien, s

•ê PA8CAL ET SON TEMPS l Juste Lipse songeait au philosophe, à Sënèque. K L'édition qu'il préparait, il ne put l'achever; la mort Tarrèta quand il arrivait aux Questions Naturelles. Son commentaire et son édition i furent achevés par Froimont; mais outre ce p Sënèque, ainsi éclairci et expliqué. Juste Lipse i voulait donner un certain nombre de traités où 'i' il exposerait point par point tout rnsomblo de la philosophie stoïcienne. Il n'en a écrit que deux : 1* Manuductio ad philosophiam stoïcā; 2* Physiologia stoïcortitn (1). Ce sont des dialogues entre Juste Lipso et son élève. Les deux ouvrages p furent publiés ensemble en 1604. Dans le deuxième. Juste Lipse traite particulièrement de la physique stoïcienne,,^des théories du Portique 1} sur Dieu, sur l'âme du monde, sur la Providence, sur le Destin, sur l'origine du mal, sur les génies ' bons ou mauvais : traité purement technique j auquel la foule dos lettrés ne s'intéressa point. î Le premier eut au contraire une large diffusion : ^7 ' la Manuductio 9 véritable introduction à la VU itQteiemêp fut la source intarissable où Ton puisa« »:■ I I / (1) U troisième «èi M ElhU^rum liM.

PASCAL ET SON TEMPS 17 On est fort injuste pour la Manuductio. En vérité, la Manuductio est un beau livre. L'érudition de Juste Lipse y est colossale. Il a réuni à peu près tous les témoignages qui nous restent de la philosophie stoïcienne, sans aucune affectation d'ailleurs à produire des textes rares, subtils ou nouveaux, sans tromper l'œil ni poudrer les yeux. Les textes et les documents ne sont pas seulement ordonnés et classés, ils entrent dans un développement suivi; ils sont les chatons d'une dialectique serrée — serrée et pourtant tant vivante. D'une page, d'une ligne à l'autre, il y a marche en avant. S'agit-il de définir la philosophie stoïcienne. Juste Lipse donne la formule simple, banale et universellement acceptée. Puis, peu à peu, en l'analysant et en l'enrichissant de témoignages anciens, il la complète, la complique, et nous avons une seconde définition. Celle-là, à son tour, il la traite comme la précédente. Et ainsi de suite, par quatre fois, jusqu'à ce que, bon gré mal gré, nous soyons arrivés à l'idée personnelle et haute qu'il a de cette doctrine et qu'il veut que nous en ayons. C'est sa méthode constante.

Il i : fi PÂSCitL £T SON TEMPS Ce qu'on pourrait appeler la dialectique cordiale suit la dialectique intellectuelle. A mesuré que rimage delà sagesse stoïcienne dessinée par Juste Lipsë devient plus exacte et plus ressemblante, elle devient aussi plus vivante et plus belle. Le style de Juste Lipse s'anime, s'échauffe, prend dil nerf, se hausse à TéloqUènce. Là MànuâuetiOt d'ailleurs, n'est pas un simple exposé de la philosophie stbTcienne. C'en est une adaptation et une apologie. Tout ce qui est V inhumain et paradoxal dans le stoïcisme. Juste Lipse le rend, par son interprétation, hufùain et sensé : à l'orgUbil stbïcien, il substitue la bonté; V ' à la logique stoïcienne, il substitue l'expérience. ; Cela est visible surtout dans le commentaire «^ . ^ qu'il fait des paradoxes. Il à écrit avant M. Tha• min, et presque avec autant de charme, un Traité de la casuistique stoïcienne. En plus, et comme tous ses prédécesseurs, ((1 Juste Lipse christianise le stoïcisme. Le titre de] ; la troisième dissertation du livre premier est le i 1 suivant : PkilM>phiam non damnarineealienam, imo 'I { . utiUm \$M ekriitianii. Comme Coras et comme I : Rivaudeau, J. Lipse appelle les Pères de l'Eglise]

The text on this page is estimated to be only 21.45% accurate

PASCAL £T SOI! T£AfP8 M au secours cto Zénoa de .déanlho, ^e Musonius et d'Épictète. U conûrme leurs paroles par cellef de saint Jér^Ame, de saiot Clément d'Alexandrie, de saint Ambroise» de saint Augustin, et de saint .Clément, velut pararium 0\$ imciliatin'em utriusque phihsophiœ; il rs^ sojuvenu. Son \ f»»yyp P9P Aonç 49 grande valeur; elle eut une • grande influence. i Elle a cette forc^ d'abord d'être écrite dans la langue universelle de l'Europe : en latin. Puis^ comme l'humanisme est encore le mattre de l'opinion et que Juste Lipse est le roi de l'humanisme, c'est une haute recommandation. En même temps, ce stoïcisme, si fidèlement restitué que porfl^onne i^'oserait le taxer d'invention ou de fantaisie, est subtilement adapté a l'heure \ pi jfux j^çns. gç/îpr^ yne f pis, yfpiiyfp m4fi9P^ \ \ ^) « jj^odio naagDQm iUuio parolum Sorromqsiin,. »tirp^ . \ jffffvjjif /poturo ^t mçoilum ad epotefnpturu rforyij^ humanitiiD, âmortoi dîvinanun VesUM. • (Mamiétuttht I» 4Ûa, xm.

The text on this page is estimated to be only 22.55% accurate

/■ I) 1 70 PASCAL ET SON TEMPS de Ji^sle Lipse est grande.
Il restait cependant quelque chose à faire : Juste Lipse est un pro: « fesseur ;
le stoïcisme a besoin d'avoir pour patron I un k)inme d'Étal. La Manuductio
éveille les l défiais de TÉglise. Il faut des livres que Ton :j ne redoute pas de
voir à l'Index. Enfin, Juste i Lipse est un Flamand; il nous faut un pur Fran*
î tais. ^ Ce Français» ce sera Du Vair, contemporain de ^1 Juste Lipse,
tantôt son imitateur, et tantôt son i prédécesseur. \\: l IV A ses débuts dans
les lettres, Guillaume Du Vair (1) n'était pas un très grand personnage, et
Montaigne administrait Bordeaux que Du Vair • I (i) Sur Dtt Vair, outre le
livre do Sapey et le livre meilleur .i ^ Coigny, voir les lUcUrehei
hibUograpkiuti iur Guaiaume i Du Vair êi «a Cuntêponda^ee, par René
Radouânt. (Re9U4 éTHUMn imérait de la France, janvier et avril 1899.)
£llee i aoot capitalee. M. CUrand vient de les compléter. (Rivu\$ d'HUt. |î
liil. juillet IMS.) ' ^ ^

PASCAL ET SON TEMPS 7i était un simple mattre des requêtes attaché au duc d'Alençon. Mais il devait se rattraper par la suite. Fils d'un ancien avocat général à la Cour des aides (« le fei) roi (Charles IX) avait ruiné mon père pour prix de vingt-cinq ans de services, » écrit-il)^ Du Vair avait fait naturellement de fortes études, avait beaucoup voyagé, était devenu mattre des requêtes du duc d'Anjou, et, dans cette situation ob il était en quelque sorte l'homme d'affaires de l'héritier du royaume, il regardait l'avenir avec conGance. Son ambition s'excitait, lorsque son mattre mourut. Comme consolation, à vingtrquatre ans, en 1584, il est nommé con« seiller au Parlement de Paris; il passait des fonc* tiens actives à une vie plus contemplative : c'était ce qu'il appelle « prendre l'ancre où le veut l'a laissé >. — « J'ai trouvai, écrit-il, plus de loisirs que je n'en avais accoutumé. » Et cet ambitieux qui estimait t qu'une âme bien généreuse ne veillit au palais qu'avec ennui », trompe son ennui, ainsi que Montaigne l'avait fait douze ans auparavant, par les lettres et la philosophie. .

The text on this page is estimated to be only 15.35% accurate

I \\ r n PASCAL ET SON TEMPS) Il publia d'abord des
Meditationi sur les Psaumes j ; de la PinxUnes; ce sont des traductions
paraphrasées : œuvre de pure rhétorique qui n'a aucun ,l rapport avec la
méditation enseignée par un Loyola et un saint François de Sales. Voyez
comment Du Yair méiits le premier verset du psauque G^lAhJhmne,
exaudtçratiçnm ffteam :« Seigneur, ' - Homme se lasse enQn de toute?
choses ; la course continue le met hors d'haleine, le SQ^ /ScJat^At ;/ lui
étourdit les oreilles (Ou Yair se 90uyient de Hontoîgue) ; mais, plus ma voix
crie yejni vous, plus elle «e renforce, plus le .courage me ciroft et plus n^ou
oraison ngi'est ^réable; p'e^ pourquoi je pouimeuce jl^us)es jours ^
{n'é.crier : Seigueuf py^jB ut.a p4^re. . • » On juge du l^on. ;] .M 9UC^f
i^ef ifiédUatiom çpnduifiit Pu Yair à 'j /9 ^fUf PhilfSQghiê (IpSji). «
Yoyant que ce preI ^er ^ssai n'oyait pçint ^egoûté ceux qui eu i ityajient
jugé^ ^ 9^}FNi? ^^^^ f^^^ 4^ hS?9^^^ p/Apore c^-cy. » Irgbjet .de Du
Vgy^ est i,c^ d'unir l^ U^^orale ^ anciens à î'ens^gnei^^ ^ fikréû»n9. 9
Gomuie j'ai vu ftRomç Jes r^x^hes /^sQples^fiis par leji païens à rhpnneur
d^ ^euf^ démons, avoir été saintement appliqués Kl \$fif^ >t

The text on this page is estimated to be only 21.29% accurate

PASCAL ET SON TÈMP8 73 | vice de notre Dieu, ainsi» en ce petit recueil» j'ai | 4>ris la peine de transporter à l'usage et instmc* j Uon de notre religion les plus beaux traits des ^ philosophes païens» que j'ai pensé s'y pouvoir [commodément rapporter! » j Ne croyez pas qu'il s'agisse simplement» comme le .dit Du Yair &voc modestie, de f transporter ^ l'usage et instruction de notre religioi^ f queiq.ues « traits » des philosophes. C'est toute une jcopstruction systématique que Du Yair Msaye» ^jt la Sainte Philoiophie pourrait s'appelerun^ 9yiithèse : elle ne manque pas d'ampleur; æ jquj])4 fait défaut» c'est la vie. Le préambiide» q.uj9 voici» montre lesqualités et le caractère .4,^ livre. "PnYw découvre en l'homme un priicip^ .do ^f^fefitwu fit un désir de beauté q^i engendr.e un)J}ouve- \ ment inépuisable. L'homme aime la beauté maté- > f jrleUe; ,« n^ais notre jLi^e» qvi él^co ^eç fef ! désirs et ses souhaits plus haut que les sens» n'a | garde de s'arrêter là. » €ar» « plus magni%ue ^ 4ae tout .celçi» die pp^Jur^^^e Ip.ciel et l|t ^p^ ^ ^entQure le monde» perce le profond des abtmes»]. connaît toutes choses» se meut et se manie soi- I même» et est si belle que» si nous la eouff^fiùù^

The text on this page is estimated to be only 29.55% accurate

< j ' 74 PASCAL ET SON TEMPS I en sa naturelle beauté, toutes les autres clioses de j j ce bas*monde nous paraîtraient, au prix, et laids et difformes. » Go second ordre de beauté ne ^satisfait pas encore Tâme : « Après qu'elle s'est ^^ contemplée soi-même, et qu'elle s'est exercée en la recbercbe des causes et des sciences, ne trouvant rien en tout cola, non pas même en elle, qui la contente, elle est contrainte de se lever et par* dessus le monde et par-dessus soi-même. » L'homme, alors, « ouvre et dessille les yeux » aGn de « pénétrer jusqu'au profond de la vérité J\ >wétemelle (1) ». ' I / En face de cette image de l'homme se déve-* 1 ' ! / loppant par le progrès de son principe essentiel, voici maintenant le portrait des hommes, tels•l (i) « [L*ftmo] cherche doac [le souverain bieo] ailleurs [que \ \ dans le monde], et connaissant par une lumière toute pure qu'il n'est point dans les choses qui sont en elle» ni hors d'elle, ni devant elle (rien donc en elle ni 4 ses côtés), elle commeoce |; \ 4 le chercher au-deuus d'elle. Cette élévation est si éminente tt si transcendante, qu'elle ne s'arrête pas au ciel, il n*a pas de quoi la satisfaire; ni au-dessus du ciel, ni aux aogos, ni nuk êtres les plus parCaits. Elle traverse toutes les créatures •i ne peut arrêter son cœur qu'elle ne se soit rendue jusqu'au i trône de Dieu» dans lequel elle commence 4 trouver son repos ; < / et ce hien qui est tel qu'il n'y a rien de plus aimable, et qui ne •/ peut loi être 6té que par son propre consentement. » (Pascal, ^no' te twM9n%Q% du fkktikf. CEwm umpUtu, éd. Lahure» rj. t.U.p,S7.)

\ PASCAL ET SON TEMPS 7S qu'ils sont : « Nous ne sommes pas quasi hors du berceau, que les perverses affections, comme vents violents, nous surprennent, et, emplissant de mille délicieuses bouffées les voiles de nos désirs, nous égarent loin de notre propre nature, et essorent de la droite raison. » D'où vient cette cruelle disproportion entre notre être et notre manière d'être ? Du péché originel. Avant le péché l'homme avait « la vérité pour guide et la vertu pour aide ». Par le péché, il est devenu la proie de l'erreur et du mensonge • Il est devenu l'esclave de la concupiscence. Heureusement que Dieu est intervenu : « le venin de la mort a été dissous au sang divin. » Nous voilà donc rentrés en grâce auprès de Dieu. Seulement cette réconciliation, pour être complète, exige un effort : nous apprenons cet effort, c'est ce que Du Vair se propose. C'est le sujet de la Sainte Philosophie. Il faut donc • nettoyer et éclaircir nos âmes », et cela par trois moyens. Premier moyen la justice. c'est-à-dire la connaissance » et la « détestation » ; le jugement de l'homme s'est perverti et corrompu, « il s'est déplu à soi-même

The text on this page is estimated to be only 9.61% accurate

î .-.I 1\$ PA8GAJL £T SPN TEMPS I l et amaiidit 9f ne jcpmmewi
gQ.v^9 4e imsèr»; ; » j il ftiétéarQué àlemortpar ToMl^lide 8^ paturç. Que
ViSM donc sç c retourne pn soi-qiôme ^, qu'elle 9 jépluche gr^ à gr^in les
j^tcbes » qi4 la sali^Mnt» I qu^ellg s'attaque sifrtQv.t à la présompUon qui .
] f «rrèto po/i P9^»%^*»P«49»«:kwJWP¥^ 1:i

PASCAL ET SON TEMPS 77 connaissance et à la haine de nos fautes; M conclusion de ce premier mouvementserachrétiennè : là pénitence, là pensée de la mort temporelle, la pensée de la mort spirituelle engetidrent le repentir chrétien, et l'acte auquel ce sentiment aboutit est la confession sacramentelle. Nous voilà donc nettoyés » et introduits à la porte même de la Vertu. La seconde partie de la Sainte Philosophie enseigne la connaissance et la pratique des Vertus ». Saltons-en « les espèces principales comme en passant », ainsi que dit Du Yair : la tempérance, la force, la prudence et la justice. Est-il nécessaire de citer encore notre auteur à qui la verve pittoresque fait trop souvent, fait toujours défaut? Sachons seulement qu'il parle en stoïcien; qu'il se souvient de Montaigne, et qu'il emprunte bien des choses à Épicure, et à Lactance aussi qui paraît avoir été l'intermédiaire entre Cicéron et nos stoïciens. Ces descriptions des vertus et des défauts qui leur sont contraires sont restées célèbres pourtant : les contemporains ont trouvé que Du Yair y excellait, et Pierre Charron les a copiées respectueusement.

)) -1 78 PASCAL ET SON TEMPS Cet apprentissage des quatre
 verlus est accompli. Voilà un second arrêt dans l'ascension de Time. Et cette
 fois encore la religion apparaît. Elle vient reprendre à son compte tout cet
 effort laïque» et elle.le consacre. Notre âme est « droite, paisible,
 susceptible de la volonté divine et comme attachée à Tamour de la béatitude
 étemelle ». Il nous faut maintenant nous avancer dans cette région
 supérieure, et nous mouvoir dans le divin, à ces hauteurs où le vertige nous
 prendrait, si « nous n'avions notre lumière, notre guide, notre Il (appui,
 c'est-à-dire la révélation que Dieu nous a 4^ donnée de sa volonté, et la
 connaissance qu'il nous a donnée de sa grâce ». V Vivre en Dieu?
 Gomment? Du Vair ne songe pas au Médiateur; s'il y a dans son traité des }
 allusions à Notre-Seigneur, le nom de JésusI I Christ ne s'y trouve, je crois
 bien, pas une fois. /!» ■f ! ! îi " ^ ' Il songe encore moins aux pieux
 adjuvants qui excitent l'imagination; pas un mot de l'invocation des saints,
 pas un mot des sacrements. Rien de V Imitation ou de ce Combat ijrirituel
 que saint François de Sales aimait tant : Épiète les rem^^place tous.

PASCAL ET SON TEMPS 7» Qu'est-ce on effect que vivre en Dieu? C'est d'abord agir et vivre en reconnaissant par le fait, l'ordre dans le monde et la volonté de Dieu dans l'ordre du monde. Du Vair le dit dans une forte page : « Dieu nous ayant fait naître pour être de ce bas monde, toutes les parties duquel, observant l'office et le mouvement qu'il leur a donné, servent à sa gloire et au témoignage de sa puissance, il faut que, tant que nous y sommes, nous maintenions notre partie; et que nous nous gardions, en discordant en notre particulier de corrompre le concert et l'harmonie universelle, par laquelle subsiste la beauté de son ouvrage. » Vivre en Dieu, c'est ensuite imiter Dieu. Hais comment méditer Dieu? en admirant ses œuvres. Les « œuvres de Dieu, dit-il, se souvenant de la Théologie naturelle de R. Sébonde, « ce sont certainement des échelles qu'il nous a dressées de tout côté pour monter à lui » » Et là-dessus Du Vair, en citant Fénelon, Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, nous fait admirer la variété des herbes, des fruits, des fleurs, des arbres, des animaux » ; les courtines du ciel tendues sur le front de la terre; la splendeur du soleil, la clarté de la lune » ,

la PASCAL ET SON TEMPS et le cours si réglé des étoiles; mais ce qui Témerveille surtout, c'est la structure du corps humain. Vivre en Dieu, enfin»^c'est «.faire oraison-avec Dieu ». Soutenus et soulevés par cette vie conforme avec YQrdn universel et par cette méditation de la nature, nous nous trouvons portés |i presque face à face avec Dieu : il nous parle et nous lui parlons. C'est Toraison c qui, conçue en rintérieur de notre pensée, s'éclot en nos lèvres » . Du Yair termine son œuvre par une élévation, dont quelques expressions et images ont eu rhonneur de se fixer dans la mémoire de Montaigne et de saint François de Sales et de revenir sous leur plume, c 0 délices immortelles 1 qui séparera mon âme de vous?... Vjyez^ dQnc,>.roa /chère Aine, vivez et vous fondez et refondez au milieu de ces plaisirs divins.* . Vivez cette bienheureuse vie qui est le chemin de Timmortalité, qui nous mène doucement et plaisamment jusques à Feutrée des cieux, suivant pas à pas notre Dieu, et le tenant par la robe. . • » Telle est la SainU Philosophie. Dans ce livre oii Du Yair débutait comme interprète et patron de la philosophie stoïcienne^

PASCAL ET SON TEMPS Si la religion et la philosophie sont étroitement mêlées Tune à l'autre. Le stoïcisme n'élève donc pas l'église contre l'église : c'est une petite chapelle adossée à la cathédrale. La croix du clocher le protège et le signale. La Sainte-Paule n'est pas encore tout à fait stoïcienne ; le Traité de la constance qui la suit, l'est beaucoup plus nettement. Les sentiments de Du Vair y sont mieux définis. Les événements politiques et les malheurs de la France s'étaient chargés d'instruire Du Vair, comme ils avaient instruit Montaigne. Du Vair a raconté lui-même cette partie de sa vie. Elle commence au fort de la Ligue, à la Journée des barricades : « J'étais poursuivi ; j'étais recherché, » écrit-il. La Ligue lui offre le poste de (le procureur général ; plus tard celui d'ambassadeur à Rome. Mayenne enfin tâche de se l'attacher. Que faire ? Ce n'est pas la lutte entre l'ambition et le devoir ; c'est un vrai et douloureux cas de conscience qui se pose. Voyez en effet. Le roi, catholique, est destiné à mourir sans enfants : son héritier est éloigné au vingt-deuxième degré est

8t PASCAL ET SON TEMPS le roi dé Navarre, protestant; mais son héritier i peut aussi légitimement être le duc de Guise, ou du moins la famille des Guise, catholique. Les influences étrangères se cachent derrière chacun des partis : ici l'Espagne, et l'Angleterre là. Enfln, d'un côté, c'est la théorie de la légitimité H et de la succession au trône de mâle en mâle; de l'autre côté, c'est la théorie de la démocratie et w de l'élection populaire. Du Vair a donc à résoudre un problème religieux, national et politique, et cela au moment où la flèvre populaire l'entoure, le submerge, ou du moins l'étourdit. Les événements se précipitent, le duc de Guise est égorgé par ordre du roi : est-ce crime? justice sommaire? légitime défense? Le roi est assassiné par Jacques ' Clément. La Ligue est^elle responsable? Puis, quand la succession de Henri III est ouverte, à chaque instant la position des partis change (la Ligue est tantôt raisonnable et tantôt fanatique, tantôt française et tantôt espagnole, tantôt aux mains de Mayenne et tantôt aux mains des Seize); que décider? que faire? .Du Vair se résout à un parti moyen, le plus lexposé, celui des PoMqm; il resté à PariSi avec

PASCAL ET SON TEMPS 83 cette portion du Parle meat qui» en refusant de quitter la capitale de la Ligue, semble acquiescer à la Ligue. Mais il y défend des idées raison*» nables» il s'oppose aux folies et il applique» sinon \ les remèdes souverains, — et il n'en connaît pas, I — du moins les remèdes « lénitifs et palliatifs ». Il persévéra dans son attitude, au péril de sa vie : péril imminent s'il en fut. Enfin, aux États de la Ligue, alors que les esprits violents, c'est-à-dire la majorité, proposaient de donner la couronne \ do France à une fille de Philippe d'Espagne, il osa le premier prendre la défense de la loi salique, et il l'emporta. Mais c'était trop tard, semblait-il, ' ^ la situation de la France paraissait désespérée. Du Yair crut alors voir mourir sa patrie. Cette crise fit de lui un stoTcien accompli. lo Le Traité de la constance et consolation is calor mités publiques^ dans lequel nous assistons à cette crise, me semble avoir pour préface FExhortOr tion à la vie civile, adressée à uii M. de Loménie, dont le père avait été étranglé en prison par ordre de la reine Catherine; ne sachant où était son devoir» persuadé seulement que tout était vain et

84 PASCAL ET SON TEMPS que la France était perdue, de Loménie songeait à se retirer en quelque monastère. Du Vair lui fdéclare au contraire que le deyoirInéluctable est de rester dans la vie active. Le cloître est un repos : laissons pour d'autres moments la satisfaction des besoins mystiques de TAme. Ainsi, Du Vair montre bien que la religion a son domaine, mais ique, pour les conjonctures présentes, il faut recourir à une autre sagesse. Les trois dialogues de la Constance et consolor < tionf sincères, vivants, émouvants, sont un des m premiers chefs-d'œuvre de la prose française régulière. Les grands traités do Balzac n'ont ni ce souffle, ni ce mouvement, ni même cette variété ^ de style. J*irai hardiment jusqu'aux Provinciales — en mettant à part les Essais et les œuvres de 0 saint François de Saies qui sont d'un autre ordre, — pour leur trouver un pendant. La scène est à Paris, au plus fort du siège. Du Vair se promène en son jardin, « pleurant du cœur et des yeux la fortune de la France. » Un de BM meilleurs amis. Musée, « personnage fort consommé es bonnes lettres et même es sciences

PA8GAL ET 80N TEMPS 85 mathématiques, mais plus
 recoiimiandable beaucoup pour sa singulière probité et fidélité, » — c'était
 effectivement Henri de Monaiitheuil, docteur régent et doyen de la Faculté
 de médecine, puis lecteur au collège royal es mathématiques (1), — arrive
 et le surprend dans ses larmes, tt Qu'avez-vous fait de votre philosophie? s
 s'écrite-t-il. Et Du Yair de répondre ; « Notre philosophie n'est qu'une
 bravache I Elle triomphe à l'ombre d'une salle, les brettes à la main. Mais
 quand il faut sortir dehors, qu'il lui faut combattre à l'épée blanche, elle est
 bientôt enfoncée... Ou les larmes no sont point ciioses naturelles ou marque
 d'une juste douleur, ou nous les devons rendre au mal, auquel la nature est
 plus offensée, qui est en la ruine et subversion de notre pays. • Et il continue
 : « Non, non, je suis Français, je suis natif de la ville que je vois périr ;
 croyez que pour avoir à cette iieure les yeux secs, il faudrait avoir un cœur
 de pierre, s Musée sourit à demi : € J'ai tenu toute ma vie pour la nature
 contre la philosoptiie, dit-il, et vous, vous surnommiez la (1) Cf. Radooant,
 Iq€. cU^

I •• PASCAL ET soif TEMPS I philosophie reine de la vie, maîtresse de nos affections» tutrice de notre félicité. Maintenant, vous la voulez tenir pour une petite plaisante qui ne serve qu'à faire passer le temps. Pour moi, je ne lui veux pas attribuer cette puissance d'ôter au corps ni à l'esprit le sentiment du mal, mais je maintiens qu'elle peut contenir et resserrer la ^ douleur et la passion dans leurs bornes, empêcher qu'elles n'occupent plus de lieu et d'autorité en notre Ame qu'elles ne doivent^ et les amollir et adoucir, voire même, avec le temps, du tout étouffer et amortir. » L'entretien s'était ainsi engagé, lorsque survinrent deux « personnages signalés », deux € perles de notre siècle », l'un grand voyageur, l'autre fort pieux et fort prudent : Linus et Orphée. On s'assied et Linus rapporte la « piteuse histoire d'une pauvre femme qui n'ayant pu trouver de pain pour donner à ses enfants, s'était pendue à son plancher ». — « Et moi, dit Orphée, je viens de voir, tout à cette heure, une pauvre fille qui est tombée roide-morte de maie faim; et à trois pas de là j'ai trouvé de pauvres gens, qui mangeaient un chien tout sanglant^

r PASCAL ET SON TEMPS ST qu'ils avaient un peu grillé avec de vieille paille. Et comme j'ai eu passé le plus vite que j'ai pu ce triste spectacle, j'ai rencontré des femmes qui criaient et disaient que les lansquenets avaient mangé des enfants auprès du temple, ce que je ne puis croire. » j Voilà des faits réels ; dans un tel cadre, la rhétorique habituelle de Du Yair n'y paraîtra ni exa« | gérée, ni artificielle. Maintenant, Musée défend la philosophie : il en montre le rôle, grand et utile en ces circons- [tances. Du Yair met dans la bouche de Musée ! une analyse du beau chapitre quatorzième du \ ; I premier livre des EêêaU de Montaigne. Il déve-] \ loppe les arguments de Montaigne; seulement, au rebours de son modèle, il néglige les exemples, \ il amplifie les seules idées. Comme Montaigne, il pose en principe que le goût des biens et des maux dépend de l'opinion que nous en avonsj|il j n^ontre que nousjne connaissons les choses que ;] par l'opinion, et que cette opinion, variant d'un \ . I homme à l'autre, dépend de nous et non des ; choses; il examine successivement les maux que nous avons à redouter^ et il les dépouille de leur

M PASCAL ET SON TEMPS aspect redoutable. Il n'y ajoute qu'un mal dont Montaigne ne parlait point expressément» Texil; mais il en parle dans l'esprit du stoïcisme, et dans l'esprit même de Montaigne. « C'est faire tort à l'homme qui est né pour tout voir et tout connaître de rattacher à un endroit de la terre. » La terre n'eut « qu'un petit point au prix de l'Univers ». Voudrions-nous « attacher les affections de l'homme à un si vil objet qu'est un coin de la terre?*. Toute terre est pays à celui qui est sage... »• Mais enfin, tout cela, ce sont des souffrances pour ainsi dire ordinaires et déjà vues. Le mal extraordinaire et inouï» et que les conjonctures présentent cependant à Du Yair, c'est de voir ') mourir sa patrie. Que peut la philosophie, là-* contre"^ Elle peut beaucoup. « La première voix que prononce la nature, c'est que toutes choses qui sont sous le ciel et la lune sont périssables. Vous en voulez, comme par privilège, exempter votre ville et la rendre immortelle?... Ne devons-nous pas estimer que, quand nous entrons au monde, nous contractons avec la nature, et nous obligeons de garder les

' 1 r r PASCAL ET SON TEMPS S» lois qu'elle a données et publiées depuis tant de siècles aux villes» aux républiques» aux royaumes ?... Nous avons vu en nos jours notre pays si comblé de biens, de richesses, de gloires, de délices, qu'il ne se pouvait dire plus. Nous i sommes maintenant sur le retour. Notre bonne ! fortune est sortie de chez nous, comme d'une maison crevassée de tous côtés; nous sommes demeurés, attendant la chute : les uns crient, les ! autres regardent, les autres s'enfuient; qu'y a-t-il tant à s'étonner? Un vieil homme meurt, \ une vieille maison tombe : que faut-il tant crier? Qu'y a-t-il en cela que vous ne voyez tous les jours et partout? Les fruits fleurissent, se nouent, f f se nourrissent, se mûrissent, se pourrissent; les arbres croissent^ s'entretiennent, se sèchent; les j , animaux naissent, vivent, meurent; le temps même, qui enveloppe tout le monde, est enveloppé par sa ruine, et se perd en se coulant : il j , roule doucement les saisons les unes sur les [, ' autres, et toutes celles qui se passent, se perdent.) De toutes ces choses mûraUes, que voulez-vous faire de constante De toutes ces choses mortelles^ que voyez'VousJiwdjijini^ » i

•• PASCAL ET SON TEMPS I G*est la meilleure page de Du
Yair. Musée coDfirme ces hautes considérations par une brève revue de
l'état de la France. Partout le déclin : déclin de la noblesse, déclin du clergé,
déclin de la justice. Cependant, malgré tout. Musée conserve encore un
espoir, presque inavoué. Un prince s'élève, digne par sa vertu du trône
auquel la loi fondamentale du royaume l'appelle. € Dieu lui a donné un
cœur plein de vaillance, » il a « une bonté et clémence naturelle », mais il
est huguenot et chef de parti. Si seulement il se rangeait « à la créance de
l'Église catholique et des rois ses prédécesseurs • ! Et Du Yair laisse
échapper sinon un espoir, du moins un vœu : • Dieu lie le cœur des rois
entre ses mains, i Le lendemain, les quatre amis se retrouvent au corps de
garde; il s'était donné une alarme à la ville; et ils se lamentent entre eux.
L'alarme se dissipe. Du Yair amène ses amis dans son jardin. C'est au tour
d'Orphée à parler. La consolation qu'ils ont recueillie la veille^ a pour
fondement solide que tout est « ordonné par

I ■ I I • 1 PASCAL ET SON TBM PS 9i J . I . I cette puissance éternelle, distribué par cette ' Sagesse infinie qu' gouverne le monde ». Cette | l Sagesse, peu de gens la nient, mais plusieurs lui I attribuent la création du monde, et lui en dtent le gouvernement. Us mettent à sa place « un > I ordre qu'ils appellent nature, une nécessité fatale » ; Du Yair entrevoit très bien le penchant [I dangereux de la philosophie stoïcienne, qui est j j vers le fatalisme et le panthéisme. Orphée se charge donc de défendre la Providence; il examine les arguments qu'on soulève | ; contre elle : liberté de l'homme, injuste réparti-] ^ i tion des biens et des maux, iniquité de la loi | } qui fait retomber sur les enfants les fautes dos ! | i parents. Les réponses qu'il en donne sontbellesj édaircies d'exemples historiques et tout actuels, particulièrement pour les dernières difficultés. € En naissant en ce monde, en nous habituant aux villes et aux pays, nous contractons une taisible société, et nous obligeons envers Dieu les | ^ | uns envers les autres. Il nous baille la terre à jouir en tous en commun, à la charge d'être gens de bien; pourquoi ne serions-nous pas solidaire* i ; ment responss^lçs des conditions auxquelles il I i i' i f *

M PASCAL ET SON TEMPS nous a donne tant de bieua? » Du Vair n'a pas I seulement Tidée de la solidarité il a le mot même. D'ailleurs, continue Orphée, — et c'est ici presque un vers de Corneille, comme plus haut presque un vers de Racine, — « si Dieu nous mène aux coups, il nous mène à la gloire. » Orphée termine par un beau symbole : « Culiimaque, en la bataille de Marathon, tout transpercé de flèches, demeura droit, soutenu par les traits mêmes qui Favaient tué; et donna, tout mort qu'il était, l'épouvante aux barbares qui l'estimaient immortel, de ce que tant de coups ne le pouvaient faire I tomber. » Tel doit être le sage, devant l'adversité qui le tue. I Dans le troisième dialogue, imité de Phédon, Torateur est Linus; il rapporte le dernier discours du président Christophe de Thou, mourant. C'est une démonstration de l'immortalité de Tâme. Un lieu commun, pensera-t-on? par la forme et le fond^ oui; mais les circonstances rendaient ce lieu commun extrêmement actuel et opportun. Si le stoïcisme, en effet» expose à nier

PASCAL ET SON TBMP8 fS la Providence, fl conduit à nier l'immortalité personnelle des Ames et la vie future. Il était donc urgent d'écarter cette pierre d'achoppement. Et / c'est ce que fait très habilement et très noblement ' Du Vair. En même temps, dans un curieux hors-d'œuvre, il donne une apologie de sa propre conduite. Comment lui, ennemi de la Ligue» a-t-il pris place dans la Ligue? Il s'explique avec beaucoup de sagesse, et — chose rare chez lui — avec esprit, n conte l'histoire d'un singe, « que l'on nourrit » sait en une honnête maison par plaisir. » Ce singe s'avise un jour de prendre un petit enfant au berceau, et de le porter sur le faite d'un toit. Le père et la mère arrivent, c transis et pleurant, • ne sachant que faire : « Car de vouloir courir après le singe, il eût laissé tomber l'enfant qui se fût cent fois rompu le col. » — c Ils regardaient donc piteusement et tremblant de frayeur. » Il arriva, c par la grâce de Dieu, » que le singe \ redescendit tout doucement, et reporta l'enfant où il l'avait pris. « Nous avons eu et avons les mêmes sueurs, et avons vu et voyons encore notre religion et notre pauvre état entre les mains l".

94 PASCAL fit SON TEMPS d'étranges gens, et merveilleusement étourdis» qui s'en jouent et les tiennent pendus en Tair du bo*it des doigts, et prêts à les précipiter au moindre étonnement. Certainement je pense que les honnêtes gens sont fort excusables, si, voyant de si chers gages entre leurs mains, le précipice où ils les avait portés, et leur naturelle imprudence, ils les ont regardés pour un temps sans mot dire.

- * P!u_yair, au total, vient de faire faire au stoïcisme un immense progrès ; il lui joint deux bons compagnons, devant lesquels toutes les portes g s*ouvrent : la doctrine de la Providence^ et celle de rimmortalité de Tâme. j Désormais le stoïcisme peut s'avancer sous son propre nom enseignes déployées. Mais quoi I ' c la pacification » quelasagesse de Henri IY établit I en France» ne va-fr^Ue pas le rendre maintenant j inutile? Il était un remède contre la mort violente, ' raoarchie, la mort de la patrie. Ces maux sont écartés* Et lui, alors, trouvera-t-il un rôle nouI ^eau? Ici DuVair aidera à cette transformation.

(« I. ' •(PASCAL ET SOM TEMPS M « Voyez» je vous prie, dit Épictète, dans les SntreUenêf traduits par Dom Jean de Saint-Fran* çois, la grande paix qu'il semble que César nous donne, d'autant qu'il n'y a plus de guerres, ni de batailles, ni de grands brigandages, ni de cor^ saires sur mer; mais fl est loisible de se mettre sur les champs à toute heure, et de naviguer du Levant au Ponent. » Henri IV a donné, comme César, la grande paix. Le stoïcisme serait-il devenu inutile? Écoutez encore Épictète : c Mais peut-il faire que nous ayons paix avec la fièvre, et peut-il nous sauver du naufrage ou du feu, ou du tremblement de terre» ou de la foudreT Peut-il aussi nous mettre en paix avec nos passions? I \ nous garantir de l'amour, de la tristesse,: de l'ennuiT Il ne peut nous délivrer de rien de tout cela, mais la doctrine des philosophes promet de nous mettre en paix avec toutes ces choses-là. Et que dit-elle? O hommes! si vous voulez obéirV à mes enseignements, quelque part où vous soyez, quoi que vous fassiez, jamais vous n'aurez de douleur ni de tristesse; vous ne vous mettrez, point en colère, vous ne serez jamais contraints ni empêchés, et vous vivrez francs et libres de. ! I

te PASCAL ET SON TEMPS v^toutes passions. Si quelqu'un a celle paix non s. publiée par César (car qui lui en aurait donné la puissanceT), mais de Dieu même, ne doit-il pas se contenter? venant à penser et considérer quand il est tout seul : nul mal ne peut m'arriver, il n'y a point de voleufTni de brigands pour moi, . . tout est plein -de repos et de paix; les chemins, les villes, les campagnes sont pleines de sûreté et de tranquillité; mon voisin, mon compagnon ; ne me font point de tort. L'un me donne à vivre, } l'autre des habits, l'autre m'a donné les sentiments, l'autre les notions : quand il ne me fourr nira plus ce qui m'est nécessaire, je penserai qu'il i sonne la retraite, et qu'il a ouvert la porte et me dit : Viens çà. — Où? — En rien qui soit fâcheux, mais d'oik tu es venu ; tu retourneras en des élél ments qui te sont amis et alliés. • \ Le stoïcisme n'est donc pas superflu; s'il ne sert plus à fortifier Montaigne, Juste Lipse et Du Yair contre les maux affreux d'une anarchie sanglante, il sert à fortifier l'âme contre les pasI sions et à ennoblir.la vie; il quitte la maison de Gaton d'Utique, pour entrer dans le palais de Haro-Aurèle.

PASCAL ET SON TEMPS 17 A co stoïcisme Douveao, Du Vair consacre la traduction du Manuel d'Épictète» une traduction 1 du Dialogue apocryphe d'Épictète avec Tempereur Adrien, et surtout un Traité de la philoeophie moraie. des itofquee, La traduction du Manuel a de Timportance . Elle est fidèle. Caaaubon loue Du Vair d'avoir, en plus d'un passage difficile, eu le flair de dénicher le vrai sens : sensum eubodoratus est. Elle se lit sans peine. Et, recommandée par le grand nom de Du Vair, elle est restée longtemps populaire. Mais le Manuel est succinct, oraculaire et impérieux : il n'est rien à côté des Entretiem conservés par Arrien. Or, c'est la Philosophie morale des stolques qui nous donne toute la substance de ces entretiens. : ' Le livre de Du Vair ne conserve pas la forme (1) vivante et décousue des Entretiens^ vraies leçons ' ; faites au hasard des circonstances et suggérées * par les besoins de l'élève ou de l'auditeur. Du > : Vair inet de l'ordre et il systématise : c'est une | ' doctrine impersonnelle et sans pittoresque qui \ * (1) Cf. GoLAftDBAO, Étuiê sur ÉpUUU. i toL io-t*. Parit» Pootomolng. i90S. Pa^M SU ^ leurAntes. 7

ta PASCAL ET SON TEMPS 86 déroule dans la Philosophie Morale; mais c'est une doctrine; et c'est celle d'Épictète. Après avoir dit brièvement la fin de l'homme, les conditions nécessaires pour atteindre cette fin» la définition des biens et des maux, Du Vair pose ainsi son sujet : « Puisque l'heur de l'homme dépend de son bien, que son bien est de vivre selon la nature, que vivre selon la nature c'est n'être point troublé de passions, et se comporter envers toutes choses qui se présentent selon la droite raison : il nous faut pour être heureux purger notre esprit des passions, et apprendre comme nous nous devons aitoctionner à ce qui se présente. » Apprenons donc! Et d'abord nous devons acquérir la prudence^ vertu par laquelle nous aurons « Tesprit droit et la volonté réglée par la raison ». Nous verrons ensuite à nous ^érir de ^ l'ambition, c gouffre qui n'a ni fond ni rive; » de la colère, de la sensualité et de toutes les autres passions. Et Du Vair peint ces l passions avec mille traits qui sont pris à Épictète, mille expressions qui sont prises à Montaigne. C'est la troisième partie. Il nous faut maintenant nous instruire de la manière dont nous devons

*1 ■ i.' PASCAL ET SON TEMPS •• , :\ I. nous « affectionner » aux choses. Du Yair traite j à ce propos de ce qu'il appelle les « Passions ii doubles » : Tespoir» le désespoir, la peur et le ^f courroux. L'ouvrage se termine par un De officiù; : | il s'agit dès officei^ c comme qui dirait le devoir et la façon dont l'homme se doit comporter. » Du H Yair parle du culte envers Dieu, de la société U humaine, du patriotisme, de la société conjugale,' . | des amitiés, des soins du corps, etc. En réalité, une \] seule idée circule dans tout le livre et la voici : [} « Quand il se présentera à nous quelque objet, regardons, écrit Du Yair, si c'est chose qui soit en notre puissance ou non. S'il est en notre puissance, il nous peut être bien ou mal, mais en ^ ce cas nous le rendons bien et le conservons tel. ^ : ' V S'il est hors de notre puissance, il ne peut être ni bien ni mal. Nous avons en notre puissance i\ ' : l'approuver, l'entreprendre, le désirer, et le fuir, M ! et en un mot toutes nos actions; car notre I -e 1 volonté a la force et l'autorité de les régler et \ [[conduire par la raison, comme de disposer telle- [• [j ment notre opinion, qu'elle adhère aux chosea l i | évidemment vraies, qu'elle se retienne et sus« (I t pende aux douteuses, qu'elle rejette les fausses» [' »

tX y^ 100 PASCAL ET SON TEMPS Hon^CMiotre puissance
sont : notre corps» nos richesses, la réputation, et, en un mot, tout ce qui ne
dépend point de notre volonté... nous n'en devons rien ni désirer ni fuir. »
Le premier précepte de la morale stoïcienne est donc, à chaque . chose qui
se présente à nous, d'examiner si elle r est en notre puissance ou non : le
premier acte ' nioraIestjiiLacle.de. Tespi^ Mais ce jugement est inutile, si
nous ne sommes à l'avance persuadés que l'approuver, l'entre* prendre, le
désirer, le fuir, dépendent de nous, I et, au lotals que nous sommes
_maftreQLdQjai)us. Sn'homme porte en luije ne sais quelles forces
instinctives et obscures, que signifierait cette distinction de ce qui est en
notre puissance ou non? Aussi le stoïcisme ne croit pas à ce que Jansénius
appelle la délectation et Bossuet la concupiscence; la bonne volonté n'est
jamais inefficace, le vouloir jamais paralysé : l'homme a la force tf toujours
présente d'aller à ce qu'il voit vrai, à ce qu'il sait bon. S'il court au
mensonge, c'est qu'il le croit vérité; au mal, c'est qu'il le croit bien. Le
fripon est un homme qui se trompe sur le jugement du bien et du mal. Nos
sentimentsSi nos pas

PASCAL ET SON TEMPS

iOï :j sions mêmes sont des jugements
 . Nos fautes sont des jugements faux, nos vices sont la permanence ; | d*ue
 erreur. Sans méconnaître la part de Torga- r nisme dans les actes passionnés,
 la psychologie } "< du néo-stoïcisme, déifiant la raison, lui met entre ■ : les
 mains la barre du gouvernail, et, par surcrott, ; | lui soumet les vents et les
 courants, \\ Ce pas est, je crois, le dernier pas qui restât ' | à faire au
 stoïcisme. On ne s'étonnera donc point, r ^ quand paratlrала traduction des
 Entretieni d'Êpictète par Dom Jean Saint-François, d'y trouver ces i^ idées
 dont l'orgueil froissait Pascal; que c l'es* prit ne peut être forcé de croire ce
 qu'il sait être '^ faux, ni la volonté d'aimer ce qu'elle sait qui la rend
 malheureuse ». \l ^ I I .< » ; i Du Vair avait un dernier service à rendre au [j
 ' i stoïcisme, sinon par sa plume, du moins parla il dignité de sa vie. Henri
 lY, après son triomphe, n'avait pas oublié Du Vair; il lui ouvrit l'entrée de
 son conseil, il l'adjoignit en 1596 à l'ambas- ; sade qu'il envoyait en
 Angleterre. Du Vair se plaignit un peu, se croyant insuffisamment récdm- | \
 peasé. À son retour» il fut ohargé d'une mission *

IOS PASCAL ET SON TEMPS difficile. Marseille, qui s'était érigée en république quasi indépendante, avec Louis d'Aix et Cazaux, et qui était convoitée par le duc de Florence, par le duc de Savoie, par le roi d'Espagne, venait d'être rendue à Henri IV. Henri IV y envoie « son serviteur confident » Du Vair avec le titre d' « intendant général de la justice » ; puis, . en 1598, avec celui de premier président du parlement de Provence, siégeant à Aix. C'étaient de très hautes fonctions, d'autant que le Parlement d' Aix était en réalité moins occupé à rendre la justice qu'à administrer la Provence. Du Vair vivait à Aix, entouré de l'universelle considération; il s'occupait de littérature, de sciences naturelles, de philosophie; il prononçait de beaux arrêts et de beaux discours. Dans sa maison de campagne de la Floride, il recevait Malherbe, Peiresc, l'helléniste Flayosc. « Moi, qui suis relégué hors de l'horizon des lettres, n'ai-je pas droit de vous interpellier de secourir par votre admirable érudition notre solitude affligée et vexée par la barbarie? » écrivait-il à son ami, r c illustrissime » cardinal du Perron ; mais c'était pure coquetterie, que cette plainte peu sincère. un

:i PASCAL ET SON TEMPS 103 :| U Les années passent. Du Yair n'est plus Tambi- ^ j tieux un peu inquiet, un peu quérimonieux des ; j débuts : il mûrit dans sa dignité; c'est un sage. [Mais on ne l'oublie pas à Paris. A la disgrâce du -| chancelier- de Sillery, il est nommé garde des sceaux. S'il fut un puissant politique, nous l'ignorons, et Richelieu affirme tout le contraire; mais nul n'a nié l'élévation de sa conscience et là pureté de ses sentiments. Sa probité inflexible amena sa disgrâce et sa disgrâce le grandit. !:^ C'est une belle introduction à mettre en tête de il ses œuvres morales que l'histoire de sa retraite; on y verrait Du Yair disant au roi : « Je rapporte '] les sceaux à Votre Majesté, et c'est bien plus volontiers que je n'étais venu les recevoir. » Quelques mois après, il est rappelé, il reprend «': les sceaux. Il les garde jusqu'à sa mort (3 août :f 1621). En 1618, il avait remplacé la robe rouge A I du premier président par la soutane violette do [a l'évêque : il avait été nommé évêque de Lisieux. j i Ainsi Du Yair est, par sa fonction et sa dignité, ' ! un des tout premiers personnages du royaume. ! t Il l'est aussi par sa réputation d'écrivain; il j,^ appartient à cette noble école d'auteurs graves

104 PASCAL ET SON TEMPS

livres respectés : Du Perron, Coeffeloau, Amyot. « Il ne faut pas être sans mérite » écrit Méré, si Ton veut faire estimer les louanges qu'on donne. » Plus encore que Juste Lipse le garde des sceaux Du Vair avait de quoi faire estimer les louanges qu'il donnait au stoïcisme. . Balzac écrit dans ses *Dissertations* chrétiennes et morales : « Depuis la mort de Juste Lipse et de M. le garde des sceaux Du Vair, il nous est permis de parler librement de Zenon et de Chrysippe (1). »

- Sans doute ! On ose en plaisanter, et Balzac tout le premier raille cette secte inhumaine qui nous voulait ôter une moitié de nous-mêmes, en nous ôtant nos passions et nos sentiments ». Il y a lieu de

se demander si ces deux tomes. • 117. Paris, BnM.

PASCAL ET SON TEMPS

Il lui reprochait, c'est au lieu de faire un sage, de n'en faire que la statue. » — « Vous verrez dans ma seconde apologie, écrivait-il à Chapelain, comme j'ai quitté le froc, comme si je l'avais pris, et de quelle sorte je me suis brouillé avec les anciens pères stoïques. • • Je suis d'une secte plus humaine » ou, pour mieux dire » d'aucune secte (1). » Balzac visait au modernisme. Il redoutait d'avoir l'air archaïque et pédant s'il ne rompait avec les stoïciens du jour. Et, en effet, ils ont l'air archaïque et pédant. Ce sont leurs livres qu'Amolphe recommande à Agnès ; Les quatrains de Pibrac et les doctes tablettes Du conseiller Mathieu, ouvrage de valeur, Tout plein de beaux dictons à réciter par cœur. Ici et la Doctrine des mœurs, tirée de la Philosophie des stoïques représentée en cent tableaux par Marin le Roy, sieur de Gomberville et du Paro-aux-Chevaux Le sieur de Gomberville Fauteur de ! Palexandre et de la Jeune Alcidiante Tennemi \ du Car^ avait composé cent cinq quatrains pour autant de planches gravées par Daret ; quatrains et (!) Baliac »

(Mw9t9\$tomfUIÊS^ I. I, p. SI. i \ (

106 PASCAL ET SON TEMPS ^ planches forment la Doctrine des nuBun. Le style de Gomberville, sa personne, son esprit, étaient de Tancienne cour, et les jeunes gens s'en mog quaient. Un autre stoïcien avoué, c'est Chapelain. Sarrazin se met en scène dans un dialogue, avec ^ Trilport, Ménage et Chapelain. Sarrazin n'est pas un stoïcien, lui; ses amis trouvent sur sa table) Lucrèce, Salluste et le roman de Perceforest; U mais il taquine l'austère vertu de Chapelain qui test « réglée sur celle des stoïciens ». Chapelain après Gomberville II faut l'avouer, le stoïcisme sent son vieux temps. ^ L'œuvre de Du Vair, de Juste Lipse et de Montaigne serait-elle morte? i Qu'on ne s'y trompe pas. L'auteur laïque le] plus souvent réédité dans la première moitié du / É I dix-septième siècle, c'est peut-être Du Vair. Jus--^ ' qu'en 1641, un bibliographe a compté quinze édi' tions de ses œuvres complètes; et le chiffre est i loin d'être exact. Et ce gros livre n'avait pas des i lecteurs insigniCanls; on trouve chez Corneille, ' ^ chez Racine et même chez la Fontaine, des rémi' niscences de Du Vair. On en trouve chez Montaigne, chez saint François de Sales et chez

PASCAL ET SON TEMPS 107 j Bossuel. Chez le seul Pascal on n'en trouve pas. Juste Lipse était moins lu; mais son prestige était resté grand. Un jour, un président en la Cour des aides va voir son fils» pensionnaire au collège de Boncourt. L'enfant avait entre ses mains un volume de Cicéron, doré sur tranches et relié en maroquin du Levant. Ce luxe de reliure parut au président avoir été bien mal employé. « Il fut fâché que Cicéron fût si bien vêtu et dit qu'il était dommage que ce ne fût Juste Lipse. » C'est que des gens comme Lipse, s'ils n'excitaient plus le délire enthousiaste qu'avaient soulevé les premiers humanistes, avaient en revanche une influence beaucoup plus étendue et beaucoup plus solide. Us gouvernaient, ils gouverneront longtemps la république des Lettres. La diffusion du stoïcisme se poursuit donc. Mais, en s'étendant, son action fut sourde, presque anonyme et d'autant plus efficace. Et nous allons en donner quelques exemples, en regardant chacun des différents courants d'influence du stoïcisme. Le stoïcisme d'abord a mêlé avec la religion

IOS PA8CAL ET SON TEMPS certaines conceptions philosophiques; les chrétiens sloTcions ont pris l'habitude de confondre les I pensées d'Épictète sur Dieu, avec les sentiments de Philothie sur Jésus-Christ, et cela au moment suprême de la vie, à Theure même de la mort. i Un tel mélange n'existait guère avant le triomphe du néo-stoïcisme : les non-croyants mouraient en philosophes, les chrétiens en chrétiens; il n'existera pas après. Quand Port-Royal aura imposé sa sévère discipline, le sang du Christ, la H parole du Clirist rempliront seuls le cœur de Tagonisant. Hais, tant que l'influence de ce grand mouvement stoïcien se fait encore sentir, la sagesse antique s'assied avec la pitié chrétienne au chevet du mourant, ce mourant fûtril Balzac. 0 Balzac a été toute sa vie beaucoup plus stoïcien qu'A ne voudrait l'avouer. H avait l'humeur mélancolique! « Depuis que je suis au monde, écrit-il, je me suis perpétuellement ennuyé; j'ai trouvé toutes les heures de ma vie longues.» (Â M. deLestang, i** novembre 1625.) En i62i, il perd un frère qu'il aime tendrement; entendez sa plainte : « La mort de mon pauvre frère, que j'ai perpétuellement devant les

PASCAL ET SON TEMPS . 109 yeux, m'dte le goût de toutes les bonnes choses. » (Au cardinal de La Valette, 29 décembre 1621.) Enfin il est malade; il s'exclame : « Que c'est un grand mal que cette vie, et qu'il y a de peine à soutenir un corps si ruineux que le mien I ■ (A Chapelain, 12 juin 1638.) Il aurait pu distraire et animer sa vie : tout jeune, il avait voyagé; il était allé en Hollande; plus tard, le cardinal de La Valette l'avait envoyé à Rome; il avait été amoureux; un instant il s'était mêlé de politique. ; Pourquoi ne rôverait-il pas le sort d'un Du Vair ou d'un cardinal d'Ossat? Et même, si la politique | l'effraye un peu, il se rattraperait facilement avec ' ' la gloire littéraire : qu'il aille seulement à Paris, qu'il soigne un peu sa fortune et sa renommée. Causeur charmant, sa personne soutiendra le succès de ses lettres et de ses livres. Toutes ces perspectives ne le tentent point. Il se retire chez | lui, dans la solitude, sur les bords de la Cha* \ rente; U aime la « compagnie de ses arbres, la | fraîcheur de l'eau courante, les cygnes qui |< couvrent la rivière, la verdure qui repose ses ! yeux». Il n'a point de passion; il n'a ni jalousie ni II 'I ! li \ 1

lia PASCAL ET SON TEMPS envie; il est incapable d'une méchanceté ou d'un mensonge. À peine a-t-il, sous les coups de la satire; un accès de colère; il est blessé, il se défend avec vivacité. On a beau être détaché de bien des chbses, on ne peut de sang-froid s'enj tendre appeler pédant, plagiaire et mauvais écri- : vain. Hais, la bataille finie, il ne garda point rancune à ses ennemis. Dans cette solitude, on lui écrit de tous cdtés, U est accablé d'un nombre infini de correspondants; mais il conserve quelques vrais amis : le protestant Gonrart, le stoïcien Chapelain, Saint-Gyran et Descartes. Descartes écrivait de lui : « La postérité, voyaifit en lui des mœurs toutes conformes à celles des , grands hommes de Tantiquité, admirera la can1 deur et l'ingénuité de cet esprit élevé au-dessus du commun... » L'homme qui méritait cet éloge n'a pas laissé échapper de sa plume une parole décourageante ou basse. Dans ses LeUra, dans ses DissertatianSf dans ses Entreiims^ dans ses Traités^ son élo- . quence ou son enjouement sont toujours « à la I suite de la Vertu et de la Raison ». S'il s'est parfois trop complu « en un jeu de syllabes et de

mots, et je ne sais quels suds agréables qui plaisent et chatouillent
 du premier coup, pour dégoûter et lasser la seconde fois », il a, beaucoup
 plus souvent, donné par sa personne et par ses ^ écrits ridée juste d'un «
 Socrate chrétien » : Socrate, le modèle et Tancêtre symbolique de la ;
 sagesse stoïcienne t Balzac mourut comme il avait vécu, en Socrate
 chrétien. Il s'était fait bâtir chez les Capucins d'Angoulême deux chambres,
 dans une situation parfaitement belle d'où on dominait toute la campagne. Il
 vivait avec les religieux; mais ses Muses devenues chrétiennes ne l'avaient
 pas abandonné, et, quand ses amis le venaient voir, il les recevait
 magnifiquement et il leur lisait ses Entretiens. Cependant, ses derniers jours
 approchaient. Une fluxion mortelle lui tomba sur la poitrine. Il appela donc
 ses parents et ses amis; il leur dit qu'il fallait se séparer et que sa dernière
 heure était venue; qu'il était près d'obéir aux ordres de Dieu sans aucune
 appréhension de la mort. Son esprit avait conservé sa vigueur et son âme
 toute sa fermeté. Le jour devant celui de sa mort» il ^ t PASCAL ET SON
 TEMPS lit { ! i I ' I î ^

112 PASCAL ET SON TEMPS répondit à une harangue latine qui lui fut faite par un professeur de philosophie. Il s'entretenait, avec ceux qui Tentouraient, du mépris de la mort et de la certitude de l'autre vie; des avantages de la vertu et de la fragilité des choses humaines. L'enflure gagnait tout son corps. Il demanda l'extrême-onction et il désira avoir un crucifix sur son lit. Sa poitrine s'embarrassait; il se fit mettre sur son séant. Il embrassa ses proches et ses amis, les conjurant de vénérer les décrets du ciel» et d'arrêter leurs gémissements et leurs plaintes. Le père Simon, jésuite, son confesseur, lui donna de nouveau l'absolution ; il pria monsieur le théologal son frère, qui était au chevet de son lit, de lui parler de Dieu. Puis, sentant qu'il ne tenait plus à la vie que par un petit filet, il dit : « Mes amis, je me meurs; je ne suis plus capable de raisonnement. Priez Dieu pour moi. » Il écouta les prières avec les transports d'une ardente piété. Il demanda encore quand viendrait cette heure favorable, et dit qu'il ne savait en quel lieu il allait; mais qu'il espérait y trouver miséricorde. Au même temps, ayant été remarqué par quelqu'un qu'il défaillait, il dit

PASCAL ET SON TEMPS UI « qu4I n'était plus (1) ». Ce furent ses dernières paroles. Fait-elle mauvaise figure, dans la chambre oix Balzac meurt, un crucifix sur son lit, cette sagesse humaine et philosophique, cette sagesse ressuscitée par Montaigne, Du Yair et Juste Lipse, et jll que les gens de Port-Royal chasseront si ignominieusement de la vie et de la mort des chrétiens? Tel est le premier courant d'action du stoïcisme Le second courant, c'est sa morale même, c'est cet enseignement : qu'il nous faut prendre notre) ,, contentement en nous-mêmes, et dans les chosies D j qui dépendent de nous. Cet enseignement se ré- (pand partout; il monte jusqu'aux sommets, jusqu'à Descartes. Balzac n'était qu'un humaniste. Descartes est un philosophe. Il croyait avoir trouvé les principes et la méthode de la science universelle; il ne doutait pas de découvrir les lois des choses. Fart de prolonger la vie humaine, et les règles (C) BAtiAc. oji. €ii,, i. nr. p. 5M. 1 f il

114 PASCAL ET SON TEMPS sûres pour la conduite des hommes. Il faisait table rase du passé, il oubliait tout; et pourtant, dans cette universelle destruction» il conservait ff une chose : la morale stoïcienne. Certes» sa. morale, « la plus haute et Ta plus parfaite, » s'il l'avait élaborée, aurait été déduite d'une connaissance parfaitement scientifique de rhomme et du monde; mais « elle ne pouvait 80 constituer qu'après toutes les autres sciences ■« En attendant, comme Ton ne peut pas suspendre sa vie et demeurer « irrésolu en ses actions ■, il fallait à Descartes une morale provisoire. Cette morale provisoire, il la constitua suivant " la méthode même de Montaigne, c'est-à-dire par une sorte d'empirisme individuel. Il la déduisit de ses besoins. Étant donné un philosophe voué à la recherche de la vérité, et uniquement à cette recherche, quelle discipline conviendra le mieux à ses occupations et à sa nature? A cette question, il répond exactement comme Montaigne. Il établit ces trois règles^ stoïciennes au fond : tf « La première était d'obéir aux lois et coutumes de mon pays, retenant constamment la religion en laquelle Dieu m'a fait la grâce d'être

PASCAL ET son TEMPS il5 ioBtruit dès mon enfance et me gouvernant en toutes choses suivant les opinions les plus modérées et les plus éloignées de Texcès qui fussent communément reçues en pratique par les mieux sensés de ceux avec lesquels j'aurais à vivre. « Ma seconde maxime était d'être le plus ferme et le plus résolu en mes actions que je pourrais, . et de ne suivre pas moins constamment les opinions les plus douteuses, lorsque je m'y serais une fois déterminé, que si elles eussent été très assurées. « Ma troisième maxime était de tâcher plutôt à me vaincre, que la fortune, et à changer mes désirs que l'ordre du monde. » Ces règles sont bien extérieures et purement utilitaires, si j'ose dire. Ne peut-on pas se demander si, derrière elles, il n'y avait pas une " | inspiration morale plus profonde et plus intime? j On n'en doutera pas en feuilletant la correspondance de Descartes dans la belle édition de f MM. Adam et Tannery, et particulièrement les lettres à la princesse Elisabeth. Descartes y laisse échapper quelques confidences .

IIU PASCAL ET SON TEMPS , dences sur lui-même. Un jour, en
mai ou juin 1645, il parla de sa santé à la princesse Elisabeth ; il raconte
que sa mère, peu de temps après sa naissance, est morte « d'un mal de
poumons, causé, dit-il, par quelque déplaisir », et il ajoute ceci : « J'avais
hérité d'elle une toux sèche, et une couleur pâle, que j'ai gardée jusques à
l'âge de plus de vingt ans et qui faisait que tous les médecins qui m'ont vu,
avant ce temps-là, me condamnaient à mourir jeune. Mais je crois que
l'inclination que j'ai toujours eue à regarder les choses qui se présentaient du
côté qui me les pouvait rendre le plus agréable, et à faire que mon principal
contentement ne dépendit que de moi seul, est cause que cette indisposition,
qui m'était comme naturelle, s'est peu à peu entièrement passée (i). » Voilà
le fait : Descartes a eu toute sa vie une « inclination à faire que son
principal contentement ne dépendu que de lui seul » ; c'était déjà itf pour
Montaigne et Du Vair toute la sagesse. Et le moyen que prenait Montaigne
et Du Vair, c'est (1) DstCASTia^ Cêmtpênâtmeê^ U IV, p. SSi.

PASCAL ET SON TEMPS 117 encore celui que prend Descartes, qui « considère » les choses par le « biais ■ (Du Vair dirait : il les « appréhende » par « Tanse ») qui les lui pouvait rendre le plus agréables. Descartes donne donc cet exemple & la princesse Elisabeth. Hais ceUe-ci était exigeante; il fallait, avec elle, raisonner et aller au fond des choses. Descartes est contraint de philosopher pour lui enseigner « à acquérir cette souveraine félicité que les Ames vulgaires attendent en vain de la fortune, et que nous ne saurions avoir que do nous-même ». Seulement, comme il ne veut pas parler sans cesse de lui, il offre à la princesse de lui commenter quelques livres anciens sur ce sujet. Et savez-vous & quelle source il va chercher sa sagesse? A celle où Montaigne a tant puisé, à >i Sénèque et au Devita beata. La princesse accepte. Descartes commence; mais il s'aperçoit que la façon dont Sénèque traite son sujet n'est pas assez exacte pour mériter d'être suivie. Et, alors, il recompose le Ik vita beata, comme eût dû récrire « un philosophe tel que lui, qui, n'étant point éclairé de la foi, n'avait que la 1 raison naturelle .pour guide » .

< t Ht PASCAL ET SON TEMPS n commence par définir le
 Vivere beate^ qui n'est autre chose t qu'avoir l'esprit parfaitement content et
 satisfait ». Mais « qu'est-ce que c'est quod beatam vitam eficiat, c'est-à-
 dire, queUes sont les choses .qui nous peuvent donner ce souverain
 contentement? » « Il y en a deux sortes, à savoir de celles qui dépendent de
 nous » comme la vertu et la sagesse, et de celles qui n'en dépendent point,
 comme les honneurs, la richesse et la santé; » donc, si l'on fait consister son
 contentement dans Ques choses qui dépendent de nous, « un chacun peut se
 rendre content de soi-même et sans rien attendre d'ailleurs. » Seulement, il
 faut observer en même temps « les trois règles morales, qui sont prescrites
 dans le Discours de la méthode (1) ». .. Voilà, traits pour traits, la sagesse de
 Montaigne, de Du Vair et de Juste Lipse. Dira-t-on que Descartes, peut-être,
 n'expose pas ses propres idées? qu'il a refait le De vita beata — comme
 certains critiques dramatiques remettent sur pied les pièces mal faites qu'ils
 analysent — sans le donner pour sien? (I) Carrup^imûê, t IV » p. MS et S99.
 I •

PASCAL ET SON TEMPS 119 Eh bien, la princesse Élisabetli s'étonne de certaines assertions de Descartes, notamment que le contentement est indépendant de la santé. Descartes va-l-il répondre : « Ce n'est pas. mon affaire, c'est celle de Sénèque? » Écoutez-le : « On peut dire généralement qu'il n'y a aucune chose qui nous puisse entièrement ôter les moyens de nous rendre heureux, pourvu qu'elle ne trouble [^] point notre raison. » Il apporte en même temps un exemple topique, le sien. « Je puis dire que mes songes ne me représentent rien de fâcheux, et sans doute qu'on a grand avantage de s'être dès longtemps accoutumé à n'avoir point de tristes pensées. » Optimisme magnifique ! Ajoutez que, comme les néo-stoïciens, Descartes invoque d'abord la considération de la ^I grandeur de l'univers (c'est toute la dernière partie du livre premier du Traité de la constance et connotation de Du Vair) ; ensuite, la reconnaissance de la bonté de Dieu, c'est-à-dire l'existence d'un Dieu personnel et d'une Providence (et c'est le livre deuxième du Traité de la constance); enfin, la croyance[^] l'immortalité de l'âme, et c'est le troisième Livre du même Traité. Descartes insiste éga

ISO PASCAL ET SON TEMPS lement sur l'idée de la solidarité universelle, si chère à Montaigne et à Du Vair* « On doit penser qu'on ne saurait subsister seul, écrit Descartes, et qu'on est en effet Tune des parties de Tunivers, et plus particulièrement encore Tune des parties de cet état, de cette société, de cette famille à laquelle on est joint par sa demeure, par son serment, par sa naissance. Et il faut toujours préI férer les intérêts du tout, dont on est partie, à ceux de sa personne en particulier (1). ■ Après tout cela, ne peut-on pas dire que la morale de Descartes, non pas sa morale provisoire seulement, mais sa morale personnelle, celle dont il usait et qui était conforme au fond de son cœur, était imprégnée de stoïcisme? Enfin, il y a un troisième aspect, un troisième courant du stoïcisme : c'est sa psychologie. Les psychologues du dix-septième siècle étant des " écrivains dramatiques, cherchons si au théâtre ce courant de psychologie stoïcienne se retrouve. Le théâtre nous présente alors de singuliers r 1 ;! (I) CMTM/Milaiw»» t. IV» p. tSI*

PASCAL ET SON TEMPS ISI tableaux. Je ne parle p^ de la complication des intrigues et de Tabus du bel esprit. Mais regardez ces jeunes gens et ces jeunes filles : ils sont amoureux; c'est, naturellement, leur occupation et leur charme* Vonl-ils se le dire? Vonl-ils se laisser aller à la tendresse toute neuve de leurs cœurs? Non; ils discutent et ils raisonnent. Ce sont dos précieux? Pas du tout, ce sont des stoïciens. Le stoïcien sait que toutes nos passions H viennent de nos jugements : Mélite aime Tircis, c'est que Mélite a jugé Tircis nécessaire à son bonheur; si Mélite en juge autrement, adieu, Tircis : on ne t'aime plus. Le stoïcien sait do même que nos maux viennent de nos jugements et que nos fautes n'ont pas une autre origine. Tout en nous a sa source dans l'intelliVgence; la volonté ne peut pas croire ce qu'elle voit faux, ni s'attacher à ce qu'elle voit pire. ', Video meliora proboquef détériora sequor est uue sottie invention de poète au gré des stoïciens. Tout donci vertu, bonheur, sagesse dépend en nous de la liberté et de la justesse de notre jugement. Il n'est ni amour ni douleur qui tienne

ISS PASCAL ET SON TEMPS devant une opinion juste. Dès lors, vous com-' prenez pourquoi jeunes gens et jeunes CUES raisonnent et discutent. Vous les verrez, ces magistrats d'eux-mêmes décréter leurs sentiments et décider leur sort; et le plus étonnant, c'est qu'en effet le sentiment suit le jugement. On aime celui-ci, ou celle-ci; on cesse d'aimer^ on aime ailleurs, on s'éloigne, on revient, on se sépare de nouveau, et sans peine pour ainsi dire. Et, quand j'aime, je yeux 4 v Que de ma Tolonté dépendent tous mes feux, ') I I dit un de ces amoureux. On les a appelés des maniaques de la volonté pure : ce sont des maniaques de Tesprit pur. Us ne se décident pas pour rien; il leur faut des raisons définies et déduites. Mais, quand ils ont vu clairement, la décision suit. Avant de combattre contre le comte, Rodrigue pèse le pour et le contre; il balance tant que les deux partis ont des motifs égaux; il conclut quand il reconnaît qu'après tout et dans tous les cas t il faut perdre Chimène ». Encore Rodrigue est-il le moins stoïcien de ces stoïciens^

PASCAL ET son TEMPS itl Le peintre de ces fortes âmes, on l'a reconnu, ' c'est Corneille, et Corneille y était tout préparé, ^puisue Rouen était un centre de stoïcisme. C'est de Rouen, en effet, que partaient la plupart des éditions complètes de Du Vair. Les personnages de Corneille sont stoïciens, moins par la haute idée qu'ils se font du devoir que par l'importance qu'ils donnent au jugement et à l'opinion, moins par l'imagination que par Tesprit. Ils sont stoïciens parce qu'ils raisonnent, discutent, décident, sont maîtres d'eux, et ne sont asservis qu'à la vérité. Et le jour où au théâtre paraissent des personnages passionnés, douloureux, sans énergie, sans réflexion, sans décision, c'est que le néo-stoïdsme aura fini de vivre. Ainsi, vers l'année 1640, en France, le plus grand écrivain en prose, Balzac, le plus grand (P philosophe, Descartes, le plus grand poète. Corneille sont tout remplis de l'esprit stoïcien. L'esprit stoïcien s'est universellement insinué. Ce faisant, il n'a pas nui, du moins en apparence, au catholicisme. Il semble, au contraire.

The text on this page is estimated to be only 27.94% accurate

.y 114 PASCAL ET 80N TEMPS qu'il ait apporte à la religion régnante Tappui do sa force morale et l'appoint de sa piété. Mais qui ne voit que le sentiment moral stoï^{cien} chassera le sentiment religieux chrétien? i Entre Tun et l'autre, il y a contradiction absolue; .1 il faudra choisir. Et déjà les catholiques stoicisis I commencent à perdre non le culte de Dieu, non la ôroyance à la véracité deTÊglise» non Tamour du w Christ, mais le sentiment de leur misère et de l|| leur impuissance, mais le besoin de la grâce, ,1 . mais l'attente désespérée de la rénovation inté• rieure(l). Que va donc faire la religion catholique? Sa ' . (I) J'insUte : daot Saint François de Sales, j'ai indiqué qu*au t teiiième tiède, le stolciime est une morale laïque; j'ai cité pour exemple Montaigne. Montaigne le déclare lui-même : « Je ' diicours d'une façon laïque. » -- « Lui qui a tant abusé des ciUtions, dit M. Albalatf/o« .ctl.;,il ne cito jamais un Père de i rÉglise. » Par une erreur que j'aurais dû éviter^ j'ai écrit . ' quelque part que Montaigne avait copié tout on chapitre de Cornélius Agrippa; tout est de trop : il a omis toutes les cita* lUons des Pères de l'Église et des philosophes scolastiques qui } étaient eontenues dans ce diapitre. Il n'en garde que la partie antique, païenne, et, en un mot, laïque. Or, cette attitude du j stolâsme s'accommoda quelque temps à la pratique et aux ensei« s gnements du eaUioUdsme, comme Du Vair vient de nous le I prouver. Mais, après son enUer développement, le stoïcisme se I tt révèle, dans son lond, le eontraire du christianisme. Jansenius i I ne s'est pas trompé, qui, dans VAuguHinuM, semble viser direc* tement, et dénonoa nommément l'orgndl siold0a<

PASCAL ET SON TEMPS
ISS base réelle, sa raison d'être depuis
soixante ans, c'est justement ce qui s'en va, c'est le sentiment religieux chrétien. Les maîtres de la pensée catholique vont-ils réagir contre le péril, et combattre à mort l'inspiration orgueilleuse du stoïcisme? Vont-ils, au contraire, accepter ce qui est, . profiter de tout ce que contient de bon l'esprit nouveau, et élargir les bases du catholicisme? Et voilà qu'au moment où ce problème se pose, un péril nouveau surgit : c'est la diffusion de l'incrédulité.

The text on this page is estimated to be only 26.49% accurate

/2>-?' CHAPITRE III LES LIBERTINS L Ut baaux-espriU. — II. Vanini. — III. La Bibliothèque des pyipiaïF- — VI. Lee UberUot et la'^eoe. — VII^ Laa libar. jini et Montaigne. — VIII. Gonclneion. En effet» pendant que s'organise et s'étend l'influence stoïcienne, un autre courant bien différé* rent se forme, s'étend lui aussi. Car la fin du seizième siècle, qui a provoqué dans des âmes fortes une renaissance du stoï* cisme, a produit des réactions opposées dans les \ I ftmes passionnées et faibles. Il fallait une bonne trempe pour résister aux dures épreuves des guerres de religion. L'état d'anarchie avait développé tous les appétits; la nécessité de défendre

PA8GÀL ET SON TEMPS iU vastes pensées i Et puis, il y a
 autour d'elle tant de lassitude! C'est une génération de beaux esprits et de
 libertins, née pour le seul plaisir et " ^ prête pour l'incrédulité pratique. «-J
 Elle n'a pas d'idées très claires; toute philosophie lui fait défaut, et, d'une
 façon générale, elle manque de volonté. Ce qui exige de l'énergie
 répouvante. Elle voudrait bien faire fortune, mais sans peine. Elle se
 contente d'être heureuse au jour le jour parmi les plaisirs bas et les faciles
 voluptés. Le pamphlétaire hardi, grossier, souvent malavisé, mais souvent
 amusant, qui nous peint cette génération, c'est le père Garasse dans la
 ^Doctrin curieuse des beaux-esprits de ce temps (i). Le livre est formé de
 deux parties absolument différentes. Le milieu en a été préparé à loisir, et il
 est dirigé contre l'athée Lucilio, c'est-à-dire l'Yanini. Le commencement et la
 fin ont été écrits (i) La Doctrin curieuse de\$ 6Mlu^«tpWl« de €ê tompt, •«
 pr^ tendu» têU, contenant pluuiouia MazimM pernieieuaea à la Religion, à
 l'Eatat et aux bonnea mœurs, combattue et renversée par le Père Prançoa
 Oaraaae, de la Compagnie de Jéaus', à Paria, chei Sébastien Chappelet, me
 SainWacquea» au Chapelet. I«S8. i vol. in4*.

130 PASCAL ET SON TEMPS très hâtivement et visent Théophile; cette dernière partie a été achevée un mois après la mort de Gaucher de Sainte-Marthe (19 mars 1623). Il ne faut pas trop s'attacher aux révélations sensationnelles du père Garasse : les maximes qu'il prête aux beaux esprits, il les leur prête en effet, elles ne leur appartiennent pas toutes. La société • secrète^ la Confrérie des Bouteilles^ où il les dit engagés, est une invention de sa verve bouffonne. N'importe ! La caricature qu'il nous montre est ressemblante, comme une caricature; elle met en valeur les traits caractéristiques du modèle. Si le père Garasse est suspect, qu'on ouvre l'étrange roman de Francion. Sorel n'y peint pas ses jeunes Jionmies autrement que Garasse ne fait des beaux V esprits. Pour compléter, qu'on y ajoute les œuvres de Théophile, et sa biographie par Mlle Schirmacher ou par Garrison; une même image s'animera devant vos yeux : celle d'un jeune honmie débauché et épicurien, fort entiché de poésie et de jolies pensées, au demeurant insoucieux de toute science ou philosophiej(tant par dédain que par paresse; et c'est en deux mots l'image du ■ libertinage et du bel esprit

PASCAL ET SON TEMPS 13i Le voici donc, lui et ses semblables; les voici tous, ces libertins» « ces épicuriens, ces écomifleurs, CCS ivrognes, » qui « cherchent leur bonheur dans un cabaret », ces « impudiques » et ces « vilains » qui « cherchent leur contentement dans le fumier de leurs ordures (1) ». Ils vont souvent chez les grands seigneurs de la cour qui les protègent, et « ils y écument le pot et halènent les cuisines (2) ». Plus souvent ils sont au Cormier et à la Pomme de pin (3). On leur sert dos douzaines de perdrix; ils y dépen« sent sans compter et ils boivent sans mesure. « Je ne parle point des profusions incroyables qui se font dans les cabarets d'honneur, ni des collations à la moderne, où les perdrix sont entassées par douzaines; pourvu que les viandes y soient froides, cela s'appelle collations (4). » De l&, ik courent à Thôtel de Bourgogne, « où ils vont et pensent plus souvent qu'en Paradis. » Ils vont ailleurs aussi, en des endroits où la prose du père Garasse, toute hardie qu'elle soit, ne saurait (1) DoctriiM curièuu, p. 954. (2) IHd. (8) Op. cit., p. 78 et 419. (4) Op. cil., p. 758.

IM PASCAL ET SON TEMPS entrer. Mais, dans cette extrémité (1), Garasse, qui a le goût bon, cite Régnier qu'il aime, Régnier dont le français D. aiii8 les mots, bra? e rhonnèleté. Il faudrait s'arrêter là. Garasse ne s'y arrête point; il montre ses ennemis au sortir « de leurs impudicités plus que brutales (â) », honteusement malades et perdant leurs cheveux. Laissons-le se débattre au milieu de ces poulains débridés et lâchés en plein champ d'avoine (3), jusqu'à ce qu'il nous les ait ramenés en pays humain. ^ Ces débauchés sont naturellement fort ignorants : ils parlent quelquefois de « science » et de « doctrine »; mais aussi bien « les barbiers s'appellent savants, les peintres veulent être qualifiés de doctes, et, si Dieu nous aide, les croche^teurs prétendront au même droit (4) ». Leur « école, c'est la taverne ; leur chaire, c'est la table; leurs maîtres et docteurs sont les bons cuisiniers ; leurs actes publics sont les banquets à deux (1) i>9driiM eitrUuêep p. SS. (S) 0^ . «II., p. 489. (4) Op. €ii.. p. as.

PASCAL ET soif TEMPS 131 pistoles par tête ». Us ont cependant une préten* tion : c'est le bel esprit La maladie littéraire^ sévit sur eux avec ses deux symptômes : Timportance exagérée donnée au vain labeur de Fart I pour ràrt, et la jalousie ou Torgueil poussés à un étrange degré. Ces jeunes gens, qui ne se soucient de rien et qui dédaignent tout» se pâment devant un sonnet — quand il vient d'eux. Ils disent : « Je ne suis ni philosophe, ni théologien, » et ib n'ajoutent pas : « Je suis poète, » mais ils veulent qu'on l'ajoute (i). Quiconque ne sait pas faire un j sonnet ou une « ode bien tendue », ou une « satire mordante », ue sera qu'un sot, fût-il Aristote, Platon ou saint Augustin. Au reste, pour venir à bout d'un de ces chefs-d'œuvre, il n'y a qu'eux et leurs amis. Qu'on ne leur parle point des auteurs du siècle précédent. Le génie ^ est né avec leur nidssance. Le père Garasse n'a pas manqué de noter ce trait; et lui, qui aime Régnier, qui admire Ronsard et Desportes, qui compare Montaigne à Homère, et qui injurie Rabelais mais avec un secret penchant pour ce (1) HoelriiM êurUnu. p. 61, 109, 408.

114 PASCAL ET SON TEMPS diable d'homme, il s'égayc de celte fatuité. « Si un de nos beauxHt^sprits échauffés de vin et aveuglés de sottise entreprend de tondre sur les auteurs anciens et modernes, il dira que Ronsard est un rimailleur, Desportes est un faiseur de chansons et de No&Is, Que Virgile est passable, eneor qu'en quelques pages 11 méritât au Louvre être silllé des pages; . Que Pline est inégal» Térence un peu joli; Mais surtout il estime un langage poli. Ainsi sur chaque auteur il trouTO de quoi mordre; L*un n'a point de raison, et l'autre n'a point d'ordre; Quant à son jugement, il est plus que parfait, Et l'immortalité n'aime que ce qu'il t'ait. « Que s'il est question de mettre leurs écrits en parangon de Ronsard, de Desportes, de Bertaud, de Malherbe et d'autres bons esprits du temps, il se verra que nos nouveaux dogmatisants ont, en six mois, grâce à Dieu, composé un sonnet à la louange d'une prostituée, ou une ode sur les cloches et les plâtres, n'ayant bu que six fois pour chaque vers : car s'ils n'ont continuellement la pinte d'un côté, et l'escritoire de l'autre, leur verve se tarit aussitôt; et ne peuvent tirer de leur bouche une seule parole. i

PASCAL ET SON TEMPS ISS s'ils ne se passent souv[^] la plume par le bec (1), » On comprend que ces jeunes gens soient sans r reUgion; mais ce ne sont pas des ennemis pour l Z/' la religion, du moins tant qu'elle les ignore et no l '^ trouble point leur repos. Leur incrédulité n'est l qu'une forme de l'insouciance et de la moquerie. \ Le père Garasse Ta bien vu. • Or, ce que ce bon vieux Gaulois disait touchant la science» les beaux-esprits prétendus le disent touchant la créance; car de s'aller rompre[^] la tête pour savoir et éplucher par le menu des petits fatras, et comme la petite oie de la religion, c'est cela qu'ils estiment perdre le temps et gêner son esprit; de savoir si le Messie est venu, s'il viendra, s'il ne viendra point, de quoi nous importe cela? Pourvu que nous sachions que le vin de Beaune et de Frontignan viennent à Paris, nous nous passerons bien du reste. S'il y a un paradis, un enfer, un purgatoire, peu nous en chaut, ni d'en savoir le chemin; pourvu que nous sachions le'cheminde la Pomme de pin, du \ \ ! ■ \ I (i)

l>ocfWii# PkfUmu. p. 61. i i • i i , ■ î

136* PASCAL ET SON TEMPS Cormier, et des autres rendez-vous à deux pistoles pour tête, ce nous est assez. Pourvu que nous croyions en matière de religion qu'il y a un jt* I Dieu, on ne demande pas davantage de nous. Sie Uur a\$tra ' Hae forUê animœ dignataque nomina cœlo, Tran\$eender\$ Alpe\$, eUi. 1 « C'est par cette créance seule que Socrato, Platon, Hercule et les autres demi-dieux ont rompu la glace pour se faire un chemin à Téter^ nité; c'est ainsi que Justin martyr, Clément Alexandrin et plusieurs autres grands personI nages de l'antiquité ont répondu du salut de ces nobles esprits, qui n'étaient pas, à la vérité, chrétiens, si sous le mot de chrétiens on enveloppe toutes ces petites chénevoltes de religion; car ils ne savaient pas à de vrai les indulgences do saint Charles Borromée, ni la vertu des grains bénits; ils n'avaient pas lu dans les livres Extatiques de sainte Thérèse, ni les révélations de la. bienheureuse sainte Brigitte; mais ils croyaient un seul Dieu, et c'est cette croyance qui les a. logés dans le ciel (i). » (1) Dotlrinê cwrUuie^ p. S43.

PASCAL ET 8011 TEMPS IS7 Le moins possible de religion, c'est ce que[^] demandent ces beaux esprits. Ils ne prennent rien au sérieux, pas même leur incrédulité; ils se préoccupent seulement de « réformer les blasphèmes »; ils sont agacés qu'on blasphème dans un langage sans élégance, et qu'on y fasse des « fautes de français » : c'est intolérable. Eux mettent de la grâce et des pointes dans leurs blasphèmes. Ils sont certainement très nombreux, et certainement par eux-mêmes ils ne sont pas dangereux. Mais ils sont en quelque façon une pâte toute prête pour toutes sortes de fermentations. Le père Garasse reconnaît que les « beaux-esprits prétendus », les libertins « ne sont pas encore du tout (complètement) athéistes » ; que, « s'ils n'ont communément d'autre Dieu que leur ventre, v ils croient « aucunement en Dieu, haïssent les huguenots et toutes sortes d'hérésies, ont quelquefois des intervalles luisants et quelque petite clarté » — et ne sont que des « apprentis de l'athéisme ». Mais gare à eux s'il arrive un maître de l'athéisme t -[^]

The text on this page is estimated to be only 19.89% accurate

1 m PASCAL ET SON TEMPS II ■i n n'y avait pas beaucoup de maîtres pour tenir { l'emploi. Il en coûtait gros d'être athée, et n'eût l; on pas tremblé devant le supplice, quelle har;; . diesse ne fallailril pas pour marcher contre Topinion commune! Charron disait — et Pascal le répète — qu'une telle audace ne pouvait loger qu'en une âme extrêmement forte et hardie. Aussi compte-t-on peu d'athées complets, . - " encore moins d'athées avoués. On cite, il est vrai, . ; une page où Hersenne , dans ses Questiones celeher^ rimœ in Genesim (1), porte à cinquante mille le (i) P. Mamni Mbusenni. ordînit minomm S. Franhii âê Potito; Quœitiùnêi uUbêrrimœ in Gmiêim oim accuraia textu\$ êatpU€»tion€. lo boe Tolumine athei et déiste impugnintar et eipognantur, et vulgata ediUo ab hereticonim calumniit viodi* c&tur; GnDCoruiii el Ucbnuorain uiuaic&iiiatauratur; Fcauciscl GeorgU Veneti cabalisUca dogmata fote refelluotor, qu» passim in UUua problematibua babeotur. Opus tbeologia, pbUosopbla, medids, Jnriicoiifallit» matbematicls, moilda ywo et ealop* trleUpraetrUm otUe. Paria, i toU iihlèUo. IMS col. L'acberé dlmprlner est du i« février lltt.

PASCAL ET SON TEMPS 439 nombre des athées à Paris. Cette page et la page qui la précède ont été remplacées dans presque tous les exemplaires par un carton, d'où le chiffre formidable a disparu, et où il n'est point fait mention des athées; seulement, par la table analytique, on constate que ces deux pages (colonnes 669-70-71-72-73-74-75-76) étaient consacrées en effet aux athées, et que notamment le nombre des athées à Paris y était inscrit. Mersenne avait donc mis sans doute ce chiffre de cinquante mille; mais il est vite revenu sur cette estimation. Bien plus, il la contredit. Dans la préface de ces mêmes Questions[^] il déclare que les impies exa* gèrent leur nombre, lequel serait très faible, à moins qu'on ne mît les hérétiques au nombre des athées (1). De fait, dans ses autres ouvrages, il répète qu'il y a très peu d'athées déclarés. Balzac de même (2). Et Garasse, au total, en trouve cinq, \ trois Italiens et deux Français (3). Il y en avait (I) p. Mbhsinnb, QuoëitioHêi ediberrmœ : ImpU toomm numerum in hac Paritioram lace iogeiitem este alunt atqut glorianur; quod tire a varitata ait alienum, aire ab eia eonfic* tam ut alioa faciliua ad auam impietatem tradacanl (quod mihi parauadeo), niai hereUcoa aUieia annumareat Prèikea. (S) Dana la SùtraU thrétiên. CBuvru €^9^léUi, t H, p. S5S. (3) Oamaub, Sinnmê théQlùgi^ê^ p. 18.

141^ PASCAL ET SON TEMPS sans doute davantage, mais
Tespèce eo était toujours rare. V^ Un Français avait bien essayé d'être un
professeur d'impiété; c'était Geoffroi Vallée d'Orléans, le beau Vallée, le
grand-oncle de Des Barreaux. Il avait publié (1) la Béatitude des chrétiens
ou le FUo de la foi^ petit écrit in-8' de huit feuilles sans lieu ni date. C'est
le dialogue, assez plat, d'un huguenot, d'un catholique, d'un libertin, d'un
anabaptiste et d'un athée. L'auteur n'y faisait mention de Jésus-Christ ni de
près ni de loin, et il concluait à un vague déisme. Il s'était glissé y dans la
familiarité de Ronsard et de la Pléiade; il tenta d'entraîner ses nouveaux
amis dans son incrédulité; Ronsard le foudroya dans une belle pièce. Le
Châtelet s'empara de lui. Il fut brûlé par une sentence du 9 février 1574. Il
ne fut pas écolier. Cependant, quelques trente ou trente-cinq ans plus tard, un
certain Jean Fontainier, de Montpellier, qui, né protestant, se fit catholique,
et même moine, puis, dit-on. Turc, juif ensuite et (!) Oo lui attribua
«TeDi» mais mus premier, !• fameux De Mkm mpeUeHm.

PASCAL ET SON TEMPS 141 athée enfin, prit presque publiquement la succession de Vallée. Il avait mis des affiches dans Paris pour annoncer son cours. « Votre fortune est toute faite, y disait-il, à la charge que vous voua contraigniez un peu » et vous rendiez capables des enseignements qui vous seront par moi » donnés, lesquels ont cela de particulier de ne pas mettre seulement les corps de ceux qui les pos* sèdent en joie et délices, pour la grande quantité de richesses qu'ils produisent, mais même mettent leur esprit en perpétuelle tranquillité et repos, tellement que ceux qui ont cet esprit fort et le jugement bon et solide (car ils ne conviennent pas à toutes sortes de gens) ne les voudraient échanger contre tous autres biens au monde. » Il faisait promettre à ses disciples, par de solennelles imprécations, de ne révéler à personne ce « Trésor inestimable », comme il l'appelle, dont il va leur faire part. Inutile précaution I. Jean Fontanier fut arrêté chez lui, au moment où il dictait cette phrase à ses élèves attentifs et silencieux : « Le cœur me tremble, la plume moi f tombe des mains, » et il fut brûlé eo 1621. Plus

-1 Ht PASCAL ET SON TEMPS d*un dut conclure, avec le père Garasse, qu'il eo est de Talhéisme comme de la fausse monnaie : C'est un méchant métier qui fait brûler son mattre. Il Il ne fallait donc pas chercher en France un Français pour réchauffer les germes d'incrédulité épars un peu partout. Mais il y a une terre classique de l'incrédulité, celle d*où est venu Jordano Bruno, Tltalie. Voilà justement en France uu Italien, alliée notoire» Cosme Ruggicri. Mais quelle déception quand on Tabordel c'est un bas sorcier, un astroI logue rapace, un faiseur d'almanachs : le pèlerin pleureux de Savoie t Cosme Ruggieri n'est pas j « celui qui déniaisera la jeunesse dorée. D'ailleurs, l il est de l'ancienne cour, étant venu en France à la suite de Catherine de Médicis, et il meurt ^-^ démodé en 1615 (1). f^ Dans cet embarras des seigneurs débauchés et des faiseurs de vers, imaginez qu'arrive tout à 0 coup un homme brillant et jeune, d'intelligence (i) Oaaaim, IhtiriM 0Mrwuêt p. IM.

PASCAL ET SON TEMPS 143 avisée, d'humeur souple et d'aimables manières; ^ un de ces Italiens inGniment séduisants qui savent tout et qui ne croient à rien, qui ont un air de supériorité et un charme irrésistible. Quel enthousiasme accueille l'étranger ! Comme son influence va être prompte, presque disproportionnée à son mérite ! ^ Telle est l'histoire de Vanini(1). " \ Vanini était né en février 1586 à Torrazino, dans » la terre d'Otrante. Il se fit prêtre et même carme. Mais il ne fut pas longtemps embarrassé du couvent, et, quant au caractère sacerdotal, il n'en fut jamais gêné. C'était un rôle ou un habit. Il jouait le rôle et reprenait l'habit quand il y voyait du profit, au reste avec bonne humeur et sans affectation. Le mot d'hypocrisie ne saurait s'appliquer ici. Le mot de comédie ou de gascon* nado avisée — ou de mascarade opportune — | convient mieux pour son genre. Quoi qu'il en soit, il aimait l'étude; les sciences naturelles le séduisirent. Aristote et Averroès le (I) Pour U biographie à Vanini, Je n'ai fait que réamarrer \ id l'éUida ai viTanta da M. BiAUMuiir» HUMu êriUquê U Juki- \ Ciêar Yanini, M Luçilio, daà la iiaivia du Fyréném.

144 PASCAL ET SON TEMPS I ravirent, il s'éprit de Cardan et de Pomponace» il s'intéressa passionnément à l'astrologie; et cela assombrit son humeur, car il crut voir au front des étoiles qu'il mourrait de mort violente. Il avait d'ailleurs l'esprit extrêmement vif, aisé et malicieux. Victor Cousin l'a comparé à Lucien j et» en effet, ses dialogues ont un tour piquant; on les croirait d'un Érasme en gaieté. Il est sophiste, capable de soutenir le pour et le contre. C'est moins vice d'esprit qu'abondance d'esprit. Il n'a point d'inquiétude métaphysique, il s'abandonne à la joie du moment; si la science est sa maî* i tresse^ il en a d'autres, plus substantielles : une Laure, une Isabelle. Il « U étudia à Naples; il vint ensuite à Padoue qui : [I passait pour un foyer d'impiété. Mais il n'avait en la matière plus rien à apprendre : ce qui ne l'empêche pas de respecter les apparences. Avec ces beaux sentiments, Vanini quitte Padoue après y être resté deux ans. U fait son i tour d'Europe : il visite la Bohême, FAUemagne, les Pays-Bas; en 1610, il est sur les routes de la France. Vold It.momtnt oh ii nous Intéressa. H. était ♦ . T

PASCAL ET SON TEMPS IW grand» agréable de visage; il portait galamment le petit collet. Marie de Mc'dicis est régente. Concini est son favori. L'Italie a la vogue, elle est au pouvoir. L'Italien Yanini va au Louvre, il fréquente le monde, il étonne et il amuse. Mais il a son but, un but pratique. Il voudrait bien une prébende ou un bénéfice. Il lui faut les gagner; il écrira donc contre les beaux esprits et les libres penseurs, et aussi contre les Réformés. Il se fait présenter au nonce Roberto Ubaldini; il obtient l'autorisation, assez rare et recherchée, de lire, pour les réfuter, les ouvrages des païens et des hérétiques. Il écrit enfin une Apologie pour la loi de Moïse et pour la loi du Christ[^] et une Apologie du très saint concile de Trente. Le bénéfice ne vient pas. N'importe. Nous avons d'autres cordes à notre arc : l'astrologie, la médecine, l'entregent, l'esprit, l'amitié des courtisans. Yanini est à la mode, il est aimé des jeunes seigneurs, il a son protecteur. Tout lui sourit et la prébende peut se faire attendre. Soudain un coup de foudre éclate : c'est un drame passionnel d'une singulière[^] espèce. Yanini tue Sylvius, son rival auprès d'un maître impur. Ce maître était un ami de Concini, 10

146 PASCAL ET SON TEMPS peut-être Concini lui-même.

Vanini» craignant cette colère toute-puissante, s'enfuit. Il court jusqu'à Venise et il y entre au couvent; il redovicnl carme. Si Ton suppose qu'il y restera» on le connaît bien mal. Après quelques mois» il s'ennuie, il se lie avec les deux chargés d'affaires de la Grande-Bretagne à Venise, leur promet de se I faire anglican, et grâce à ses nouveaux amis, s'évade de son couvent, emmenant deux moines. ^H passe en Angleterre, est chaudement recommandé à l'archevêque de Cantorbéry. Vanini se conduit en pieux néophyte; il abjure solennelleI ment le catholicisme, il fait l'édification générale, et il écrit deux livres aujourd'hui perdus, de la J^raie Sagesse^ et du Mépris de la gloire. Ce beau zèle naturellement ne dure pas. Peut-être que les biens temporels ne succédaient pas assez vite aux biens spirituels. La faveur se retire de Vanini dont les yeux se dessillent. Décidément, l'anglicanisme ne vaut pas mieux que le catholicisme; il vaut même moins. Et Vanini songe à une seconde abjuration, iie le cache pas assez et devient suspect, suspect d'être retourné à son ^Vomissement. Il est jeté en prison. Plus tard, il

PASCAL ET SON TEMPS 147 8*est prévalu do ce martyr
éventuel. • Si on l'écouterait, écrit M. Beaudoin» il n'aurait tenu à rien que le
misérable Ludle Vanin du P. Garasse ne fût le bienheureux Vanini,
apologiste, confesseur et martyr. » Mais les Anglais, après qua^ raute-neuf
jours de détention, renvoyèrent se faire martyriser ailleurs. Ils le bannirent. j
Où aller? Le meurtrô qu'il a commis lui ferme Paris. Il vogue sur les côtes
de France, débarque à Bayonne, reprend la mer pour gagner Marseille, de là
Gènes en passant par Nice. Â Gènes, l'admirable comédien qu'il est grime
son passé et sa conscience. Il raconte qu'à Paris il a été un défenseur de la
foi, à Londres un confesseur martyr. Il se lie avec la Compagnie de Jésus.
Mais il s'ennuie, il se sent surveillé et contraint ; il a, cet Italien^ la
nostalgie de Paris. Résolument donc il reprend sa plume d'apo^ légiste, et il
écrit, pour avoir la clef de Paris, son édifiant Amphithéâtre. f
L'Amjéhithéâtret comme le dit M. Beaudoin, n'est qu'une manœuvre. Dans
ses dialogues, j plus tard, Yanini fait dire par son contradicteur Alexandre ; «
Mais, dans votre Amphithéâtre^ vous

i l ^ US PASCAL ET 80N TEMPS ^ avez expliqué pourquoi cet enfant parla le jour de sa naissance; » et lui de répondre : « Je n'ajoute aucune foi à beaucoup de choses qui sont dans 'ce' livre. » N'y cherchez pas ses pensées. Vous n'y trouverez que son désir d'être appuyé par jv i les Jésuites. « Les hérésies sont en décadence, ; I écrit-il, mais pourquoi? C'est que les puissants héros de l'Église militante, ceux que nous appe;i| Ions de la Société de Jésus, tendent, pour les [\ battre et les confondre, tous les ressorts de leur iporps et de leur esprit... La Société de Jésus, c'est la mère même et la nourrice de la piété et du savoir... C'est l'an^-boutant des autres ordres et l'ancre de la catholicité. » L'Amphithéâtre était naturellement destiné à la France. Le censeur Jean-Claude DeviUe voit le manuscrit et l'approuve ; il déclare que rien ne sera plus utile pour arrêter les progrès menaçants des atliées. Le chancelier donne le privilège. Vanini, ainsi réhabilité, en proGle pour faire un séjour de six mois à Lyon. Lyon était alors un grand marché de livres, et il y avait un noyau de "déistes et d'antitrinitaires. De Lyon, Vanini se dirige à petites journées \

PA8GAL ET SON TēMP8 . 449/ sur Paris OÙ il compte se glisser par surprise. Mais, en juillet 1615, la fortune tourne tout à fai? en sa faveur. La camarilla italienne, qui lui était devenue ennemie, tombe du pouvoir. Elle est remplacée par ses amis. Vanini est le protégé de I Bassompierre, tout-puissant. Le jeune abbé, àoj Redon, Arthur d'Épinay de Saint-Luc, neveu- de Bassompierre et du maréchal de Saint-Luc, Fat- . tache à sa personne et lui donne une pension. I II fait le médecin auprès de trois grandes dames m qu'il soigne en leur disant des gaillardises ». II. prêche même. En réalité, sous Faspect clérical, il ne professe^ que Tincrédulité. Il parle d'un ton vif, hardi et ^ ironique. Il se moque des sots et des crédules;. il déniaise les gens; il leur enseigne à vivre selon la nature, à se gausser de la religion et à profiter d'elle. Il triomphe trop. Il oublie toute précaution. Il publie, le i*' septembre 1616, ses SecreU de la nature (1). Ce sont d'étranges dialogues; il les^ avait soumis à la Sorbonne, mais dans un manuscrit expurgé, et les deux docteurs qui les avaient (1) GartsM Us appeléU« rintroduitUên àUviê iniétoU^

i\$0 PASCAL ET 80N TEMPS I lùB les avaient déclarés
\$iitilmmoK et dignissimos ;| 9Ut typiê iemamentur. y Quand Ouvrage eut
paru, quel scandale! A r cdté des pages édifiantes que les docteurs de ; i
Sorbonne avaient vues, combien de pages scanI daleuses qui leur avaient
été. cachées! Il y a un ' ' athée d'Amsterdam qui dit des choses
extraordinaires. Cet allié prétendait que les chrétiens : ? étaient des
imbéciles et des poltrons. « Faibles, Il les ftmes des chrétiens! lui
répondais-je. Dites « donc vaillantes entre toutes! » Et je luicitaisles V
martyrs... Mais cet impie ne voyait dans tout cela que véhémence
d'imagination» amour de la gloire ou hypocondrie. Et il ajoutait : « Toute i,
" « religion» fût-ce la plus absurde, celle des Turcs» i' « des Hindous et des
hérétiques du temps pré« sent» comptera toujours un nombre presque «
infini de bonnes hèles qui s'exposeront» pour « la défendre, à tous les
tourments, uniquement « parce qu'elle est la religion de leur pays. • L'athée
d'Amsterdam, il est vrai, est réfuté, mais pour la forme et si mal! Vanini use
même d'un artifice typographique, de peur qu'on ne s'y trompé. Après avoir
pris les : 'i : h'

PASCAL ET 80K TEMPS IM | précautions nécessaires et s'être en quelque sorte lavé les mains des blasphèmes que vomissait ce « malheureux insensé, comme s'il y était poussé par un je ne sais quoi de fatal et de funeste », il imprime ces « blasphèmes », afin qu'ils frappent les yeux en italique. D'ailleurs à la fin Yanini ne se contente plus ' de parler sous le masque de l'athée. Son interlocuteur Alexandre lui dit : « Les anciens philosophes ont estimé qu'on peut rendre & Dieu un culte pieux et sincère, dans toutes les religions qu'indifféremment. » Et lui de répondre : « Dites tout dans la seule loi naturelle que la nature, qui est Dieu, a gravée elle-même dans l'âme de toutes les nations. Quant aux autres religions c'étaient, aux yeux de ce philosophe, des œuvres d'illusion et de mensonge, œuvres où les démons sont de pures fables; œuvres, à vrai dire, imaginées par les princes pour rendre leurs sujets plus dociles; par les prêtres, pour attrapper adroitement de l'or et des honneurs; œuvres enfin confirmées non par des miracles, et par une écriture dont l'original ne se trouve nulle part; par une écriture, dis-je » qui permettra bien de récompenser les

iSÎ PASCAL ET 80N TEMPS bons et de punir les méchants, mais quand cela? dans la vie future seulement» pour qu'on ne puisse découvrir la fraude. En effet, comme ils disent, qui est-ce qui en revient? Voilà comme on maintient le peUt peuple des campagnes dans la servitude, avec la crainte d'une prétendue divinié suprême, qui censément voit tout et qui a pour tout des peines et des réccNfnpenses éternelles. C'est ce qui faisait dire au poète Lucrèce : La crainte dans le monde a fait les premiers dieux. » u Le livre avait donc paru le 1^{er} septembre 1U16. Le 1^{er} octobre, la Sorbonne se plaignit d'avoir été trompée, et, le lendemain même du jour où paraissait le De Arcaniê^ les protecteurs de Vanini tombaient à leur tour du pouvoir. La reine mère rentrait en scène et le retour de Conçini paraissait inévitable. Dans les Secrets de la naiuret Vanini avait eu l'imprudence de rappeler le drame scandaleux qui l'avait chassé de Paris; maintenant que les amis de sa victime redevenaient tout-puissants, maintenant qu'il s'était fait des ennemis mortels des jésuites, de la Sorbonne, de tous les dévols, il n'a plus qu'à se

PASCAL ET 80N TEMPS 1S3 cacher. Une fois encore il entre dans un couvent, sans doute à l'abbaye de Redon, où Tabbé, son protecteur, lui ménagea un asile. Mais bientôt, soit chassé par les moines, soit tout simplement dévoré d'ennui, il part. Il suit en bateau les côtes de la France, débarque à Cap-Breton; ses cheveux ont repoussé, sa tonsure ne se voit plus. IL s'appellera Pompeo Usiglio; il sera médecin, médecin empiriste pour garder l'habit de cava* lier, et il ira de ville en ville. | Un premier arrêt à Condom. Il s'y attire une | certaine considération. Il séduit jusqu'à Sci-) pion Dupleix et il ne parle pas de religion. [• On n'eut pas avis qu'il eût tenu aucun discours d'impieété à personne. » En revanche, il tient des discours d'une autre sorte à une pauvre fille qui se défend, qui crie, qui est entendue. La justice est saisie de l'affaire. Mais Pompeo est parti précipitamment. Il arrive à Toulouse avec douze écus en poche. À l'hôtellerie, il se trouve à table à côté de deux jeunes gens qui sont en vacances; l'un est le fils du président Bertier . U les charme ; il raconte une histoire fantastique, soi-disant la sienne : il arri

U4 PASCAL ET SON TEMPS
verait d'Espagao après mille
aventures romanesques. Les jeunes gens lui demandent de rester avec eux
comme mattre de mathématiques. Il accepte; il les suit dans une maison
délicieuse, environnée de ruisseaux et de fontaines, au ch&*teau de
Pinsaguel, résidence séculaire de la 1 famille Bertier. Ses relations
s'étendent, il est partout goûté. Quand les vacances sont unies, il quitte les
Bertier pour un jeune conseiller au Parlement; puis le brillant comte de
Caraman, gouverneur de Foix, le prend soit pour précep*leur de son neveu,
soit pour astrologue. H Étonnante est la fortune de Vanini à Toulouse. Son
esprit en dehors, sa verve napolitaine, son savoir et son habitude du monde
le rendent si séduisant! Il est le compagnon de débauche de tous les c jeunes
folâtres ». Quand il est entré dans leur confiance et qu'il les voit échauffés
par le vin, il s'abandonne au plaisir de les étonner ; sa vanité l'emporte sur
sa peur. On le croit un simple médecin? Bon pour les sots, pour les pauvres
d'esprit I II raconte qu'à Naples, douze athéest autant que d'apôtres, se sont
réunis, se sont partagé le monde. A lui est revenue la

PASCAL ET SON TEMPS 15ft Franco. Et les plaisanteries sur la religion s'échappent de ses lèvres moqueuses. Pendant que la foule dupée suit les pas des prêtres, lui, avec la supériorité d'un esprit déniaisi[^], s'amuse de cette crédulité. Il fait semblant d'avoir peur du vain fantôme : pure comédie! Il sait bien ce qu'est le fantôme ; il a vu le dessous des cartes, et» en bouillonnant, il le montre à ses amis. Cette irréligion, professée au milieu des éclats de rire et des débauches, a grand succès; mais Pompeo est parfois imprudent. Un jour, il a débité à un jeune gentilhomme, le seigneur de Francon, tous ses blasphèmes habituels. Et Francon, qui n'est pas mûr pour l'athéisme, en frémissait d'horreur. Pourtant Francon n'en a rien dit au dehors. A la fin cependant tout se sait, ou du moins tout se soupçonne. Pompeo est arrêté. Pendant des semaines, on instruit contre lui. Il se défend avec éloquence; les preuves manqueraient. Mais Francon, venu à Toulouse, révèle les propos que l'accusé a tenus. Pompeo Usiglio est condamné à avoir la langue arrachée et à être brûlé vif. Jusqu'au jugement, il avait affirmé ses sentie

r 189. PASCAL ET SON TEMPS inents de chrétien. La sentence prononcée, il leva le masque : Andiamo allegramento a morire da filosofOf dit-il en quittant la prison. On lui attacha aux épaules un cartel portant ces mots : « Athéiste et blasphémateur du nom de Dieu. » Quand le commissaire du roi lui ordonna de demander pardon à Dieu, au roi et à la justice : « Dieu, s'écria-t-il, il n'y a pas de Dieu; le roi, je ne l'ai point offensé ; quant à la justice, s'il y avait un Dieu, je le prierais de lancer une foudre sur le Parlement comme du tout injuste et inique; et, s'il y avait un diable, je le prierais aussi de l'en-. \ gloutir aux lieux souterrains. » Sur la claie qui menait au supplice cet homme « grand de taiUe, un peu maigre, au poil châtain, au nez long et recourbé, aux yeux brillants et aucunement hagards », un moine avait pris place, un crucifix à la main; et le condamné ne cessait de railler. Il I clamait que la nature était le seul Dieu , que la mort ouvrait le*repos du néant. Il criait tout haut ces choses pour que toutle monde entendît. Surl'échay faud, pendant que le bûcher s'allumait, il blasY phéma de nouveau Jésus. « Vous voyez, cria-t-il, aJ* un misérable juif est cause qiie je suis ici* »

' PASCAL BT 8011 TEMPS 117 Le supplice fut horrible (1).

Quelques mois après, on apprit que Pompeo Usiglio n'était autre que le fameux Jules-César Vaoini. Un personnage comme Vanini est extrêmement important : je ne veux pas dire que ses idées eussent quelque portée ; c'est un mélange d'astrologie et de naturalisme assez grossier. On peut, à la rigueur, discerner dans la sarabande de ces imaginations quelque pressentiment de vues profondes. Mais, ces belles choses, on les apporte là plus qu'on ne les y trouve. Vanini, c'est un de ces auteurs qui ont juste les idées que leur prête leur lecteur. Son importance ne dépend pas de la valeur de ses doctrines. Suivant le mot du père Garasse, il déniaise, il ouvre les yeux des gens; il leur rend familier, accessible, humain, un état d'esprit qui paraissait monstrueux et forcené : l'irréligion. Il porte avec aisance, avec allégresse, le poids de sa réprobation. Il montre que les cons(1) BâUâc le raconU duii tes Œuvra fmpl^u, t U, p. SftS.

; 1: 158 PASCAL ET SON TEMPS sciences s'épouvantent à tort : essayez de devenir athée, semble-t-il dire, vous verrez comme la chose est facile ! Un incrédule tendu et frénétique, ou simplement réservé et pensif, aurait fait comme prendre à ses disciples l'énormité qu'il y a de ne croire à rien. Les jeunes gens auraient sûrement réfléchi, et peut-être reculé. Mais un Vanini les prend par leur faible; il développe en eux leur insouciance naturelle, leur indifférence pour les problèmes moraux et religieux; il achève de tuer en eux le sentiment religieux sous la joie de vivre. Il leur apprend en même temps à dissimuler leur incrédulité, à vivre comme des croyants, à jouer perpétuellement la comédie de la religion. C'est son enseignement : soyez au dedans déniaisé, mais que rien n'en paraisse au dehors. A son gré, rien de plus contraire à la sagesse que de faire du prosélytisme, d'afficher une raideur malencontreuse, et de créer un martyrologe de la libre pensée. Au contraire, la sagesse ordonne de suivre pour l'extérieur les lois et coutumes du pays où l'on est. Si l'on s'agit d'éviter le supplice, il s'agit de gagner quelque bonne place. Enfin,

PASCAL ET BON TEMPS n'est-ce pas le comble de la dérision et de la joie que cette farce jouée aux dévots? Vanioi n'est d'ailleurs pour nous qu'un personnage représentatif. Il est invraisemblable qu'il se soit trouvé le seul de son espèce. D'autres pareils à lui, mais moins imprudents et moins notoires, ont échappé au bourreau et n'auront jamais de biographe. Us venaient d'Italie; avec eux, toute l'irréligion de l'Italie a pénétré en France, y a pris racine. / III Cependant l'esprit français — même chez les indisciplinés — avait trop conservé de ses qualités de discipline et de clarté pour se contenter toujours des fantaisies et des frasques de l'irréligion d'outre-mont. Anciens réformés, anciens catholiques, tous ces libertins, séduits un instant par la grâce ou la vivacité italienne» ne pouvaient

,». 1 ♦ il •' î; leo PASCAL ET SON TEMPS admettre qu'on
sedésintéressât de tout souci doctrinal. D'ailleurs, on entrevoit des figures
singulières, des profils ou des ombres de profils, qui se dessinent à demi sur
le fond bariolé de cette histoire, et qui n'ont point de nom : mystérieux
personnages qui travaillent à donner aux sentiments des incrédules une
direction, un code et quelques apparences d'idées. Leur premier soin devait
être de constituer la bibliothèque de l'Incrédule. Voici comment Garasse
établit le catalogue de cette bibliothèque imaginaire : .. I Sur un premier
rang il met Pomponace, le Paracelse etMachiavel; sur un second rang sont
Jérôme Cardan, Lucilio Vanini et Pierre Charron; sur un autre, « les livres
qui concernent non seulement la créance, mais qui touchent aussi aux
moines et sont des ouvrages d'une si horrible impudicité que j'ai honte d'en
parler plus clairement. » (Ici, Garasse désigne d'une façon fort claire Théo*
phile et ses amis.) Enfin, « outre et par-dessus ces trois ordres et livres, les
Libertins ont en main le Rabelais comme l'Enchiridion du libertinage. »

PASCAL BT 8011 TEMPS lei Tel est le. catalogue de la bibliothèque des Beaux Esprits. Parmi tous ces ouvrages» pourtant si peu nombreux, une sélection s'opère : les uns sont introuvables, les autres illisibles. En fin de compte, le livre capital, le bréviaire des incrédules, n'est ni le Pomponace^ ni le Paracelse, ni le Machiavel, encore moins le Cardan et le Vànini, pas même le Théophile et le Rabelais : c'est /a Sà^M^e de Pierre Charron. « Pour Charron, écrit Garasse, dans la Doctrine curieuse^ je suis marri que je n'en puis faire un plus favorable jugement; ma conscience, m'oblige à dire de lui que ce fut un très pernicieux ignorant, qui a voulu parler de ce qu'il n'entendait pas, a fait comme les mauvais maçons bâtissant sur sa tête; et par quelques période8Jl>ien enflées, par quelques pensées aucunement subtiles et plausibles, par un langage doucement immodeste, il se glisse insensiblement dans le cœur des lecteurs, avec un tel ascendant sur leur esprit, qu'il y en a qui ne jurent que par lui » Voilà bien l'autorité et le prestige du maître. . Au début, le mauvais sens de l'œuvré do Pierre Charron, au dire de Gàrasse^.n'apparHt pas.bien il

Ç3 les PÀ8GÀL ET SON TEMPS nettement à tout le monde, et quelques personnes se faisaient illusion : « Je confesse, continue le polémiste, que je me suis trouvé en peine de persuader à quelques jeunes seigneurs de très grande qualité que Charron fût un livre dangereux, car pour eux ils le prenaient en qualité de livre spirituel, sans s'apercevoir des impiétés qui hu sont, par ignorance ou par malice, échappées de la plume. » Mais bientôt la Sagesse de Charron prend, et de plus en plus, un sens catégorique, un seul sens, auquel nul ne se trompera désormais. Ses impiétés sont à découvert. Elles deviennent si dugereuses que Garasse, après les avoir touchées dans la Doctrine curieuse^ y consacre maintenant tout un gros in-folio. « Pour le livre que j'ai cidevant mis au jour (il s'agit de la Doctrine cur rieuse)^ touchant la malheureuse doctrine des Libertins, écrit Garasse en dédiant ce nouvel ou9 \Tage (la Somme des vérités capitales) à Richelieu, il a fait son coup. L'événement et la terreur des athéistes couverts, jointes avec quelque amendement (il s'agit des procès et de la soumission de Théophile)» ont fait connaître aux plus sages que o

PASCAL ET 8011 TEMPS lei ce livre était très nécessaire ou très utile pour le temps. Celui-ci vise à Té terni tē» et ne regarde les personnes, mais seulement la pure et solide doctrine. » Garasse se flatte : « Celui-ci » livre (la Somme thologique ie\$ vérités capitale\$ de la ReU" gion chrétienne (1), dont le tome I*' a seul paru) ne « vise » pas à T « éternité », ou n'y vise qu'à travers Pierre Charron. On le devine dès ll^ préface : « Touchant le personnage (c'est Pierre Charron), je proteste deux choses, écrit Garasse : la première, que je l'ai lu fort exactement, et que je Tentends^ grâces à Dieu^assez bien : il ne faut point un esprit fort relevé comme quelques-uns ^ se sont imaginés, pour concevoir ses pensées Ct pour voir son dessein... la seconde, que j'ai tou«jours pensé que cet homme avait l'esprit assez bon; je dis axseSf cîir je n'y voî» ricMi de merveilleux, et la plupart de ses travaux ne sont que tra* U| ductions de VAnalyse de Grégoire de Valence, et do Vasquez ou des compilations de Michel de\ Montaigne, lequel il a su déguiser assez ingénieu* sèment... la troisième, que je ne veux ni bien ni (i) Un vol. lo^oUo. Paru, iW.

% 164 PASCAL ET SON TEMPS mal à sa mémoire personnelle; mais je fais bien état de vouloir un mal parfait à sa doctrine. Je qualifie maintenant sa doctrine, en laissant la preuve aux lieux plus commodes de ma Samme^ du nom détraiteuse, brutale, cynique, athéiste, libertine. » L'emportement de Garasse n'est pas la seule preuve que nous ayons du rôle auquel les circonstances avaient condamné l'œuvre de Charron . H Le père Mersenne^ dont l'autorité est grande, corrobore les accusations de Garasse. Et sans doute Saint-Cyran se porte garant de Charron — ce qui n'est, pas une caution bourgeoise. Mais lisez bien cette Somme des erreurs et faussetés capitales^ où Saint-Cyran prend contre Garasse la défense de Charron, et vous verrez que si Saint-Cyran répond, sur de bons témoins, des mœurs, de son client, s'il réfute les sottises, sophismes et calomnies de la partie adverse, au fond il ne connaît pas l'œuvre de Charron. Et quand il vient à la connaître, il en est lui-même un peu déconcerté et effrayé. Et. peut-être que I s'il avait su... mais il était si pressé I Garasse et lui s'entendent avec riinpijn).eur.l'un de l'autre,

The text on this page is estimated to be only 24.29% accurate

PASCAL ET SA TEMPS 1 «\$ celui-là pour corriger au fur et à mesure les fautes que celui-ci relève, et celui-ci pour relever au fur et à mesure les fautes que celui-là commet I Le vrai est que pendant une vingtaine d'années environ, de 1615 à 1635, la Sagesse de \ Charron joua le rôle qu'après elle jouèrent les j Essais de Montaigne, puis le traité TMolôgieo folir 1 ticus^ et Y Éthique de Spinoza. La Sagesse fut le ^ livre des Libertins. Et quoique son influence ait été renfermée dans un court intervalle, comme elle s'exerce à un moment critique, elle a été' ^ décisive. ' • *. Mais' si Charron avait appris l'usage auquel, servirait son livre, il aurait été le plus étonné de ses hommes (1). " ' " > (I) Voir les pages si justes et si pénétrantes que M. Eroest I ZTBOMtn a consacrées à Pierre Charron dans son livre étran^ ci. magnifique,. rOrgueil humain. C'est la première fois». Je erois, que la pensée de Charron est exactement di&mélée;' Voir aussi BoxraroH, Monittignêlm amis: et kvrKAt, LtUru de PUrrê CKàrron, dans U Revuê ^HUloif UMraif iê U 'VwiM.ift Juillet i\$94. .: . î.

tu PASCAL ET SON TEMPS IV ^ Il avait commencé par être avocat; puis il 3e fit I prêtre, et il prêcha. Il était né orateur, ou plutôt rhéteur : il avait la voix belle, le geste véhément, V une phrase ample, des développements lucides*. Les subtiles distinctions, les étymologies, les définitions à la mode du temps gênaient son abondante éloquence. Quant au Htcueil des opi* nioM et alUgatieane à*autruu quant au sermon érudit et farci de témoignagesi il le dédaignait comme une chose basse : lui qui a tant pillé les autres, il n^aime que le « discours libre et relevé ». Il termine son Traité de la Sagesse par un éloge magni* fique de cette éloquence. En réalité, Charron I n'était qu'un ramasseur de lieux, communs. Il les exprimait bien, il les distinguait nettement, il les classait avec ordre. Son esprit et Tesprit de son auditeur se mouvaient à Taise dans ses Discaun. L

^ PÀ8CAL ET 80M TEMPS 197 Il eut donc de grands succès de prédicateur. Il quitta Paris, fut appelé dans le Sud-Ouest par Arnaud de Ponlac, évêque de Bazas. A trentesept ans, en 1571, il est nommé écolâtre de la cathédrale Saint*André de Bordeaux; les évêques de Bazas, de Dax, de Lectoure, d'Agen, de Cahors, de Condom rattachent à leur chapitre. Mais Bordeaux est son séjour préféré. Là, on pouvait le voir dans la longue soutane de taffetas gris et le manteau de même étoffe qu'il affectionnait, un castor en tête, cherchant le soleil qu'il aimait tant, Tœil vif, le visage riant, Tallure souple, encore qu'il fût petit et replet. Montaigne, '* autre petit homme, le connut et s'attacha à lui. Sa vie était parfaitement heureuse; il avait avec lui sa nièce et une chambrière. Les médisants en ont jaser : Garasse, Simon Dupleix, le père Mersenne ne louent pas ses mœurs. Mais Mon-> taigne était son ami; Saint-Cyran,s'appuyant sur des témoignages autorisés cotte fois, se porte garant de sa vertu; et lui-même ne parle pas des femmes avec galanterie : « De tous les instruments pour essayer la patience, écrit-il à un ami, la femme est le souverain à fer esmoulu ; il faut

168 PASCAL ET SON TEMPS un grand art et prudence; ruser, esquiver, conniller (1), faire le sourd et le stupide» semble plus expédient que vouloir résister de vive force, et le non-défendre que le défendre. » C'est le langage d'un homme qui a une nièce et une bonne acariâtres, ce n'est pas le langage d'un ami des femmes. La crise dans sa vie devait venir d'une autre cause. • La Ligue s'était organisée, puis s'envenima. Les esprits s'excitent, la passion politique va se déchaîner. Il ne* s'agit pas seulement d'une guerre même civile. Une fièvre à laquelle n'échappe peut guère que Montaigne et Henri IV bouleverse toutes les consciences. Charron, d'un tempérament sanguin, était prompt à la colère. Il était à prêcher à Angers, en 1588; dans ce milieu plus ardent qu'un autre, il s'échauffe jusqu'à l'excès. Il aperçoit du trouble et du tourbillon où va sombrer sa sagesse : le familier de Montaigne a encore dans l'oreille les derniers conseils (1) Jol} rieux mot qui vient de « Mita, petit loup. Connilleur, éteint fait comme un lapin et le terror. Le premier éditeur de cette lettre, M. Auvray, avait la ténacité de l'écureuil qui est une orreur, à moins que ce ne soit une faute d'impression» plus

1 ! I PASCAL ET soif TEMPS !•• du Mattre; il vient de lire peut-être ces belles paroles : « Au demeurât je ne suis pressé de pas* sion ni haineuse ni amoureuse envers les grands, ni n*ai ma volonté garottée d'offense ou obligation particulière. La cause générale et légitime ne m'attache non plus que modérément' et sans fièvre; je ne suis pas sujet à ces hypothèques et engagements pénétrants et intimes : la colère et la haine sont au-delà du devoir de la justice, et sont passions servant seulement à ceux qui ne tiennent pas assez à leur devoir par la raison simple. Toutes intentions légitimes sont d'ellesmêmes tempérées, sinon elles s'altèrent en séditieuses et illégitimes. C'est ce qui me fait marcher partout la tête haute, le visage et le cœur ouvert. » Charron redoute la colère et la haine : il craint de ne pouvoir toujours marcher la tête haute, le visage et le coeur ouverts. Il quitte'donc Angers à la fin de 1588 pour Paris. Il se souvient . d*un vœu qu'il a fait d'être chartreux. Là est le port. Les chartreux ne menaient plus la vie ter- | rible des ascètes de saint Bruno. Charron se voit J dans la solitude et la tranquillité du*clottré,']oin; des bruits du monde, le cœur apaisé et l'esprit

170 PASCAL ET SON TEMPS rafratchi, pensant aux choses éternelles, priant Dieu et oubliant la Ligue. On se rappelle ce M. de Loménio à qui Du Yair écrivait son épttre ^Exhortation à la vie civile. Celui-là aussi avait envie de se retirer en quelque monastère pour « divertir ses yeux de la vue de tant de misères ^ue produit cette misérable guerre civile », et « y passer le reste de ses jours en tranquillité d'esprit et repos de conscience ». d Mais les chartreux ne veulent point de Charron • Le voilà rejeté malgré lui dans la tempête. Justement le duc de Guise venait d'être assassiné à iBlois par Tordre, sous les yeux de son roi. L'émotion publique, violemment fouettée par ce crime, ou par cette justice « énorme et hors de soy », était à son paroxysme* Aussi, lorsque Charron rentra à Angers, il s'emporta au plus Jfort de la Ligue. Ses prédications violentes épe* ronnaient le peuple. Angers cependant retomba aux mains des royalistes. Le duc d'Aumont, qui occupa la ville pour le compte de Henri III, fit descendre Charron de sa chaire. Dans le silence, le calme revint au pauvre homme. C'est l'abattement de la défervescence. Il fut autorisé enfin à

PASCAL ET SON TEMPS 171 reprendre la parole, mais pour se condamner lui-même. Sa palinodie manqua de mesure; les ligueurs, ses anciens amis, furent scandalisés, et lui, il sortit un peu honteux de toute cette aventure. Il en fait naïvement Taveu dans une lettre à un docteur de Sorbonne qui lui demandait « s'il était loisible et permis à un sujet de se • liguer, bander et rebeller contre son roi ». Il écrit au mois d'avril 1589 : « Un temps a été que je marchandais être de la Ligue et y ai mis un pied dedans, car en vérité je n'en fus jamais du tout ni résolument; voire leurs actions m'ont outreusement offensé. Ce qui m'y avait poussé était principalement le fait de Blois, qui m'a fort affligé, non pour une autre raison que pour le défaut que je trouvais en la manière et procédure de l'exécution. Or, ce grand bouillon de colère et d'indignation étant aucunement refroidi, là-dessus ayant ouï parler des gens de toutes sortes, consultant à part moi souvent ce qu'en conscience il en faut tenir et croire, enfin je me suis aperçu le bien changé, car j'ai trouvé premièrement doux, puis mauvais, finalement horrible, puis abominable, ce qui auparavant me semblait non -1

t7t PASCAL ET SON TEMPS seulement tolérablei mais bon et expédient; et suis venu à avoir grosse honte de moi-nriême,' pitié et compassion des autres, que je voyais encore tremper dans mon erreur. Et, recherchant pourquoi je m'étais ainsi égajré, vu que je savais bien/ auparavant. Ce qui m'a fait revenir et me dédire, j'ai trouvé que c'était la passion et la rage, et que, tant que j'avais été en quelque opinion de ligue, j'étais toujours comme en colère, en fièvre et émotion continue, dont j'ai bien appris à mes dépens qu'il est impossible ^d'être ému et sage tout ensemble* » Le souvenir de ces heures humiliantes ne quitta jamais Charron. n revint à Bordeaux ; la liaison qu'il avait con-^ I tractée avec Montaigne se resserra en une étroite amitié. Sans doute les deux amis philosophaient sur les épreuves dont ils sortaient à peine. Montaigne, lui, avait su demeurer en toute liberté et tranquillité d'esprit; mais il y avait travaillé de toutes ses forces, et son livre III des E\$\$ai\$, écrit vers 1588^ révèle cette préoccupation dominante. / Charron était pour Montaigne un document.

PASCAL ET SON TEMPS ilZ vivant; Montaigne était pour Charron un enseignement vivant. Charron apprit de Montaigne le secret de la sagesse» et Montaigne connut de ^^ Charron le secret de la folie. ^ Désormais Charron, soit à Bordeaux, soit à Cahors', soit à Paris où il fut premier secrétaire de l'assemblée générale du clergé de France de ; 1595^ soit enfin à Condom où il avait acheté une ^ agréable petite maison de campagne^ se consacra à l'étude. Il avait bien conservé une chaleur de tempérament qui faillit lui jouer quelque mauvais tour, notamment lorsque, à Condom, dans un sermon, il appela les gens « ignorants, bêtes et qu'ils étaient sans foi » ; mais il savait trop l'importance du sang-froid intellectuel pour le perdre désormais. Il écrivit en 1593 les Trois vérités : « la première, qu'il y a un Dieu qu'il faut reconnaître, adorer et servir, qui n'est autre chose que religion; la seconde, que de toutes religions, la chrétienté est la meilleure; la troisième, que de tant de créances et opinions qui se disent chrétiennes, la catholique romaine est la seule vraie. » Cette troisième partie est la plus longue et la plus importante, est la refaite du Traité de l'Église de Du Plessis-Mornay.

176 PASCAL ET SON TEMPS Pendant que Charron préparait à Paris chez Gilles Robinot une édition « revue, corrigée et augmentée de nouveau » de son livre, un ministre faisait paraître à la Rochelle une Réponse à la troisieme vérité. Charron riposta sur-le-champ par quatre cent cinquante-neuf pages qui parurent chez Gilles Robinot presque en même temps et dans le même format (in-18) que les Trois vérités (1595) : « La réplique de maître Jean Le Charlon sur la réponse faite à sa Troisième vérité cidevant imprimée à la Rochelle. » Elle est dédiée au roi de France. Charron rappelle très noblement que le petit Traité de V Église^ de Du Plessis, avait été dédié au • Sérénissime roi de Navarre », mais qu' « au roi très chrétien, au fils aîné de l'Église », • bien mieux et plus justement appartient cette troisième et grande vérité^ catholique. • C'est un I ouvrage de polémique. Mais cette fois Charron ' ne se laisse pas déborder par son impétuosité I naturelle. Il est relativement courtois et modéré. I En 1597, Charron se met à un grand dessein : ce sera un chef-d'œuvre. D ne sait à qui il le dé« diera ; à l'archevêque de Bourges? à une • an** cienne maîtresse du roi »? au marquis de Pisany ?

PASCAL ET SON TEMPS 17» à M. d'Épernon? Le duc d'Épemon remporte. Le manuscrit est à peu près achevé à la fin de 1598. U est imprimé à Bordeaux chez Simon Millange : Tachevé d'imprimer est « du dernier jour de juin 1601 ». U y a un privilège du roi, il n'y a point d'approbation de théologiens. C'est la Sa* 01 gesse (1). Malgré deux tirages successifs» Tou* vrage fut vite épuisé. Le succès était grand. U i fallait songer à une réimpression. U fallait songer , \ on même temps à calmer les inquiétudes. La Sagesse avait paru singulièrement hardie; la Sorbonne s'était alarmée. Charron prépare dès 1602 une édition qui satisfera les plus timorés. Il cherche à obtenir l'approbation de deux docteurs» U ira pour cela à Paris; il dépensera cinquante écus s'il le faut» il usera de ruses» car — « les animaux sauvages» il s'agit de la Sorbonne» se doivent avoir finesse plutôt que par force ». — Mais il meurt subitement, en pleine rue» le 16 novembre 1603. L'édition corrigée de la Sagesse, qui (I) Dé la SagêUê, Mm III, pir M. Piarre Li Gsiaoïi» Ptrl•ieiif chaDOine théologal et chaatro eo l'égliso cathédrale da Goodom. A 3ottrdeatta, chei Simim lOUaDge, in-S*; 77t pages lana l'ÉpItret la Prélaee el la Tabla. U soeond tirage a nspagea»

The text on this page is estimated to be only 29.14% accurate

176 PASCAL ET SON TEMPS est devenue la Vulgate[^] fut donc-
une édition pos* [^] thume. On peut comparer cette première édi- tion avec
la Vulgate : oserai-je dire que des deux là plus hardie n'est pas toujours la
première? '. En même temps que cette Sagesse posthume, paraissaient les
Discours sur la difriniti, la cria* Itm, etc. De toutes ces œuvres, la seule
importante pour notre sujet,* c'est la Sagesse. C'est une mosaïque. Charron
y pille à pleines mains, y copie à pages entières Montaigne (1) et n Du Yidr,
sans compter de moindres emprunts à Bodin et à Juste Lipse. J[^] M.
Delboulle a relevé récemment quelques emprunts de Charron à Montaigne,
mais il est [^] loio de compte. Charron doit peut-être plus encore (I) « La
Foffiêiê et la VMU ne sont que des pensées sombres \ et plates, ou des
trtductions mal entendues, ou des larreeins mal déguisas de Miehel de
MontaignOt qui lût plus homme de bien que son plagiaire. U a'j a pas une
citation latine dans la 8a§s\$îê et la VériU qui ne soit mot pour mot dans les
Suais de Montaigne. » (Gaaissa» SomiM Mùlagique[^], p* S4.) Remarques»
au passage, Téioge d# Montaigne» « plus homme de bien que son plagiaire.
»

PASCAL ET 80N TEMPS 477 à Du Yair (1). Toute la Philopie morale des stoïques a passé dans la Sagesse avec bonne partie de la Sainte philosophie et du Traité de la constance et consolation. Rien peut-être dans la Sagesse n'est (à l'auteur — sauf la disposition et le (on. Charron est un merveilleux classer. Il n'est pas dialecticien pour une obole; mais le premier en son temps, il fait un livre d'une disposition | nette et précise, ordonné jusque dans le plus petit détail. Cherchez telle pensée dans Rabelais, dans Montaigne et même dans Du Yair, vous ne saurez où la trouver. Au contraire, vous pouvez savoir exactement à l'avance où doit se rencontrer dans la Sagesse telle idée, telle, expression. Chaque chose y est à sa place, dans sa petite case, et dûment étiquetée. Ce trop bel ordre (I « attristait » et « ennuyait » Pascal. De plus. Charron, tout en copiant très fidèlement ses modèles, leur donne plus de clarté, et i par d'insensibles modifications leur prête l'air décisif et le ton géométrique. Il allège les phrases, coupe les périodes, supprime les nuances; il (i) Il rarout frwichaàMiL Cf. SàâUê, Ur. h *T«rUMémiit . 41

178 PÀ8GÀL ET SON TEMPS affirme dogmatiquement. H a la main un peu lourde» maître Pierre le Charron. ^ Pourquoi Charron a-t-il composé ce livre? Quelles sont ses intentions? Il écrit pour les autres et pour lui; il écrit pour les autres en pensant à lui. Ce livre, qui ne contient pas ses réflexions personnelles, est cependant le fruit de son expérience personnelle. Charron s'est aperçu, à son dam, que la morale de tous les Jours et la religion simple et courante, dans certains cas, ne sont pas suffisantes. Dans les grandes contagions populaires, dans les troubles, dans les fièvres des guerres civiles et des Ugues, la sagesse ordinaire (ne point mentir, ne point voler, être charitable et juste), comme aussi la dévotion et le respect des commandements de Dieu et de TÉglise, se trouvent ' en quelque sorte débordés et emportés sous Tuniversel torrent. Quand le peuple est soulevé contre son roi, que kt Sorbonne s'insurge contre le pouvoir légitime, et que le pouvoir légitime fait assassiner le duc de Guise, si Pierre Charron ne veut pas • tomber en fiivre et émotion con«

The text on this page is estimated to be only 26.50% accurate

PASCAL ET SON TEMPS 17» tinue •, ni faire des choses dont il aura honte plus tard, il a besoin d'un secours extraordinaire. Les honnêtes gens, et les pieuses gens, des magistrats, des professeurs et des moines y succombent. Lui, il appelle à son aide Montaigne et Du Vair, c'est-à-dire Marc-Aurèle, Épictète, Sénèque, la vertu de Caton et de Brutus, et l'image de Socrate. La Sagette est donc le résumé, la condensation, la systématisation de tout l'effort stoïcien des quarante dernières années. Ne vous y trompez pas, elle est stoïcienne. C'est l'effort d'un prêtre qui veut, à l'aide du stoïcisme, purifier et assainir l'âme où vit la foi, de peur que le vase corrompu ne corrompe la liqueur. 2) Lisez, en effet. Charron vous apprendra qu'il faut être un «flambeau, et le but de la Sagesse, c'est la tranquillité de l'Âme. Il vous dira que cette tranquillité se mérite par le bon usage des imaginations» et par l'art de distinguer le bien du mal. Annoncé par Eulenspiegel, Montaigne. Il vous montrera, copiant Montaigne, et Du Vair copiste de Montaigne. que le goût de la bienvenue aux jurements monastiques, en vain. .. ^, |, _ ^ ^ , , ^ l

180 PASCAL ET SON TEMPS leur, la pauvreté, le bannissement n'ont point. de quQLnQUB tonrlier> Il vous fera connaître JHiurr. fliQuie du monde dont vous êtes une pièce imporl tante! Il vous prescrira de suivre nature, ^'cst-àdire de consentir à Tordre du monde, e'ost^à-dire «•encore d^^écfiulerJLiucaiiUm^^^ Il élèvera votre esprit vers Dieu qui est « l'Ame du monde », « l'Ame de votre raison, l'Ame de TOtre Ame. » Il vous ramènera vers vos sem* blablesi vous rattachera par une étroite solida^rité, par. de nobles devoirs à l'humanité tout i ' entière. U aura en outre le souci touchant du pra\ tique, du faisable, souci qui annonce, au piltol resque près, saint François de Sales. Il spécifie ; " par des indications minutieuses la façon de mettre (en .œuvre les conseils g^énéraux, en quoi il se ren(^contre avec Épictète qu'il ne semble pourtant ; pas avoir lu. I r*^ tl faut admirer la fermeté morale de Charron.) ' Hais le stoTcisme pur et simple, tel qu'il est dans Du Vair ou dans Juste Lipse, ne suffit point ' il .Charron. Notre auteur ajppelle, comme Moni taigne,' alu secours de la sagesse une force dan» I gereuse.(iu'il espère gouverner. Charron complète

PASCAL ET 80N TEMPS 181, A Épictète par Pyrrhon, et il est, un instant, sceptique. Le scepticisme lui paraît seul capable de dissoudre les préjugés et de dissiper les fantômes qui passionnent. Seulement son scepticisme, ^ j renouvelé de Montaigne, ne ressemble pas tout à fait à celui du maître. D'abord, il n'est pas répandu dans tout l'ouvrage. Les Essais se meu- j vent dans une atmosphère de scepticisme, qui j prépare et atténue l'effet de l'Apologie de Raymond \ de Séboiide; le scepticisme de la Sagesse est condensé dans un ou deux chapitres auxquels on aborde sans être prévenu, et où l'on est violem- ^ ment intoxiqué. Et puis Montaigne a le tempérament sceptique. Charron a un tempérament tout f contraire. Il fait un effort et un effort momentané | pour douter de tout, après quoi il ne doute de i rien. Le doute de Montaigne est une sorte de flottement : « Que sais-je? » Le doute de Charron est une affirmation : « Je ne sais rien. » Enfin, le [doute de Montaigne était inspiré par l'humanité ! et la bonté; Montaigne, s'interdisait de .juger les f autres. Celui de Charron est inspiré par l'orgueil. ; l Charron s'exerce à mépriser les autres. Noi^i ^ avons en lui le moins démocrate des hommes^ ^ r

iSt PASCAL ET 80M TEMPS «Le vulgaire est une bête sauvage, écrit-il; tout ce qu'il pense n'est que vanité» tout ce qu'il dit est faux et erroné; ce qu'il réprouve est bon, ce qu'il approuve est mauvais, ce qu'il loue est infAme, ce qu'il fait et entreprend n'est que folie. JVon tam hene eum rebut humants geriiur ut meliora pluribui placeant : argumentum pessimi turba est. La fourbe populaire est mère d'ignorance, injustice, linconstance; idolâtre de vanité, à laquelle vouloir plaire ce n'est jamais fait; c'est son mot : Vox popuïù ^ox Dei; mais il faut dire : Voxpopuli^ vox stultwrum. » Le scepticisme aidait Montaigne à tout com« prendre, même la superstition des gens qui ont peur d'une salière renversée, ou d'être treize à table; celui de Charron l'aide à se séparer de la I foule, l'éloigné des autres hommes, l'isole et le sacre. Mais peut-être Charron est-il excusable; il avait droite intention. Écoutez l'allusion qu'il fait à ses malheurs : « La plupart des opinions communes et vulgaires, voire les plus plausibles et reçues avec révérence, sont fausses et énronnées, et, qui pis est, la plupart incommodés à là société humaine. Et

PASCAL ET SON TEMPS ItS encore que quelques sages, qui sont en fort petit nombre, sentent mieux que le commun, et jugent de ces opinions comme il faut, si est-ce que quelquefois ils s'y laissent emporter, sinon en toutes et toujours, mais à quelques-unes; et quelquefois il faut être bien ferme et constant pour ne se laisser emporter au courant, bien sain et préparé pour se garder net d'une contagion si universelle : les opinions générales reçues avec applaudissement de tous et sans contradiction sont comme un torrent qui emporte tout. » I Charron a jadis été emporté par le torrent. Il a si peur d'y retomber qu'il s'enfuit à toutes jambes, tournant la tête vers le péril passé, sans voir qu'il court à l'orgueil et à l'universelle négation. Tel est en son fond le livre de Sagesse si clair quand on regarde les circonstances qui l'ont fait naître, le mouvement antérieur qu'il résume et l'homme qui l'a écrit. Mais que la fortune des livres est singulière! Celui-ci se transforme, il change de sens, et en moins de vingt ans devient le bréviaire des libertins.

184* PA8GÀL ET SON TEMPS n est paradoxal et pourtant vrai que la Sagene I a été victime de la clarté de son plan et de la sincérité intellectuelle de son auteur. D'abord Tordre trop minutieux et les divisions trop nettes offrent ce danger — dont Bellarmin et plusieurs autres 'ont été victimes* -^ que Terreur, étant formulée * lavec toute sa force et avant toute réfutation, y* paraît une vérité constante. Une page de Montaigne est un microcosme où Ton retrouve tout Montaigne' dans sa complexité; une page de Charron est un paragraphe où Ton voit une seule face d'uue seule pensée. Ce paragraphe est com-; plot, parfait en soi, indépendant des autres; Tidée; s'y exprime sans nuance, ni correction, ni complément, et se suffit à elle-même. Il est facile de ' ^ Tisolier . Et s'il contient une thèse fausse, vous avez Terreur sans correctif ou réfutation. Réfutation

PASCAL ET SON TEMPS ISS OU correctif, si Ton tourne la page, on les trouvera sans doute; mais le libertin se garde bien de tourner la page. Il est heureux d'avoir rencontré une formule nette et raisonnable qui exprime ses sentiments irrégieux; il médite la leçon d'irrégion et s'y tient. D'ailleurs Charron est un maladroit. Il croyait avoir mis la religion en sûreté par kg Troi» \viriié\$; elles étaient pour lui la préface de la Sagesse : il y renvoie bien des fois. Ce point acquis, il s'était cru libre de signaler et de prévenir les I excès d'une religion mal entendue. Mais les Treis vérités ne sont pas lues et ne sont guère lisibles; et quant à- distinguer la religion des - passions religieuses, on le pouvait aisément, ou plutôt on ne pouvait pas ne pas le faire au temps de la Ligue; mais après Henri IV c'est beaucoup plus difficile. Le libertin ne voit donc pas dans Charron la substance religieuse ; il ne s'intéresse qu'aux pensées libres, il ne regarde qu'une face de la doe* trine; ou, s'il voit quelque mélange de religion, eh bien, il en conclut tout uniment, en bon disciple de Yanini, que Charron n'est pas de bonne

t8« PASCAL ET SON TEMPS foi, que Charron professe la religion sans y croire { et la considère, à la suite de Machiavel, comme une pièce de Fétat bonne à brider les sots et les naturels indociles, simple épouvantail à moineaux. D'ailleurs, si le libertin écarte de la Sagesse tout ce qui est religion, pour ne garder que ce qui est incrédulité, ce départ était malheureusement facilité par Charron lui-même. Quelle est, en effet, sa première leçon et tout le fond de son ; I livre? C'est de distinguer la Religion delà Sagesse. f Charron veut c nous instruire à la vie civile et il ' former un homme pour le monde ». C'est la \ sagesse humaine qu'il enseigne et il la définit \ ' ainsi : c Nous disons donc naturellement et uni\ versellement, avec les philosophes et les théoloI giens, que cette sagesse humaine est une droi** ture» belle et noble composition de l'homme entier, en son dedans, son dehors, ses pensées, paroles, actions, et tous ses mouvements; c'est (rezcellence et perfection de l'homme comme homme (!)• • Ce sont les règles d'un« morale (i)8ê§em.Pt4tÊùê.

PASCAL ET SON TEMPS U7 séculière et, comme nous disons, laïque, qui | découlent de là. Cette morale affirme bientôt sous la plume de I Charron son autonomie pleine et entière. Elle ne veut pas laisser la religion empiéter sur son domaine. Elle se défend avec véhémence contre ceux qui « pervertissent tout ordre et brouillent I tout, la prudence, la religion, la grâce de t| Dieu. ..9. — c Us pensent que la religion soit une généralité de tout bien et de toute vertu, que toutes vertus soient comprises en elle, et lui soient subalternes, dont ne reconnaissent autre I vertu ni prudence, que celle qui se remue par le ressort de religion. Or» c'est au rebours, car la I religion, qui est postérieure, est une vertu spé* ciale et particulière, distincte de toutes les autres vertus, qui peut être sans elles, et sans probité, comme a été dit des Pharisiens, religieux et méchants, et elles sans religion, comme en plu\ sieurs philosophes, bons et vertueux, toutefois irréligieux (1). »

Conclusion gravoit Non seulement la sagesse « t ^ |: . 1 il f I i

y, v f(188 PASCAL ET SON TEMPS la religion sont indépendantes Tune de Tautre, I mais encore la prudence est universelle» et k religion n'est qu'une vertu particulière» quand elle est une vertu. La vertu peut aller sans la religion, et malheureusement aussi la religion sans la 4 vertu. Car Charron s'avance jusque-là. Dans son zèle pour la sagesse, il va nous la montrer d'une 'essence supérieure à la religion. Les dévots c veulent que l'on soit homme de bien à cause qu'il y a un paradis et un enfer ». Lui, il les renvoie à l'école d'Épictète : « Tu te gardes d'être méchant, car tu n'oses et crains d'être battu, et déjà en cela es-tu méchant. Oderunt peccare mali formidine poenæ. i c Or, je veux que tu l'oses, mais que tu ne veuilles, quand tu n'en serais jamais tancé; je veux que lu sois homme de bien, quand bien tu ne devrais jamais aller en paradis : c'est-à-dire Dieu le veut, parce que la loi et la police générale du monde d'où tu es une pièce, le requiert ^ ^ ainsi, et tu ne peux consentir d'être autre, que tu n'aïlles contre toi-même, ton être, ta fin. » Du même coup, la religion nous est présentée

PASCAL ET SON TEMPS 189 • • • . , . comme une morale inférieure et intéressée, tandis que la morale laïque seule est cligne de l'homme raisonnable. Bien plus, sans la prudence, la religion est extrêmement dangereuse. « Qui a religion sans prudence, je ne le veux pas dire plus méchant, mais bien plus dangereux que celui qui n'a ni Tun ni Tautre. Ce n'est pas que la religion enseigne ou favorise aucunement le mal, comme aucuns, ou trop sottement, ou trop malicieusement voudraient objecter et tirer de ces ^ propos : car la plus absurde et la plus fausse même ne le fait pas; mais cela vient que n'ayant aucun goût, ni image, ni conception 'de prudence, qu'à la suite et pour le service 'de la j religion, et pensant qu'être homme de bien n'est i autre chose qu'être soigneux d'avancer et faire . valoir sa religion, croient que toute chose, quelle ; qu'elle soit, trahison, perfidie, sédition, rébellion et toute offense à quiconque soit, est non seulement loisible et permise, colorée du zèle et soin de religion, mais encore louable, méritoire et canonisable, si elle sert au progrès et avance* ment de la religion, et reculement de ses adversaires. Les Juifs étaient impies et cruels à leurs

; 190 PASCAL ET 80N TEMPS \ parenis, iniques à leur
 prochain» ne prêtant ni i payant leur dettes, à cause qu'ils donnaient au \
 temple : pensaient être quittes de tous devoirs, } et renvoyaient tout le
 monde en disant Corban. » Qu'en conclure, sinon que la religion cbré!
 tienne, comme les autres, est séditeuse et forcenée par nature? Voilà ce que
 Charron enseigne en propres termes par mille endroits de son ouvrage. Et,
 en s'appuyant sur son histoire à lui et sur Thistoire des quinze dernières
 années, il formule, sans peut-être s'en douter, toute une doctrine d'irréliI
 gion qui dépasse Thomme et le temps : la pensée plus forte que le penseur I
 Pourtant £1 a pris ça et t , là quelques précautions. Avec une forte élo^
 quence, avec des expressions précises et serrées,)il montre comment, après
 la prudhomie, la religion peut venir, et ce que la religion y gagne et f^^. ce
 qu'y gagne la prudhomie. ■ Après tout ce que y j'ai dit, écrit-il, il reste
 encore une chose pour \^ ^ rendre l'ouvrage complet et parfait : c'est la
 grâce y (de Dieu, par laquelle cette telle quelque prudhomie, bonté, vertu,
 est animée, mise à son jour •^ et reçoit son dernier trait visuel, est relevée.

PASCAL ET SON TEMPS 191 christianisée, couronnée» e'estra-
dire acceptée, vérifiée, homologuée de Dieu, rendue méritoire et digne de
récompense éternelle. > Mais, le malade droit, il prend bien son temps I Oui,
la religion * ' couronnera l'œuvre de prudence; seulement il faudrait que
cette religion fût vraie, et le libertin qui vient d'apprendre à « faire
excellamment l'homme » sans la religion, qui n'a plus besoin de i demander
à la religion une discipline et un idéal * moral, pourquoi acceptera-t-il le
joug d'une foi? surtout quand il aura entendu comment Charron, après avoir
montré le danger de la dévotion, traite de l'histoire des religions. Cette
histoire de toute religion se lit au même chapitre v du livre IL Charron y
prend l'office d'historien et de philosophe. Et ses hardiesses sont étonnantes.
Il y i discours de l'état et succès des religions au monde » avec un
imperturbable sang-froid. Ayant mis à l'abri les choses essentielles — il
croyait du moins l'avoir fait — dans I les Trois vérités^ et ne voulant
paraître ni embarrassé de préjugés, ni effrayé par ce qu'on disait autour de
lui, il va de l'avant* \y

191 PASCAL ET SON TEMPS « C'est chose effroyable, écrit-il » de la divcrI ; . site des religions » qui a été et est au luonde » et encore plus de Tétrangeté d'aucunes » si fantasque et si exorbitante » que c'est merveille que Tenlendément humain ait pu être si fort abêti et enivré d'impostures » car il semble qu'il n'y a rien au monde » haut et bas » qui n'ait été déifié en quelque lieu'. » C'est du Montaigne » cela. Cette pensée peut devenir très édifiante sous la plume d'un Bosjl suot. « Tout était Dieu excepté Dieu même. » Il Seulement » il faut prendre grand soin d'établir J! I une distance infinie entre ces religions absurdes |f et la religion chrétienne. Certes » Charron Ta fait » I ^mais ailleurs. Il oublie de le refaire et » sans le vouloir » confond toutes les religions ensemble » j'I celles qu'il croit fausses comme celles qu'il I appelle « les vraies » (le pluriel est de liii). Il les 1 montre naissant toutes dans les mêmes climats (Palestine et Arabie) » ayant toutes c leurs prin> dpes et fondements presque pareils » » c alléguant et fournissant » pour se faire valoir et recevoir » * ; les mêmes c révélations » apparitions » prophéties » miracles » prodiges » sacrésmystèrestsaints » « Dans une incise » il marque » Jl èsf vrai » une sérieuse I

PASCAL ET SON TEMPS 19S différence^ cell^ci : que ce qui est de fait et en vérité dans la bonne religion, s'introduit dans les fausses « par imposture et faux-semblant ». Mais la différence est si peu appuyée qu'elle est vile oubliée, du moins pour le lecteur qui n'a pas I les Trois vérités présentes à la mémoire; et aussitôt après la confusion recommence. « Toutes les religions croient que le principal et plus plaisant service à Dieu et puissant moyen de Tapaier, et pratiquer sa bonne gràcoi c'est se donner la peine, se tailler, imposer et charger de force besogne difficile et douloureuse, témoin, par tout le monde et en toutes les religions, et encore plus aux fausses qu'aux vraies, au maho- i métisme qu'au christianisme, tant d'ordres, compagnies, ermitages et confréries, destinées à certains et divers exercices, fort pénibles et de profession étroite, jusqu'à se déchirer et découper leurs corps, et pensent par là mériter beaucoup plus que le commun des autres, qui ne trempent en ces afflictions et tourments comme eux, et tous les jours s'en dressent de nouvelles, et jamais la nature humaine ne cessera et ne verra la fin d'inventer des moyens de se donner de la is

IM PASCAL ET SON TEMPS M • peine et du tourment, ce qui vient de Topinion que Dieu prend plaisir et se plaît au tourment B1 défaite de ses créatures| laquelle opinion est : fondamentale des sacrifices, qui ont été universels par tout le monde. » Là-dessus, un long développement pris à Montaigne sur les sacrifices sans l'ignants; et Charron conclut : '• Quelle aliénation } . de sens, penser flatter la divinité par inhumanité, j- payer la bonté divine par notre affliction, et ||; satisfaire à sa justice par cruauté! Justice donc I: aflamée de sang humain... » Qui doutera que j! Charron n'en veuille là à toutes les religions, rj; ^toutes sans exception, comme il Ta dit au début? j! lit pourtant il exceptait la chrétienne. « Tout cela .; » a été aboli par christianisme, comme a été dit .|; I ci-dessus, s Et il renvoie à sa Seconde Vérité. j; Mais il a trop compté sur son lecteur qui ne I connaît pas la Seconde Vérité, qui ne fait pas ^"l^; attention à une ligne perdue dans la page, et qui croit tout simplement que Charron a mis sur le même pied, a donné la même valeur ou la même . poQ-valeur à toutes les religions. y. 'l V- ' " 1 -1 J ^ I ^ Si le lecteur poursuit, cette opinion doit encore i\ il

PASCAL ET SON TEMPS I9S se fortifier, à mesure que Charron explique le progrhB des religions ; elles sont toutes c étranges au sens commun, surpassantes de bien loin toute la portée et intelligence humaine ». Il faut donc « qu'elles soient apportées et baillées par révélation extraordinaire et céleste, prises et reçues par une inspiration divine, et comme venant du ciel. Ainsi aussi disent tous qu'ils la tiennent et la croient, et tous usent de ce jargon, que non des hommes, ni d'aucune créature, mais de Dieu ». — I Mais à dire vrai, sans rien flatter ni déguiser, il n'en est rien : elles sont, quoi qu'on en dise, tenues par mains et moyens humains. » Puis venait dans la première édition cet étrange passage, corrigé dans la deuxième : c Témoin premièrement la manière que les religions ont été reçues au monde, et sont encore tous les jours par les particuliers; la nation^ le pays, le lieu, donne la religion; l'on est de celle que le lieu auquel l'on est né et élevé tient : nous sommes circoncis» baptisés, juifs, mahométans, chrétiens, avant que nous sachions que nous sommes hommes (1), » (I) G*MI d'AiUran du MooUign» aggraté.

V 196 PASCAL ET SON TEMPS y Quelle impression retirer de
celte lecture? On a appris que la religion est distincte de la sagesse; que
Tune est intéressée et basse, Tautre désintéressée et noble, Tune dangereuse
et pleine d'hypocrisie, Tautre droite et raisonnable; et maintenant on voit
qu'il y a une infinité de religions, qu'elles ont toutes même origine, qu'elles
enseignent en substance les mêmes choses absurdes, qu'elles recourent aux
mêmes moyens pour s'étendre, qu'elles sont toutes des inventions humaines
et des mensonges, toutes ^fausses. (. j Qu'ajouteront les libertins à ce
formidable .| réquisitoire? Quelques dérisions sur la Bible; *]f quelques
essais non d'exégèse, mais de comparaii; ' son de textes, et c'est tout. Les
libertins remeri»i cient donc le chanoine théologal qui appuie sur de bonnes
raisons le mépris effectif oii ils tiennent la religion chrétienne, catholique ou
protestante. c V-:.; • Mais le livre précieux ne s'arrête pas là. Jusqu'ici
purement négateur. Charron va construire '\:^ à son tour une manière de
religion laïque et un '^■" dogme rationnel. V:! 1 ' i ■.! . i î

i PASCAL ET SON TEMPS 197 [c Le sage, écrit-il, jugera de tout; rien ne lui/ échappera qu'il ne mette sur le bureau et en la balance : c'est à faire aux profanes et aux bêtes de se laisser mener comme des bœufs. » C'est i par cette liberté d'esprit c qu'il est autant par- [dessus le commun des hommes que celui du commun est par-dessus les bêtes ». ^ Le sage ne s'asservit à rien, pas même à ses ! propres conclusions et jugements I Pour demeurer c universel et ouvert à tout, il doit en tout ; examiner, peser, balancer les raisons et contraires de toutes parts, le poids et le mérite j d'icelle^ et ainsi quérir la vérité », mais sans \ jamais c résoudre, affirmer, déterminer », sinon d'une manière pratique et provisoire. Charron n'a été nulle part plus explicite que sur ce point, n y consacre tout le chapitre u du premier livre. y Le chapitre précédent avait enseigné V c exemption ou affranchissement des erreurs du monde et des passions ». Celui-ci débute ainsi : \ c L'autre disposition à la sagesse, c'est une pleine, entière et généreuse liberté d'esprit, qui est double, sçavoir de jugement et de volonté. Pour la première du jugement, nous avons ja

li V M» PASCAL ET SON TEMPS assez montré que c'est faiblesse et sottise niaise de se laisser mener comme buffles, croire et recevoir toutes impressions; que les ayant reçues s'y opiniâtrer, condamner le contraire^ c'est folie, présomption; persuader et induire autrui, c'est rage et injuste tyrannie. Maintenant nous disons et donnons pour une belle et des premières leçons de sagesse, retenir en surseance son jugement, c'est-à-dire soutenir, contenir et arrêter ' 'Vi v^ 30,^ esprit dedans les barrières de la considération et action d'examiner, juger, poiser toutes \ choses (c'est sa vraie vie, son exercice perpé. tuel), sans s'obliger ou s'engager à opinion aucune, sans résoudre ou déterminer, ny se ' coifi*er ou épouser aucune chose (1). » - ^V Épouser aucune chose? Et les vérités reli, gieuses On comprend bien que Charron a la précaution de les mettre à part. Mais pourquoi cette^exception? Car le libertin, disant avec Charron qu'il ne faut s'obliger et s'engager à opinions aucunes, ne s'engagera donc

(i)0«UpMiiàraéditkML X \

IPascal jST son temps 199 à aucune opinion même religieuse; il
ittainUenl son esprit dans une liberté universelle. N'estH^e pas là être
vraiment, en fait comme de nom, un / I libre penseur »? Cependant le
disciple de Charron ne sera pas entièrement un libre penseur. Parmi toutes
les opinions dont le monde a la bouche remplie, il en est une si puissante
encore que le bel esprit incrédule n'ose se débarrasser d'elle : c'est Dieu. On
ne se permet pas encore de nier Dieu. Le libre penseur admet donc que Dieu
existe; mais il ne saurait accepter sur Dieu les enseignements des religions
et les préjugés du vulgaire. Le ^ ?, libre penseur devient déiête. Et ici même
Charron est son maître. Charron lui apprend à distinguer Dieu et la religion.
{ Ce n'est pas que ce théologal, ce prêtre, ce t prédicateur, ait pris en
Gascogne les sentiments que le vicaire de Rousseau professera en Savoie. i;
Il enseignait dans ses discours et dans son livre la manière la plus
philosophique et la plus chrétienne de rendre à Dieu le service et l'adoration
' qu'on lui doit, et il entendait bien rester chrétien* i. i I ; 1 {

100 PASCAL ET SON TEMPS Les pieuses gens du seizième siècle avaient dans la piété des habitudes ridicules. Charron s'attaquait à ces habitudes. Il ne croyait pas atteindre du même coup le fond de l'enseignement religieux. Il atteignait cependant. Quels étaient en effet ces défauts ou ces déformations du sentiment religieux? La théologie philosophique, l'Académie de saint Thomas s'est affaiblie, et s'abîme en mnémotechnie barbare. La mode aime l'écrit la théologie positive qui n'est en somme qu'une branche de l'histoire. La religion n'apparaît plus en son fond et sa substance métaphysique. Le fait historique, le fait humain, est le principal objet des études et des réflexions. Le Christ est considéré dans un moment de la durée, dans un coin de l'espace. On pèse ses paroles avec la même méthode que l'on analyse et que l'on scrute les témoignages humains; et quant aux évangélistes, aux apôtres, aux Pères de l'Eglise, on en use avec eux encore plus familièrement. Voilà ce qui se passe chez les théologiens, les savants et tous les esprits éclairés. Dans la foule ignorante, un mouvement parallèle se poursuit; mais, comme bien on pense, sous une forme

PASCAL ET SON TEMPS tO! | I grossière et superstitieuse. On cide à un penchant trop naturel, on conçoit Dieu comme un homme» on prête à Dieu ses préoccupations et ses sentiments. Les prédicateurs de la Ligue \^ ' avaient involontairement favorisé cet anthropo^ 1 morphisme. Ils faisaient intervenir Dieu dans la | politique, ils le disaient intéressé à leur parti et j de moitié dans leurs passions. En même temps, | par réaction contre la Réforme, ou peut-être pour ! exciter les imaginations par des spectacles et par | des pratiques matérielles, ils avaient multiplié les cérémonies cultuelles, les petites dévotions avaient pullulé. De haut en bas, la notion meta•f physique du divin était chassée par le fait humain ; ^ I Dieu était de plus en plus imaginé ou conçu à la façon d'un homme. ^ De ce danger» Charron parle fortement, c'est- ' à-dire brutalement. Sa pensée, sans nuances, se | formule avec une généralité dangereuse. Et son orgueil lui joue quelques mauvais tours. Il |_ oppose la religion du sage à la religion de la foule. r Il creuee les différences ; il ne laisse entre Tune et ; l'autre aucun rapport, aucune ressemblance. y Un esprit juste et modéré, comme saint Fran- l

SOS PÀ8GAL ET 8011 TEMPS h çois de Sales, ne se fait aucune illusion sur ce qu'il y a de matériel dans la dévotion de la foule» et il travaille à purifier cette dévotion; I seulement il ne la méprise pas, lui, il la redresse; il y cherche le principe d'amour naïf et spontané dont après tout ces nutnières de petites idolâtries sont nées. Mais Charron, lui, n'a que des paroles amères contre la superstition; et du même coup il atteint la religion dans ses œuvres vives. « Le superstitieux (1) ne laisse vivre en paix ni Dieu ni les hommes : il appréhende Dieu chagrin, dépiteux, difficile à contenter, facile à se courroucer, long à s'apaiser, et examinant nos actions à la façon humaine d'un juge bien sévère, épiant et nous guettant au pas; ce qu'il témoigne assez par ses façons de le servir, qui est tout de même. Il tremble de peur^ il ne peut bien se fier ni s'assurer, craignftnt n'avoir jamais assez bien fait, et avoir omis quelque chose, pour laquelle * omission tout, peut-être, ne vaudra rien : il* doute si Dieu est bien content; se met en peine ' (I) Sttfmê, L U. eh. ▼.

1 PÀ8GÀL ET SON TEMPS SOI ; de le flatter pour Tapaïser et le
gagner, Timpor[^] tune de prièrest vœux» offrandes, se feint des miracles,
aisément croit et reçoit les supposés j par autres, prend pour soi et interprète
toutes 1 choses, encore que purement naturelles, comme i , expressément
faites et envoyées de Dieu; mord ; et court à tout ce que l'on dit, comme un
homme fort soucieux, duo êupêrêtitiani\$ fropria, nimiui timor, nimius
cuîtus. Qu'estpce tout cela, sinon en se donnant force peine, vilement,
sordidement et indignement agir avec Dieu, et plus mécaniquement que Ton
ne ferait avec un homme d'honneur : généraleinent toute superstition et
faute en religion vient de ce que Ton n'estime pas assez Dieu; nous le
rappelons et ravalons à nous, nous jugeons de lui selon nous, nous ê
Taffubloos de nos humeurs. Quel blasphème! » Là-dessus, il définit sa
religion à lui : « De tant de diverses religions et manières de l servir Dieu,
qui sont ou peuvent être au monde, celles semblent être plus nobles et avoir
plus d'apparence de vérité, lesquelles, sans grande ^' opération externe et
corporelle, retirent Tême au dedans et relèvent, par pure contemplation, à i:
i»

104 PASCAL ET SON TEMPS admirer et adorer la grandeur et majesté immense de la première cause de toutes choses» et Tête des êtres, sans grande déclaration ou détermination d'iceUe» ou prescription de son service. » Plus loin : « Il faut servir Dieu de cœur et d'esprit, c'est le service qui répond à son naturel..., rof-> fraude plaisante à Sa Majesté, c'est un cœur net; franc et humilié, une &me et une vie innocente. » \ r Et il cite THermès Trisgemiste. « Unicus cultus' ^} Dei non me malum. Le temple de Dieu, c'est ^ l'esprit de l'homme sage. » '- \ Voilà qui va vider les églises et dispenser,* |Comme le remarque Garasse, de dire le chapelet, de lire le bréviaire et d'aller à la messe. -, Il est vrai : Charron reconnaît que ce cultelà est celui des anges, et qu'il faut aux hommes V un ordre de reUgion moins contemplatif. Il montre en excellents termes que « la chrétienté conune au milieu, a bien le tout tempéré, le sensible et externe avec l'insensible et interne, servant Dieu d'esprit et de corps, et s'accommodant aux grands et aux petits, dont est mieux établie et plus durable »; Hais si Ton veut être logique, si Ton n'est pas des « petits », et si l'on

The text on this page is estimated to be only 28.86% accurate

PASCAL ET SON TBMPS SU sait se passer du sensible et de
Texteme, pourquoi . s'astreindre aune diminution de l'idéal religieux?
Charron a beau dire et beau faire, il mène direo tement au déisme. -i (i) M.
Pemnf , qui en ptrlê TiguemMiU attribué cêt quatrains à ThéophUa, «i m
tromp«; iU éttit&i Vosam d^ul malin «a philosophie. « Qumd Vlnim»
ogrsgium ot la di4« loettsa varsaUssimuni femnl, • dit Msrseimê parlant do
tour •utMT. (QumUiQn^ê in Gêimim, PtmfêtU.) \ !t Cette libre pemie
déisle, qui se recommande de ^ Pierre Charron» s'est afCrmée dans un
ouvrage ^ j bien curieux, dont la substance nous a été { conservée par le
père Mersenne. C'est le poème de V Antibigot ou les QwUraifu du déiste
(1); il y en avait cent six. Cet ouvrage n'était pas { imprimé lorsque
Mersenne en a parlé, et il ne l'a pas été depuis, du moins à ma connaissance.
Il courait le monde vers 1622 ou 1623, et son succès fut assez grand, entre
1622 et 1624, pour mettre la plume à la main do Blersonne. Mersenne *
avait déjà pris les libertins à partie dans ses Quæstiones celiAerrimœ in
Genesim. Le mouvement tournant qu'ils font avec les Quatrains du déiste
force Mersenne à les suivre sur un nouveau i 4] ! i ; I

The text on this page is estimated to be only 26.49% accurate

ÎH PÀ8CÀL ET 801f TEMPS champ de bataille (1). Là, il les combat en prose et en vers, mais aussi il analyse tous les quatrains et il en cite quelques-uns; c'en est assez pour les faire connaître. Le poème débutait ainsi : î Puisque l'être éternel est éternellement Très heureux et parfait en toute suffisance, . Qu'il est la bonté même et sage infiniment Sur tout ce qu'en conçoit l'humaine intelligence, ' «^ ^ Le superstitieux est-il pas insensé y De se le figurer constant et variable, ' \i Embrassé de Tengeance et d'un rien offensé, ^ Ennemi des tyrans et plus qu'eux redoutable? *{ i. ' Et il se terminait par les deux quatrains suivants : '^ i < Au regard de l'Athée, encor qu'ingratement I vj.. V ^ 11 nie l'Éternel et sa sainte police, Si n'en parle-t-il pas injurieusement. Gomme fait le Bigot traitant de sa justice. ; -^4 \ Ainsi l'Athée seul nie la DÎTinité; Le Bigot, pirement, meilleur que Dieu s'estime; '^ Le Déiste entre tous l'adore en Térité, Attendant qu'il parvienne où son but se termine. X (i) « VlmfUU du déiiUê. aikéti H libêHm du îêmp\$, combattue et renversée de point en point par des raisons tirées Il de la philosophie et de la théologie. Ensemble U RéfuitUian du poème d\$\$ diiêUi, cmfre dédiée à Mgr le cardinal de Richelieu par F. MASiif«MissiifiiB» de l'ordre des R. P. Minimes. HtU. BUlala, itti.n.Ulome K a 180 pages. U dédicace est

PASCAL ET SON TEMPS M On saisit vite l'esprit de ce singulier ouvrage* Le déiste reconnait l'ordre de l'univers, et y voit l'œuvre d'un Dieu. Mais ce Dieu n'intervient pas dans les choses de notre bas monde. Le déiste se débarrasse donc de toutes les craintes de la vie future; il se débarrasse de la croyance à un Dieu justicier; il se vante de n'être pas intéressé par la vertu. Enfin, il se déclare le seul libre, raisonnable et heureux. Les Quatrains du diistSf c'est déjà la religion) de Voltaire. Mais, certes, ce n'est pas l'esprit de Voltaire. Et voilà l'œuvre à laquelle Charron a collaboré. Il a non pas créé, mais aidé à définir le type du datée du 8 Jiiiia itt4. Lt tome II a on ttte im peu diflén&t : « L'Impiété,^, avec un poème qui renverse le poème des dèUtea de point en point; Joint ensemble la réfutation des dialogues «do Jordan Brun, dans lesquels il a voulu établir une infinité de mondes, et l'âme universelle de l'Univers, avec plusieurs dil&eultés des mathématiques qui sont expliquées dans cet œuvre; dédié à monseigneur le procureur général du roi par, etc. Paris. BiUaine. lési. » U dédicace à MaUiieu Mole est du 9 Juillet itté. Ces Utres valent une table des maUéres. On remarquera que les apologistes catholiques suivent leurs adversaires Jusqu'au Parnasse. Us font des vers eux aussi. Le père Garasse termine chacune des sections de sa Semew lAMe» ..pifuf par un poème.

I i ' SOS PASCAL ET SON TEMPS libre penseur. Il a montré qu'il y a une religion sans morale, celle du dévot; une morale sans religion, celle du sage; un Dieu sans religion, celui du déisme. ^ Le déisme rejoint maintenant le grand mouvement européen. Jusqu'ici, l'incrédulité et le libér• tinage en France s'étaient révélés sous des traits particuliers, et pour ainsi dire nationaux. L'irréligion y avait eu sa source sans doute dans des dispositions universelles, qui sont de tous les temps et de tous les pays; mais les rapides pro* grès en étaient dus à des conditions historiques .bien déterminées, et ces conditions historiques 'avaient imposé certains caractères spéciaux à tout ce développement. L'intervention des Italiens - n'avait pas altéré ces caractères : l'incrédulité était restée française. L'influence dominante de Charron, si française, puisqu'il conserve dans I son livre la substance de Montaigne et de Du Vair, avait achevé d'adapter à la mentalité nationale l'incrédulité. Mais les conclusions positives auxquelles Charron a conduit ses disciples se confondent à cette heure, dans leur expression

PASCAL ET 80K TEMPS SO» j abstraite, avec le sommaire credo, le symbole dans :i fi !. t f . lequel, par toute l'Europe, ceux qui ne croient à rien s'accordent et s'unifient. Ce n'était pas en France, à Paris ou à Bordeaux (Mersenne est à Paris, Garasse est à Boi^ deaux), c'est à Anvers, au centre même de TEu\ rope, que le père Lessius (1), dominant de haut le mouvement d'attaque contre la religion, contre les religions, en voit les directions principales. Tout se simplifie à ses yeux; et, dans la réalité, rincrédulité en effet était simple; la n^ation d'un Dieu rémunérateur et vengeur, la négation de l'immortalité personnelle de l'âme, c'est le premier point de cette impiété; quant à l'existence d'un Dieu aveugle et muet à la manière du Dieu de Lucrèce, parmi les libertins, les uns y croient, les autres non : cela est libre. Le second point, c'est l'explication de l'existence des religions. Pourquoi y a-t-il des religions? Parce que < les religions sont nécessaires aux sociétés, parce i qu'elles sont un bon élément de domination et 7 d'ordre. Les religions sont des inventions poli- * \ (I) Léonard! Lino. D\$ FrûvidmUia numiniê H ammi Iwmùt- ^ taWaM liM inm aivmriut aihêêi §i poliU€o\$. AnTtrt, iUt. X^^ % 14 \ 1

SIO PASCAL ET SON TEMPS • tiques. Aussi le pëf e Lessius appelle-t-ii les athées V et les déistes les « Machiavélistes ou Politiques ». Ayant ainsi rejoint la libre pensée européenne, le mouvement libertin de France paraissait destiné à une longue carrière. Qui donc aurait arrêté son extension? La crainte des parlements et du bûcher? Mais cette crainte a été insuffisante, va le devenir de plus en plus. L'exemple de Théophile qui échappe de toutes les poursuites à Taide I de quelques palinodies, la fortune elle-même de Vanini, victime de son imprudence plus que do ses idées, nous font deviner quelle complicité les libertins pourraient trouver dans les cours de . f justice, chez les grands seigneurs, et au Louvre. Quels sont les champions intellectuels de MTÊglise? Le père Garasse, le père Mersenne. Et, pourtant, c^est à cette heure que recomI mence le déclin de Timpiété ; à peine constituée en doctrine, elle se désagrège. Elle porte la peine de ses origines. Je n'ai discerné, jusqu'à présent, on elle, ni un mouvement généreux, ni une idée forte. Orgueil, paresse^ débauche et littérature : voilà de quoi eUe est sortie. Voilà de quoi elle va mourir.

The text on this page is estimated to be only 29.26% accurate

PASCAL ET SON TBMP8 tll VI Au dix-huilième siècle, un déisme, qui ressem.' • < blait assez à celui que nous venons de décrire, . ! i s'est développé et a vécu. Mais il était appuyé sur la philosophie, la science, le talent de Diderot, de) d'Alembert, d'Hel vétius, d'Holbach et Laplace (1) ; il est aro-bouté sur VEncj/clopidiê; Voltaire le fortifie moins par son pfodigieuz esprit que par son j érudition extraordinaire. Il a une large assiette, il ne risque pas de se désagréger ou de se renverser. Le déisme du dii-septième siècle commençant n'a-t-il pas cherché la même force, à la mémo \ source : dans la science? I i) I i ' ; > i Par le hasard des choses, la science, à cette heure, semble vouée à Tin/éligion. L'aristotélisme est depuis le treizième siècle lié à la théologie) t catholique. C'est presque une hérésie de contre- ! ; ^ (I) Cf. Duroimo«» fittiiiir ifn thriêUminMt Mr. UI« ch. ii« ^ . ; I i I * p i l

fiſ PA8GÀL ET SON TEMPS dire Aristote. Et le premier devoir que s'est, dès I la Renaissance, imposé la science, fut de détruire Aristote. D'ailleurs, la religion n'était pas empêtrée du seul Aristote; elle était empêtrée de ses proipres prétentions. Le Saint-Ofiice voulait juger de tout, la Bible à la main; les théologiens décidaient sur le système de Copernic; et Galilée, à Rome, allait être condamné. Il existait donc entre la science et la religion deux causes sérieuses d'hostilité : le dog/matisme aristotélicien et le dogmatisme théologique. L'impiété pouvait en profiter, n'en profita point. La science et la religion, malgré tout, marchèrent ensemble fraternellement. L'heure brève et décisive où leur accord fut en Tdanger» mais finit par se conclure, nous est peu connue. Ce que nous en savons, nous le tenons du père Mersénne, qui intervint avec son autorité de savant et de théologien, et qui a écrit à ce propos deux livres : les Quæstionei celeberrimœ in Genesim de 1623, et la Vérité des \$denee\$ (1), (i) « Le y MU dêê êcienui conirê lê\$ êtepti^ua ou pffrrkonUm, dédiés à Mootiear Frèrs dtt Roy, par F; lUria MsanKiii, de

PASCAL ET SON TEMPS SU contre les sceptiques ou pyrrhoniens, en 1625. I Il faut louer le coup d'œil du père Mersenne, mais non pas son génie. Cet ami de Descartes, cet universel savant qui tenait bureau de renseignements scientifiques, et chez qui les savants I se réunissaient, semble çà et là perdre le sens commun. Ses livres, copieux et désordonnés, contiennent indifféremment des paroles capitales et des paroles puériles. Il s'agit quelque part de prouver la supériorité de rhonune sur les animaux : Thomme peut tout, dit Mersenne. « Qu'est-ce que ne fait pas Thomme, puisqu'il engendre des poulains, comme une femme k Vérone Tan 1254, un demi-oiseau à Ravenno en 1513, un demi-veau au village de Sthéthel de Saxe, un enfant à tête de grenouille à Boileroy, 1517, un demy chien Tan 1493 et un vrai chien excepté la tête à Antiers, 1571 (1)? » Ailleurs (2)t Tordre des Minimes. Paris 1616, in-11. » La dédieàca «si daléi du !•' avril 1626, rapprobaUon, da 14 avril i6S6. Manqua raehavé d'imprimer, du moins dans l'exemplaire que J'ai eU sous les yeux. Je erois bien que le sceptique visé par Mersenne est le médecin toulousain Sanehei, auteur du Oued wUdt icf lur, et qui a été étudié réecemmenl dans quelques travaux d'ailleurs inoomi^ets mais intéreesante. (i) Miasin. rJmpiUé i\$\$ 4éiUi\$, t» I« p. IS. (S) OaMMlfoiMi in Gtaeiim» col. é74.

Si4 PASCAL ET SON TEMPS L Mersenne explique pourquoi les comètes ont l'air d'annoncer les grands malheurs et notamment la mort des rois. C'est que, par leur constitution, les comètes paraissent quand il fait chaud et sec. Or, ces températures engagent à des nourritures fortement épicées, à de violentes boissons, à la débauche et aux veilles. Le philosophe résiste à ces tentations, le prince y cède et en meurt. Et voilà pourquoi les comètes sont fatales aux princes (1). I A cdté de ces sottises, il y a de belles choses, les unes du père Mersenne, les autres de n'importe qui, de Stevin, de Roberval, de Galilée; car le ipère Mersenne est un copiste infatigable et sans règle. Mais enfin, et c'est ce qui nous importe lie plus, il donne, il est même le seul à donner des renseignements sur le mouvement irrégulier, qui paraissait se produire au sein de la science et qui avorta. (i) U i! JalUêt 1616. Bilxie écrivait aa cardinal de la Valleita : « Aussi bien, puisque la comète da dandèrament ne ma fui guère moins Ameste qu*àl*emperettr Rodolphe el à la reine d'Angleterre» et que la curiosiU que J'eus de la Toir me fit lever en chemise et m'enrhuma tout le reste de riiiver» cet accident m'apprend que Je ne dois pas me mêler de ce qui est audessus de moi. • [La (Euvru 4\$ moMieur d\$ Ba/se^, 1 1* p. 3t. j

PASCAL ET SON TEMPS US Procédons par ordre. La première science vouée à l'irréligion était la médecine. Padouo lavec sa Faculté de médecine était un foyer d'impiété. Et plus d'un médecin de la Faculté do Paris passait pour Padouan sous ce rapport, témoin ce c médecin gausseur et bouffon comme Rabelais (1), mais beaucoup plus méchant que lui », qui c avait mis dans sa chambre >, les portraits des plus célèbres médecins de Paris» et Il quantité d'écriteaux par lesquels il se gaussait et ' médisait des princes (encore qu'il fût leur domestique)» des médecins» des magistrats et de tout le monde »» sans épargner rÊglise catholique ni le Saint-Siège» car il avait peint ces paroles sous une mitre à triple étage : Ideœ Platonis \$ub tiara ignitis suffultœ Chrymeris^ pour se moquer de l'enfer et du purgatoire. Mais c'était une calomnie : il est paradoxal mais il est vrai que les médecins fournirent très peu de déistes. Ils restèrent Gdèles [à la religion. Un Guy Patin qui a par moments des paroles hardies» qui n'aime pas les moines et qui déteste les ultramontains» est frondeur et li (i) Je ne sais qui c'est. C*esi Merseone qui noas donne son portrait. (Vérité de\$ Scifnm. 1 1, ehap. zui.)

»/ su PASCAL ET BON TEMPS mon pas libre penseur. Le père
 Garasse, qui a dit du mal d'eux, leur fait amende honorable et chante sa
 palinodie (1). A un degré de science un peu plus relevé que la médecine est
 la chimie naissante, appelée encore alchimie. L'alchimiste est à la fois
 l'ennemi du géomètre, de l'aristotélicien et du pyrrhonien. Il a de grandes
 prétentions (2) : c Sa science prouve tout ce qu'elle enseigne, par
 l'expérience, laquelle est la mère, la source et la cause universelle de toutes
 les sciences; tout ce qui y entre est vrai, palpable et réel. » Cela contre les
 pyrrhoniens. Elle nie la distinction de la matière et de la forme, elle
 enseigne c qu'il n'y a point d'autres genres et d'autres espèces qu'à raison du
 divers mélange des cinq substances primordiales ». Cela contre Aristote. Il
 serait très aisé, semble-t-il, de faire de l'alchimiste un impie. Cette science
 purement empirique et expérimentale met en péril les *libertins* (1) *Quaestiones*
de materia et forma, p. 186. Cf. *De materia et forma*, impiété 4^e édition ; « n'y a point
 de médians libertins dans Véron de Paris, ainsi qu'on m'a assuré. » Toms U,
 dédiée à Mathieu Mole.) 0) Miaswim, YérUé Scimim. %. IpOh. i?.

(i) HiRsiNifB, VériU. l VI. (s) Le chupitn xn du livre I« de to KM'Ii a pour tilre : « S*»v «i VeniUm, JtdU chancelier d'Angletene, a reiMm de ^ «yllosltiie. et ee qu'on pont retirer de eon op&> voir ti ^•Ur to alon*. i ! PASCAL BT SON TEMPS 117 1 ceptions métaphysiques. La négation de la ma- f Il tière et de la forme pouvait entraîner la négation t^»«^ | de l'âme (i). f Mais, au contraire, Mersenne écarte tant qu'il l le peut tous ces motifs de desaccord. U ne partage ni le mépris profond des alchimistes contre Aristote, ni leur admiration pour le Novum organum ' de Bacon (2). Mais il aime Falchimie. Il voudrait qu'en chaque ville les magistrats établissent des sortes de collèges et bureaux d'alchimie, où serait noté tout ce qui se pourrait observer et découvrir en cette science. Lui-même explique tout ce qu'ont de rationnel et de commode les signes cabalistiques dont les alchimistes se servent, et dont les esprits timorés se scandalisent comme \ d'un mystère diabolique. Il demande simplement . ' f à l'alchimiste de prendre quelques précautions. U signale le risque où est tombé le seigneur de ; Nuisance, dans le troisième chapitre du Traité | qu'il a fait du sel et de l'esprit du monde, qui est ^

The text on this page is estimated to be only 13.15% accurate

ili PASCAL ET SOff TEMf S « de faire passer les mystères de notre foi pour des choses naturelles i. C'est en effet la dange} reuse tendance des alchimistes de vouloir transformer en phénomènes naturels les mystères et les miracles, même la résurrection de Lazare^ même la résurrection du Christ (1)* Enfin il ne vaudrait pas que les alchimistes t se servissent de rÉcriture sainte pour expliquer ce qui est de leur art »» de peur que dans les récils des Livres saints on ne voiCp comme dans la mythologie païenne» que des mythes traduisant des phénomènes matériels. Encore plus faut-il se déder de ceux qui prétendent avoir appris le grand œuvre par révélation divine, comme cet homme ■ qui a tant afflché de placards au coin des rues de Paris, pour montrer qu'il avait trouvé la quadrature du cercle et U manière de traverser les mers sans dangers et sans détours, par des longitudes* le quel étant pressé de raisons disait que Dieu lui avait fait la grâce en ces derniers siècles de (1) Cr. GiKAUEp DoctriM €uriu\$\$, p. S9e ât \$eq. : * CerUini Espriti âlcbimiiUi ont eaUepris d« montrer que It Rùuirec* UoQ ett une êcUon ausii oAturelte que U d^Ibsuic^ d'un poaïet.. [iii] ?«uknt meltre le a Œu?rea de Dieu à laui lit Joara »,

The text on this page is estimated to be only 23.34% accurate

PASCAL ET 8011 TEMPS lit trouver la quadrature » • C'était un vulgaire fripon I qui voulait c faire sa bourse ». Le père Marsenne a donc peu d'exigences, et il oiTre aux alchimistes une entente facile et rai- i sonnable (1). ^ ' L'alchimie n'était qu'une demi-science fort peu considérée. La physique et l'astronomie, la géométrie et la mécanique unies ensemble for- (maient une science définitive qui faisait chaque I jour d'admirables progrès. L'Église catholique] n'avait point favorisé ce grand mouvement. La i terre semblait contrainte à ne se point mouvoir, | et c'était une hérésie que de t coperoiser >• Cependant» leSaint-OfOoe n'ayant pas encore condamné Galilée (2), une liberté relative et

110 PASCAL ET SON TEMPS momentanée est laissée aux théories physiques. I C'est l'instant dont le père Mersenne proGte avec une véritable largeur et sûreté d'esprit. Il agrandit le débat, et traite des rapports de la science avec la religion. Il déclare aux savants que, malgré les bruits qui courent, la religion n'est point fermée et hostile à la science | Les croyants ne sont pas des esprits timorés^ jaloux, et de parti pris. Ils accep* teront toute vérité qu'on leur démontrera : ils ont conGance en Dieu et dans la vérité. Cependant t l'Index a signalé bien des ouvrages de savants. Mais rindex n'accuse pas ces ouvrages d'erreur; il les révèle dangereux. Il pourrait arriver que les éléments d'Euclide fussent à l'index; il ne faudrait nullement s'en scandaliser : il faudrait conclure que les vérités contenues dans les Éléments servent accidentellement de véhicule ou de pré* texte à des erreurs qu'ils ne contiennent pas (1). SâTtol IUllen. La qoMttoo 20 est : « Que peut-on inférer de Umtes kt mtcttlee et les flammet du soleil? » (Cf. Pascal : (i) Cf. le P. Théophile Ritnaud. Brokmain 4ê «mUîi m éoaii liMf , difM jiieto H ii^iMle •emei cen/Moiit. Lngduni, IS53. — Le péri Rajnaud Wi le daesenieai : i« des livres mauTais et

1 PASCAL ET SON TEMPS
 Toute la préface des *Quæstiones* de *Ueberriw* a ainsi pour but de montrer que le catholique n'a peur ni de la raison ni de la science. Mersenne admettra l'existence des mers et des nuages dans le ciel s'il le faut. Et si, pour expliquer les phénomènes célestes et pour mieux entendre les mouvements des planètes, il est nécessaire de dire avec Copernic que la terre tourne, il le dira. Mais il ne croit pas, jusqu'à preuve du contraire, qu'en effet ce soit le mouvement de la terre soit l'explication nécessaire des phénomènes célestes. } Du reste, laissons-le lui-même exposer pour- | quoi il écrit son livre. C'est la première page de sa préface : t J'écris, dit-il, pour montrer aux < disciples de Campanella, de Bruno, de Telesius, i de Kepler et de Galilée, combien on se trompe j oisibles (livret des hérétiques. athées, magiciens, etc.); t* des livres mauvais en soi, mais non nuisibles (les livres des païens, des Arabes, l'Alcoran, le Talmud, etc.); S* des livres non mauvais en soi mais nuisibles (livres des alchimistes, etc.; c'est dans cette catégorie sans doute que, le cas échéant, Mersenne eût consenti à mettre Euclide); 4* des livres ni mauvais ni nuisibles (les ouvrages bons, d'auteurs mauvais). A la page 2, le père Raynaud attaque violemment Descartes, Copernic, et le père Gibieuf qui nie la liberté d'indifférence : « potestatem utrolibet flecti. • D'ailleurs, le livre du père Raynaud a été lui-même mis à l'index!

tiÈ PASCAL ET SON TEMPS quand on s'écrit : que les docteurs catholiques et les théologiens suivent uniquement Aristote, et ne jurent que sur sa parole, même quand sa parole est contredite par les expériences et les phénomènes. Les théologiens ne se soumettent à aucune autorité où la raison fasse défaut, car c'est à Dieu seul, comme auteur suprême de la vérité, qu'ils s'attachent de toutes leurs forces : ils croient tout ce que Dieu nous révèle et nous propose à croire soit par lui-même, soit par son église; et je dirai même qu'ils sont prêts à acquiescer au mouvement de la terre et à l'immobilité du ciel, prêts à reconnaître que les planètes, les étoiles et le soleil sont composés de quatre éléments ou même plus ; que le ciel est corruptible, qu'il est fluide à la manière de l'air; que le monde et les astres ont une âme non seulement végétative et sensitive, mais même rationnelle^» capable de béatitude, ou même gratifiée déjà de la béatitude; qu'en toutes les créatures existe la vertu magnétique; que les choses matérielles n'ont que deux principes : le chaud et le froid, ou même qu'un seul principe, l'eau; que les atomes sont partout répandus et composent tout; ils renonce

PASCAL ET SON TEMPS SS3 ^ l j ront aux substances, à la forme, à la matière ensei- _ ' ; gnées par Aristote, s'ils jugent que cela s'accorde ; mieux avec la vérité de l'Écriture sainte pour laquelle toutes choses semblent avoir été établies, dans la mesure où elles se rapportent à Dieu lui-même, père de la vérité .Arrière donc ces farceurs qui s'efforcent de persuader au monde que les catholiques vivent dans une ignorance complète de la philosophie, qu'ils refusent d'admettre les idées vraies ou simplement probables, qu'ils contraignent les esprits des chrétiens à demeurer sous la tyrannie des opinions fausses ou moins vraies, sous prétexte qu'elles sont anciennes^ et ' cela afin de retenir les hommes dans la religion catholique par des superstitions et des dogmes menteurs... Non! non! si la vérité fut jamais chère à des hommes, elle ne le fut à personne plus qu'aux catholiques qui ne redoutent que le mensonge; ils savent aussi que les différents I passages de l'Écriture sainte ont une infinité de sens; et ils se servent très librement du sens qu'ils veulent, pourvu du moins que ce sens ne répugne pas à la vérité. » Voilà de nobles paroles; elles n'ont été ni reti

tu PASCAL ET SON TEMPS I rées» ni condamnées. Après quoi Mersenne se met à la besogne; il marie de toutes mains et à tous propos la géométrie et la religion. Il prouve (l'existence de Dieu par le parallélogramme» et le carré de Thypothénuse par l'existence de Dieu. Sur le sujet de l'apparition des anges, apparitions arguées de fourberie par les athées, il consacre une quarantaine de colonnes à la théorie des miroirs plans ou courbes. Yanini a expliqué par des raisons naturelles — comme M. Charcot — les guérisons miraculeuses; Mersenne disserte longuement et médicalement sur les maladies et sur l'aimant. De même» à propos de la résurrection des morts, il écrit un vrai traité de nécromancie; dans tout un curieux chapitre, il cherche s'il y a un signe certain de la mort. Mais il revient dès qu'il le peut à la géométrie, et à la musique considérée du point de vue des mathématiques. Ce qu'il fait lui-même, il le recommande aux autres. Dans son Harmonie universelle^ qui est de 1636, je relève ces conseils : c Plusieurs croient, dit-il, que la géométrie et l'algèbre ne sont pas plus propres à fournir aux prédicateurs

M PASCAL ET BON TEMPS IIS do puissants motifs et des
 moralités pressantes» qu'un caillou et un rodior pour donner le miel et
 rhuile. 9 n s'élève contre cette erreur, et il pour* suit : « Les prédicateurs
 pourront choisir pour l'un de leurs sermons quelque proposition d'Euclide,
 pour le second une proposition d'Archiroède, pour le troisième
 une d'Appolonius, ou de Menelacus ou de Maurolyc, etc.... Si, au lieu
 d'user de toutes ces parties, l'on se contente d'en prendre une seule, par
 exemple les Mécaniques, risorropique donnera l'invention et la conduite de
 la première prédication; la Centrobatique, de la deuxième; la Zygostatique,
 de la troisième; la Mochlostatique, de la quatrième; la Trochilostatique^ de
 la cinquième; la Sphénostatique, de la sixième; la Cochléostatique, de la
 septième; l'Hydrostatique, de la huitième; l'Aérostatique, de la neuvième; la
 Pyrotechnie, de la dixième; l'Automatique, de la onzième; la
 Polymecbanostatique et Poliorcétique, de la douzième; et ainsi des autres,
 ce que l'on peut aussi dire de la seule .optique ou de la Catoptrique, et dont
 chacune est capable de fournir plus de matière et de pensée qu'il n'en faut
 non seulement pour un il

SSe PASCAL ET SON TEMPS sermoni mais pour un avent tout
 entier; par exemple l'on peut user des douzes propositions des miroirs droits
 ou concaves pour autant de points d'une prédication... » (Une telle page
 serait une preuve de démente si elle n'était un signe des temps. Le bon père
 Mersenne est comme un homme ivre; mais son ivresse est saine. La science
 doit être la fiUe Il de la raison et de Texpériencei et non du dogmatisme
 religieux; mais, quand elle est arrivée à découvrir la vérité, la religion doit
 l'accueillir à cœur ouvert. Mersenne fait à la science un accueil un peu trop
 chaleureux, voilà tout (i). Pendant que des moines comme le P. Mersenne
 tendent les bras — impétueusement — à la science, que fait la libre pensée?
 Elle est bien paresseuse, la libre pensée; elle Il (I) Lm jésuiU» eurent
 également leur gnnde part dans eette " aUiance de la edence et de la
 religion. Balsae» parlant de l'étendue d'esprit de M. de Brassae, écrit : « Je
 l'ai oui parler à Cavalier de la ebetse et du manège, 4 des Jésuites de la
 théologie et des matbémaUques. » (CEmwr» tampUU\$. 1, 164«>Gr.» dans
 les CBtiertf €ampUU i âê Du€mrU\$^ éd. Adam et Tannery, lia
 eonespondanee de Descartes et de ee pèrs Noël, 8. J.» Aveo iitti Paseal aura
 maille à partir.

PASCAL ET SON TEMPS SS7 .aime toujours le bel esprit, les jolis vers, les cabarets; elle suit la mode et le courant de la mondanité; pour les médecins, elle n'a que rail.leries; les alchimistes, ils sont tout noirs de la fumée de leurs charbons et de leurs Athénon (I), et leurs c opinions extravagantes » semblent peu c propres pour la conversation humaine, pour la police et pour Tusage commun ». Quant aux subtiles et abstraites constructions des géomètres, quant à leurs raisonnements tirés de ligne en ligne, il faudrait un trop long eifort à ces cer* velles légères. Même un Yanini est incompetent en géométrie. Le déiste libre penseur est tout prêt à forger de belles conceptions de la nature et du monde; il est incapable de ramener %w conceptions à Tordre de la mécanique, de la géo* métrie et de Talgèbre. Le libertin est en train de ' se brouiller avec la science. Pour achever le divorce, il ajoute à sa paresse naturelle, le pyrrhpni8me..Le.4éi9t>e.au.ra foi 'en la science au dix-huitième et au dix-neuvième s siècle; et même cette foi dans la science sera la (i) MiKtaiÎNi, YMU, I, vn«

1718 PASCAL ET SON TEMPS cause de son déisme. Au contraire, au dix-septième siècle, le déiste est un sceptique même en matière de science (i). C'est là qu'est, j'imagine, le motif capital pour lequel les savants répondirent aux avances par* fois indiscretes d'un Mersenne. Us avaient besoin de croire que la raison peut arriver à la certitude. Or, les libertins avec leur doute enlevaient tout. Même les principes premiers des mathématiques étaient mis en péril par eux. c Elles ne sont fondées, disaient-ils, que sur l'unité, ou sur des chimères fondées en l'air; leurs définitions, pro« (I) « Las ennemif de la ▼érité des seiences s'appellent sep« tiques (iit) et sont gens libertins et indignes do nom d'hommes qu'ils portent puisque... ils sacrifient honteusement au men» songe» et, bornant toute la connaissance des hommes à la seule portée des sens et à Tapparenee eitérieure des choses, nous vaTtlent indignement à Tétat le plus TiL.. et nous dépouillent de Pusage de tout Téritable discours et arraisonnement. » Et plus loin : « Centre [la Vérité] se bandent un tu de libertins, lesquels, n'osant faire paraître leur impiété do peur qu'ils ont d'être châtiés, s'efforcent de persuader aux ignorants qu'il n'y arien de certain an monde, à raison du flux et du reflux conti« nuel de tout ce qui est ici*bas (c'est du Montaigne); ce qu'ils téehenl de dire ijâMiÊit dans Pesprit decertains Jeuneshommes qu'ils connaissent être portés au libertinage et à toute sorte de aToli^tés et de euriosités, afin qu'ayant fait pêrer§ 1\$ §rédii é le fériié m êê qiU \$U d\$ê ui\$Mêi #1 du «JbesM nehinUfi, Us hsssal de même eo et qui est d« la iiU|loB. s (Miasimn» irMW.MMdtoiliftM/bN.)

PASCAL ET SON TEMPS

Si les blêmes et propositions supposent beaucoup de choses qui sont fausses» telles que : chaque corps peut être divisé à l'infini. En revanche la religion affirme dans une certaine mesure la capacité de la raison à connaître le vrai. Elle s'oppose à ce pyrrhonisme dangereux aussi pour la foi. Le père Mersenne encore, parlant au nom des croyants» défend en vingt-six grands chapitres la vérité des sciences contre le scepticisme ou pyrrhonisme. On voit que les savants ne pouvaient pas hésiter. La condamnation de Galilée elle-même ne les détourna pas. D'ailleurs, en France, on tâcha d'en atténuer l'importance. Les savants conservèrent sans doute toujours vis-à-vis de la religion un air assez libre, et ils ne se privaient pas de tenir des propos suspects ; mais, en fin de compte ils se disaient, ils étaient gens religieux. Pascal, qui a vécu au milieu d'eux, n'a jamais conçu le moindre doute sur les fondements de la vérité religieuse. Un modus vivendi durable s'établit donc entre la religion catholique et la science; on le retrouve chez Pascal (1), chez le père de Pascal et chez bien (1) Voir d'« Pascal, NI l'œuvre sur la pitié humaine et la fin de l'humanité.

t30 PA8CÀL ET BON TEMPS d'autres; la science a la raison, la religion a la foi. Au point de départ, rien de commun entre la religion et la science; la science est indépendante et souveraine chez elle. Mais la vérité, qu'elle a définitivement découverte par ses moyens à elle, fait retour en fin de compte à la religion. La science naissante est éloignée de Dieu, la science achevée y ramène. Et, de son commencement à sa perfection, elle refuse la compagnie des athées, des libertins et des déistes, de tous ceux qui « font quelque bande à part ». VII A défaut de la science, le déisme aurait pu se soutenir par la métaphysique et la morale. Greffé sur un livre d'inspiration stoïcienne, comme la Sagèssè il était tout porté à la haute conception d'un Dieu inunant à l'univers. De cette conception il aurait tiré un double profit : il aurait eu

PASCAL ET SON TEMPS Ul des choses et de rhomme une idée philosophique et relevée; il aurait eu pour la conduite humaine un noble idéal. Avec cela, on peut vivre. yj Déjà Cardan et surtout Jordano Bruno — Jordan Brun, comme on l'appelait — avaient professé presque le panthéisme. Les idées de Jordano Bruno ont été analysées par M. Bartholniess d'un point de vue moderne. Voici comment elles apparaissent à un contemporain, le père Mer* senne : « Dieu crée infiniment, et sa création est) infinie : car Dieu n'est pas libre de créer une chose finie. Mais l'infinité de l'univers ne resI semble pas à l'infinité de Dieu où les parties sont infinies; dans l'infinité de l'univers, les parties isont finies ; par exemple, la ligne circulaire et la droite ligne, la surface et le corps ne sont qu'une même chose; le divisible fini ne peut être divisé I infiniment; il faut en venir à un point En cette infinité de mondes composés de parties finies^ toutes les créatures, toutes les choses sont mues par lin principe interne qui n'est autre que leur (àme et qui est aussi l'àme^ universelle : c'est ta . nature naturante sans laquelle les particulières r

131 PASCAL ET SON TEMPS forme de toute chose est donc unique et rien ne meurt (1). Cette Ame universelle» soit qu'on la distingue de Dieu laissant à Dieu uniquement la fécondité créatrice d'une reine des abeilles, soit qu'on finisse par la confondre avec Dieu» comme il est Il inévitable, devient consciente en nous; notre raison la connaît ou peut la connaître. Et notre volonté ne doit avoir d'autre objet que de nous I rapprocher de l'Ame universelle, do nous unir volontairement et librement à elle, en tout et jusqu'à la mort. Ce que fait l'arbre de Taine (2), le cinquième platane de l'Esplanade des Invalides à compter à partir de la grille, lorsque, s'adaptant à son milieu, il cherche la lumière du soleil, l'hu* midité de la terre, pour se conformer parfaitement aux conditions générales de la vie universelle, c'est-à-dire aux obscures exigences de la « nature naturante », en même temps qu'aux conditions particulières de sa vie propre, le sage le iait dans la clarté de sa raison et dans la liberté ide son vouloir. « Le sage suit nature. » (i) MiMnun. flmfUU^.t t. U. cfaap. xn «1 siiiTaDts. CQ IfoariM BaiiAs, to JMrgcMi, eh. m.

PA8CAL ET SON TEMPS 131 Pierre Charron, avec son stoïcisme, avait continué Jordano Bruno. Mais, de Jordan Brun à Charron, il y avait eu un progrès dans le sens f spirituaiste. La nature naturante n'est plus obscure et matérielle; elle devient loi de Dieu et raison universelle. Elle agit et conduit Tunivers; elle t éclaire et luit en chacun de nous ». Peut-être est-elle Dieu même. Charron le dit admirablement : t C'est cette équité et raison univer* selle qui éclaire et luit en chacun de nous. Qui agit selon elle, agit vraiment selon Dieu, car c'est Dieu ou bien sa première, fondamentale et universelle loi qui V^ mise au monde, et qui la première est sortie de lui; car Dieu et nature sont au monde, comme en un État le roi son auteur et fondateur, et la loi fondamentale qu'il a bâtie pour la conservation et règle dudit État. C'est un éclat et rayon de la divinité, une défluxion et dépendance de la loi éternelle qui est Dieu même, et sa volonté. Le sage agit aussi selon soy, car il agit aussi selon le timon et ressort animé qu'il a dedans sôy, le mouvant et agitant. Aussi est*il homme de bien essentiellement, et non par accident et occasion : car cette

f 114 PASCAL ET 80N TEMPS loi et lumière est essentielle et naturelle en nous, dont aussi est appelée nature et loi de nature. Il est aussi par conséquent homme de bien toujours et perpétuellement, uniformément et également, en tous temps et tous lieux; car cette loi d'équité et raison naturelle est perpétuelle en nous, inviolable, qui ne peut jamais être éteinte ni effacée, universelle et constante partout, et toujours mesnie, égale, uniforme, que les temps ni les lieux ne peuvent altérer ni déguiser. » Charron atténue ainsi, parle sentiment religieux des stoïciens, le naturalisme de J. Bruno et des philosophes panthéistes (1) : il met leur morale de plain-pied avec le déisme. Il ne la diminue pas cependant, tout au contraire. Les libertins, qui lui ont tout pris, vont-ils lui prendre encore cette conception, et avec elle la dignité et la force d'une pensée vraiment noble, vraiment philosophique? A friwi^ on peut dire que les libertins étaient peu préparés pour ces spéculations; elles ne convenaient pas à leur tempérament. (I) SviTiiii 1« mot du pért MerMop*. U lait « de l'omologie : Mint déoient d'Aleiadrie^ »• 1 (

PASCAL ET SON TEMPS S3S Pourtant ils ne pouvaient se soustraire à la for* I mule stoïcienne mvre nature. Us Tinterprètèrent donc. Dans ce but, ils substituèrent à la Sag\$ue de Charron un autre livre. C'est la dernière « période de leur histoire, c'est leur agonie qui y commence; et leur manuel, ce furent les Es\$ai\$ de Michel de Montaigne. Les Essaie f livre stoïcien à la place de la stoï* cienne Sagesse? Qu'est-ce que les libertins gagnaient au change? Et, s'ils avaient à y gagner, pourquoi, du premier coup, dès 1600 ou 1610, ou même dès 1599, ne se sont-ils pas adressés au livre de Montaigne, au lieu de passer par Tétape de Pierre Charron? Car, fait curieux, les ennemis m de Charron respectent Montaigne. Garasse appelle Montaigne t un autre Homère », et il l'oppose à Charron, mauvais copiste d'un très bon modèle; alors qu'aujourd'hui un lecteur non prévenu . \ trouverait plus de venin dans les Essais que dans la Sagesse. Il y a donc là une énigme; mais l'his* toire, voire la bibliographie, nous en donnera le root. I Avant 1620, la légende n'avait pas osé s'emparer de Montaigne; les gens l'avaient connu, ou

f8« PASCAL ET SON TEMPS avaient connu des gens qui l'avaient connu. Et Ton savait la hauteur philosophique, le courage et le bon sens qu'il avait témoignés dans sa vie, I et particulièrement à la fin de sa vie. On n'avait pas oublié le caractère stoïcien des premiers Euais, ceux de 1580-82-87. L'édition des Euais de 1588, augmentée cellelà d'un troisième livre et de six cents additions aux deux premiers livres, avait un peu modifié ce caractère. De 1580 à 1588, Montaigne avait voyagé — avec le faste d'un ambassadeur — à travers toute la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie; il avait été maire de Bordeaux. Avec cette large expérience des hommes étudiés dans tous les pays, maniés dans toutes les difficultés, avec cette autorité que donnent des hautes fonctions bien remplies, Montaigne, en 1588, parle de lui; il nous explique comment il s'est conduit et comment le sage doit se conduire avec les hommes. Au De tranquillitate animi qu'il a écrit en 1580, il mêle et il ajoute un Pro domo iua. n est devenu un peu indiscret et bavard sur son propre sujet; mais que de belles choses, humaines et sensées, il nous dit, quelles leçons il

PASCAL ET SON TEMPS Ut nous donne! En lisant l'édition de 1588» non, on ne peut pas oublier les conseils stoïciens de 1580; la leçon d'humanité, de patriotisme et d'indépendance qui s'y ajoute ne les dément pas. Une vingtaine d'années après, la légende commence à faire son œuvre. Balzac est un des premiers artisans de cette légende : il réduit Montaigne à sa propre mesure; il lui prête sa condition, ses vanités et ses travers. Pour lui, Montaigne est un humaniste qui y va au gentilhomme ; qui s'habille aujourd'hui tout de blanc et tout de bleu demain; qui cache qu'il a été conseiller au Parlement, et qui parle de son page sans qu'on sache si vraiment il avait un page. En même temps, à l'édition de 1580, à celle de 1588 qu'on ne lit plus, succède celle de 1595, qui devient la Vulgate. . Et voici ce qu'est cette dernière édition. Montaigne avait gardé les bonnes feuilles de l'édition de 1588. Sur les marges, pendant quatre ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, il écrivait, d'une main posée, ses réflexions et ses notes de lecture. Il prenait soin d'indiquer par des signes de renvoi multiples et ingénieux à quel point précis il

The text on this page is estimated to be only 29.67% accurate

fit PA8CAL ET 80N TEMPS I du texte primitif se raccordaient ces additions j nouvelles. Et il destinait le tout à Timpression. Il mourut. Les précieuses feuilles (1) furent l réunies, recopiées et arrangées par Pierre de I Brach, par la veuve et par la fille de Montaigne. 1 Cette copie fut confiée à Mlle de Goumay, qui I / la fit pubUer à Paris en 1595 (2). Ce que Montaigne a écrit de 1588 à 1593 est au premier abord fort singulier. C'est épicurien plus I " ^ 11 que stoTden; il y a parfois je ne sais quoi de désenchanté» et parfois aussi je ne sais quoi de I jeune» de désordonné, tranchons le mot, de polisson. Montaigne est arrivé à Tâge où Ton écrit, chacun à sa manière et avec son imagina^ ^ ^ " ^ tion, VAbbeise de Jauarre. Vieux, à Tabri des passions, malade, mélancolique, Montaigne, pour être t libre à tous sens », s'égaye t en des ! f pensements fols et jeunes » . i Cela n'est rien. Mais ces réflexions-là se mêlent (I) Ce font tll6t qoe nous publient diiu l'ËftinoN noMici^ PAiM des Buût, (D MM. Goorbel et Roytr en ont donné ehei Lemerre une rélmpretiion tout à Uii ezaete. H eat raperfla de dire que ti nous admirone leur tnTail. noue ne eommee nnllement d'eoecdaToe eux enr la Tileur de l'édition de ISM. Voir notre IntrodnoUon à l'âenieii aernoifAU des Aiiioif.

^ PASCAL. ET SON TEMPS ÎSt . partout; à chaque instant, elles viennent interrompre les nobles pensées de 1 580» les généreuses ! i pensées de 1588 ; c'est un perpétuel soufflet donné ; I au stoïcisme, à la vertu, à la fierté; c'est une H' constante dérision. Et tout cela, s'ajoutent au scepticisme fondamental, prend un caractère de préméditation narquoise. Ah I si Ton avait su que les Eisaii n'étaient pas \l un livre, mais trois livres au moins, mêlés et . embrouillés les uns dans les autres, où était notée au jour le jour l'évolution d'un esprit juste et la vie d'une conscience sincère, on n'aurait j pas commis la fatale méprise. Mais on l'ignore, I et les Euaii deviennent désormais le bréviaire ! il* dos libertins. Le Charron est didactique : les divisions et les subdivisions chez lui ennui et attristent. Pas* cal le dit. Uais quelle différence en abordant Montaigne 1 Voilà ce qu'il faut au libertin : un livre qu'on ouvre et qu'on ferme à son gré; à chaque page une réflexion profonde ou piquante, toujours ironique; un esprit dégagé de tout préjugé; un bon aena direct; un style vif et si loin du convenu.

Si O PASCAL ET SON TEMPS si individuel, si capricieux t une perpétuelle moquerie, de la gaudriole ça et là : que souhaiter de plus? On lit, on relit, on saurait Montaigne par cœur si c'était possible. Plus tard, on présente à Miton, ami de Pascal, un homme qui a réalisé ce tour de force, et qu'on admire. Dès 1635, la vogue s'est venue et la preuve en est dans la bibliographie. C'est en 1635, en effet, que Mlle de Gournay redonne une édition de l'œuvre de son père » et de son maître, l'édition définitive. C'est que sans doute le moment était opportun, que les éditions négligemment faites s'étaient multipliées et que les libraires trouvaient acheteurs pour les Émz. La leçon que les libertins apprennent dans les Ém n'est plus du tout celle que leur enseigne M^{re} de Charron. Cette critique hardie et méthodique, j'allais écrire scientifique, de la religion » n'est pas dans Montaigne. A ce point de vue, le libertin devient moins fort, et moins bien armé. Il se contente de quelques plaisanteries ou réflexions irrévérencieuses. En revanche, il prend l'esprit de dérision et de moquerie*

PASCAL ET 8011 TEMPS t41 Que de pages on pourrait citer ob
s'étale un profond mépris pour Thomme, pour la raison et ~i Ipour la
conscience humaine I Que de pages étin- celantes, où les libertins voient
tout bafouer t [À. la dérision s'ajoutait la nonchalance et un [. penchant
vers la volupté épicurienne. Qu*un [vieillard respecté et aux portes presque
de la ikâort, pour éviter de jouer un rôle, le rôle du pcre noble, et de
s'immobiliser dans une véné* rable dignité, affecte la bonne humeur et une
ji aisance un peu excessive peut-être, mais après tout courageuse, c'est bien;
nous saurons que " ses plaisanteries sont des plaisanteries et ses paradoxes
des paradoxes, et nous nous garderons bien de prendre tout cela pour argent
comp« J ; tant. Ainsi jugerona^nous Montaigne : lui, crai* j' gnant de
ressembler à ces vieillards qui, selon le mot de La Rochefoucauld, donnent
de bons con* seils pour se consoler de ne plus pouvoir donner \ de mauvais
exemples, il donne de bons exemples, ' i Imais des conseils moins bons.
Seulement, il faut être averti pour en juger de la sorte. Et, si Ton n'est pas
averti, que de contresens on risque de commettre! Dans un livre qui
contenait à l'ori

, : I I •' { 1 in S4t PASCAL ET SON TEMPS gine renseignement d'Épictète, c'est renseignement d'Épicure que Ton va trouver, et que Ton se plaira à chercher. Epicuri de grege parcut. Voulez-vous un exemple? En 1580, un des Essais conunence ainsi : « De vrai, ou la raison se moque, ou elle ne doit viser qu'à notre contentement, et tout son travail tendre en somme à nous faire bien vivre, et à notre aise, comme dit la sainte parole. Toutes les opinions du monde en sont là, quoiqu'elles prennent divers moyens, autrement on les chasserait d'arrivée; car qui écouterait celui qui pour sa fin établirait notre tourment Or^ il est hors de moyen d'arriver à ce point de nous former un solide contentement, qui ne franchira point (à celui qui ne franchira point) la crainte de la mort. » Au feuillet précédent, il a expliqué ce qu'était ce t solide contentement » : t Le bonheur de notre vie^ avait-il dit, dépend de la tranquillité et contentement d'un esprit bien •né et de la résolution et assurance d'une Ame réglée et bien assénée. » Êpictète n'aurait pas parlé autrement. Mais, après 1588, il suffit de quelques additions pour changer du tout au tout le sens de la page : c Toutes les opinions du

PASCAL ET SON TEMPS UZ monde en sont là'gittf U plaisir ut
notre but^ quoiqu'elles on prennent divers moyens; autrement on les
chasserait d'arrivée; car qui écouterai| celui qui pour sa fin établirait notre
peine if mieaieT » Cette fois, c'est Épicure qui parle et qu'on écoute seul.
De plus et surtout, les Euais guérissent les lecteurs de Sageae^ de la Sageue
même; ils *| apprennent à l'interpréter. C'est dans leurs pages qu'on trouve
le moyen . d'entendre [commodément le grand précepte : « Suivre ([nature.
» '[Existe-t-il une nature universelle, une loi gêné- j raie, une raison
impersonnelle? Montaigne a W bientôt fait de dissiper cette illusion; il n'y a
pas ^\ une nature; chacun a sa nature. Et la nature de chacun de nous n'est
pas un mystère; elle n'a rien d*auguste, ni de sacré, ni de divin. Notre |i ^\
nature est faite de nos habitudes, de nos instincts, • (de nos appétits; c'est
notre manière d'être, individuelle, irréductible, irraisonnée. Notre
tempérament, notre éducation, notre nourriture, nos occupations, nos
conversations, c'est à cela que

M PASCAL ET 60M TEMPS se ramène la nature. La bonne loi naturelle j) se réduit donc à nous laisser aller à notre penchant. '^ Le père Mersenne a bien vu ce mouvement tournant des libertins : t Les Libertins, dit-il, prennent la nature commune pour leurs mau

PASCAL ET ION TBMP1 M VIII Par là, le déisme et avec lui la libre pensée ou l'incrédulité se réduisaient à n'être qu'une disposition irraisonnée et peu réfléchie de gens abandonnés à leurs appétits et à leurs passions, aussi. ^ > / loin de Spinoza, aussi loin des grands incroyants du dix-huitième siècle, aussi loin de la libre pensée moderne que de Bossuet ou de saint Vincent de Paul. /l'Eglise n'a donc pas à craindre les objections \ des libertins contre la vérité de ses dogmes ou contre la réalité de sa mission. « Qu'ontrib vu » ces rares génies, qu'ontrils vu de plus q^e les autres? disait Bossuet, en prononçant l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague... Ils n'ont rien vu, ils n'entendent rien. » Quand on a suivi, comme nous l'avons fait, l'histoire de l'incrédulité au commencement du dix-septième siècle, ces pa^

I » f S46 PASCAL ET SON TEMPS rôles méprisantes ne paraissent que trop justifiées. Oserait-on parler ainsi d'un Renan ou d'un Berthelot? Mais Bossuet n'est ni injuste^ ni aveuglé, quand il traite ainsi les Des Barreaux, et les imitateurs de des Barreaux. « Ils n'ont rien vu, ils n'entendent rien; ils n'ont même pas de quoi établir le néant auquel ils espèrent après cette vie. » Rien de plus vrai. Leur incrédulité est à la merci d'un hasard. Dans l'atmosphère croyante au milieu de laquelle ils vivent, ils ne résistent pas à l'ambiance. Athéisme, marque de force d'esprit, dit Pascal, j'après Charron et !Montaigne> La force d'esprit est ce qui leur manque le plus. Voyez un exemple : Un riche bourgeois, M. Chanteau, était un athée déclaré : il était « plongé dans le crime et dans la débauche depuis plusieurs années ». U était décidé, quand la mort arriverait, « à mettre le drap par-dessus la tête et à faire, comme il disait, le plongeon. » Il allait rarement à l'église, « seulement pour obliger ses laquais à entendre quelquefois la messe . » Un dimanche matin, sa mère montait en carrosse pour aller au sermon : un sermon de

PASCAL ET SON TEMPS 547 M. Feuillet. Il vient lui souhaiter le bonjour. Elle l'embrassa et lui dit : « Je vous prie, mon cher enfant, ne me refusez pas la grâce que je vous demande. Faites-moi le plaisir de venir entendre notre prédicateur. — Vous êtes une étrange femme, lui dit-il; il n'y a pas moyen de vous rien refuser. » Il prit son manteau et monta en carrosse. Étant arrivé dans l'église, il prit place dans le banc de Mme Galland, où elle était. M. Feuillet prêchait ce jour-là sur la fausse pénitence. Mme Galland s'aperçut pendant le sermon que M. Chanteau soupirait beaucoup et versait des larmes. Elle ne fit pas semblant de le voir; mais, quand la prédication fut unie, elle dit à M. Chanteau : « Quoi, madame, votre fils sera-t-il converti? » Il était converti (1). Si M. Chanteau ne s'était pas converti à cette heure, la religion l'aurait repris à un autre tournant de la vie. n^o 171 TT^o 171 A^o n^o 171 un sermon Quand ils sentent venir l'heure de la mort, ces (1) L'Histoire ohrigiê de la cùWûtTêUm de M^omiêur CkamUoM, écrite par feu M. Fsvillit» chanoine du Saint-Cloud. Ifoavalla édition, à Tol. in-18. Paris, 0. Vaadivo, 1704. La eooTenioo de M. Chanteau att contauporaine de la calia de due da Uaneonri.

148 PASCAL ET BON TEMPS j libertins appellent à grands cris le prêtre, em' . brassent frénétiquement la croix, et, transportant ; à la vie future le même désir éf^oXste de bonheur ; et de plaisJTp les mêmes craintes, les mêmes ' appétits, la même lâcheté qui ont été jusqu'ici le fond de leur conduite, ils se contentent d'en I changer la forme et Tobjet. Mais qu'ils guérissent ; et vous verrez ce que vaut leur conversion. I Voilà Fennemi qu'il y a à combattre vers 1630 ou 1640, au moment même où se pose le pro« \blème des rapports de la religion avec le néostoTcisme; et cet ennemi n'est pas de ceux qu'on ait profit à combattre, je veux dire de ceux qui donnent des exemples de force intellectuelle, de noblesse morale ou de sincérité religieuse. n forme, en revanche, une armée extrêmement nombreuse, qui n'a ni drapeaux ni uniformes, que Ton voit dans les églises coqme tout le monde, et qui va sans solution de continuité de la bête brute épicurienne au chrétien reliché, de Des Barreaux aux pénitents du père ÎBauny.

The text on this page is estimated to be only 22.10% accurate

\ CHAPITRE IV LB DOUBLE XOUVBXBIIT BBLIOIEUX I.
8«iat Yinemtdt Paul. -ill. Ut Jétaitos. -"11. UcMuitiqae •t 1m doeUioaa
noaTellêt «ir k grâe«« « IVi Frmtrtf Poloai. « Y. Pori-RoyaL ~ VI. Le
JantèAUnt. « VII. Uû I Pendant que le courant stoïcien se forme et |
qs^élend, et que rincrédulite tourne à un grossier j et fragile libertinage» le
monde catholique vit. | Renonçant à la controverse et aux sciences qui i s'y
rattachent» cessant de lutter contre des doc- i trines et des opinions, il se
développe dans le { sens même oh s'orientent les temps nouveaux. i Et c'est
d^abord dans le sens de l'action, particu* \ (lièrement de l'action charitable.
Les couvents qui se reforment, les congréga^

150 PASCAL ET 80N TEMPS tions nouvelles qui se fondent, n'ont plus l'esprit / du siècle passé; ils ne s'isolent pas du monde; ils ne sont pas des jardins où s'élabore dans l'ascétisme et la contemplation l'œuvre de la perfection individuelle. Ce sont, comme certains grands ordres du moyen âge, des milices. On y forme des ouvriers. Tel est le but primitif de la congrégation de l'Oratoire, de M. de Bérulle; de la congrégation de Saint-Sulpice, de M. Ollier; de la congrégation de Saint-Lazare, de saint Vincent de Paul. Or, l'œuvre à laquelle ces ouvriers vont travailler, c'est souvent d'évangéliser et d'instruire les petites gens de France; de donner de bons prêtres aux paysans, aux ouvriers, aux paroisses des campagnes. C'est surtout de donner du pain aux misérables. Au moyen Age, la solidarité de la commune ou du fief soulageait les misères. La formation de l'unité nationale brisa les organismes, détruisit ce secours mutuel. Les guerres, le désordre intérieur, la mauvaise administration entraînèrent dans la première moitié du dix-septième siècle des infortunes générales et d'autant plus affreuses que nul ne se connaissait, ne

i PASCAL ET soif TEMPS tSi (se soutenait, et qu'il n'y avait plus de solidarité qu'aux yeux du fisc. C'est alors que, grâce surtout à saint Vincent de Paul, la charité chrétienne» existant non comme une institution ou une fonction sociale» ' mais comme un ensemble d'efforts individuels et cordiaux (1), s'épanouit merveilleusement La face de la France en fut transformée. Le catholicisme» sans négliger son œuvre d'évangélisation, consacra presque toutes ses forces à cette œuvre de charité. C'est sa particularité et son honneur. II Pourtant, il n'oubliait pas ce qui se passait autour de lui^ dans les académies, dans les salons, dans les universités. Les progrès de la (1) FsailT, 1« MUêfê au têmp\$ iê la Ftûniê H êêini Fin€hU et Pûul^ p. 449. Cf. les arttcUi de J. Cilvet tur sdol Ylth cent de Panl, hevuê ioiMiqmê ie\$ épUim, Julo et noTembre 1M4.

fis PASCAL ET SON TEMPS science ne le laissaient pas indifférent; non plus que Térclosion de cette littérature magnifique qui va de Malherbe à Jean Racine; non plus que le goût extraordinaire de la mondanité. L'organe Il qui unit Tésprit religieux à Tesprit mondain, ce fut la Compagnie de Jésus. ^ La Compagnie de Jésus n'était pas aimée partout en France : au lendemain de la Ligue, on lui en voulait de ses origines et de sa politique I espagnole; Tesprit gallican ne lui pardonnait pas json dévouement au pape, et puis elle avait eu des intempérances de zh\e et des saillies, pour ne pas dire pis» vraiment excessives. Quelques-uns I de ses membres ont enseigné, en un temps où Ton avait le respect le plus absolu pour le pouvoir létabli, le droit à Finsurrection; ils ont été jus; qu'au : Tu peux tuer cet homme arec impimité. Enfin, à tort ou à raison, la Compagnie était accusée de vastes ambitions. Malgré cela, les jésuites étaient en train dé devenir les directeurs de la conscience publique et les éducateurs des enfants de la haute boui^» \

\ PASCAL ET SON TEMPS SS3 geoisie et de la noblesse. Là, ils apparaissent comme des gens d'un esprit ouvert de mœurs ^ très douces et d'une politesse pleine de charme. (Ils aimaient la science, ils ne s'effrayaient point des nouveautés. Plus hardis que méthodiques, plus ingénieux que profonds, plus littérateurs que philosophes, et tous d'une vertu et d'une piété reconnues, ils se chargèrent, par la force même des choses, de cette conciliation entre la "sciencei la littérature, le monde d'une part, et le ;' catholicisme de Tautre. A ce point de vue, leurs collègues rendirent les plus grands services. La plupart des universités en France — sauf celle de Paris — pourrissaient dans d'invraisem* I blables abus, dont les moindres étaient la paresse et l'ignorance. Les collèges des jésuites s'implan* tèrent à côté d'elles, souvent malgré elles. Ce n'était plus une pédagogie crasseuse et un entêtement farouche aux vieilles opinions. Les jésuites enseignaient le grec, ils enseignèrent / {même l'hébreu; s'ils s'en tenaient dans leurs cours à l'aristotélisme, ils le corrigeaient par les ^"Mnes les plus récentes; ik ne laissaient pas J

S54 PASCAL ET SON TEMPS ignorer à leurs élèves les découvertes et les idées du jour. Us les initiaient à la vie du monde; ils ornaient à la fois les manières et Tesprit. Enfin et surtout ils associaient Thumanisme et "la sagesse antique à la piété chrétienne. Voici trois hommes bien différents, Descartes, le " ^ grand Condé et Bossuet : ils sont élèves des jésuites (1). m Tout cet effort, toutes ces tendances devaient aboutir à une doctrine; et, en effet, nous voyons alors s'élaborer, non de dessein prémédité, mais par U force même des choses, une morale et une H théologie presque nouvelles : la casuistique et ^ les systèmes molinistes. La casuistique est de tous les siècles; mais ce (i) Cf. Gnaor, Tr ^ ééuoHmu priiMm, In4*. Lille» iSM,

PASCAL ET SON TEMPS SS5 qui est un signe du temps, c'est le succès qu'elle eut alors en France. Aux boutiques des libraires, vers 1640, on ne voyait que traités de théologie | morale (1). Nous connaissons mal aujourd'hui cette littérature si spéciale et si subtile; beau* coup de ces livres sont devenus introuvables. Mais je crois qu'on y cherchait surtout à concilier les exigences de la vie moderne avec les ^ prescriptions archaïques de la morale chrétienne; le code d'une civilisation ancienne s'y brisait, le code d'une civilisation nouvelle s'y préparait. Par exemple, l'Église catholique avait jusqu'alors condamné non seulement l'usure, mais le prêt à| intérêts; et voici que le crédit est né; les banques vont bientôt s'ouvrir; toute une organisation, imprévue, de la richesse, se produit. Que feront les catholiques? Seront-ils condamnés à rester hors de la richesse qui se crée? Eh bien, sur ce point, les casuistes, en cherchant le biais par où l'interdiction du prêt à intérêt sera sinon tournée, ^ du moins éternuée, font la conciliation entre la loi religieuse d'hier et la nécessité économique (1)

Arhaold, CB%ômê\$ €ompUiê\$t t XXIV, p. ▼•

Si PASCAL ET SON TEMPS d'aujourd'hui. Us ont merveilleusement, quoique I obscurément, le sens de révolution. Pour mieux ménager cette transition entre le passé et l'avenir, et pour faciliter ce raccord d'un code à l'autre, les casuistes ont introduit la théorie de la probabilité, laquelle assouplit pour ainsi dire les prescriptions morales, et leur enlève tout leur caractère catégorique et rigoureux; en morale, d'après ces casuistes, aucune formule n'est absolue, aucune affirmation (de Vb pratique bien entendu) n'est certaine; il n'y a que des probabilités; ces probabilités légitiment nos actes et elles peuvent s'étendre fort loin. Ainsi la casuistique permettait au chrétien de I n'être plus l'homme d'une civilisation disparue; elle l'empêchait de rester un être d'exception II et un isolé, elle interprétait la lettre pour ne conserver que l'esprit. Parfois même elle altérait l'esprit pour faciliter l'obéissance. Elle rappelait que la crainte de l'enfer, c'est-à-dire l'intérêt personnel et l'amour de soi transportés à la vie future, suffisait à la rigueur pour être sauvé : c'est ce qu'on appelle l'attrition. L'amour unique de Dieu, par lequel le

PASCAL ET SON TEMPS S87 cœur 86 transforme, n'est pas absolument nécessaire; et la conversion n'est plus la convergence de toutes les puissances de l'Âme vers Dieu. 7 Cet opportunisme en morale, qui évitait de [mettre hors de l'Église tous les chrétiens qui veulent vivre, tous ceux qui n'ont pas une âme : I de solitaire ou de martyr, préparait le retour des | libertins à la religion. Mais il ne concernait nullement les stoïciens. Ceux-là n'ont aucun besoin de casuistique; entre eux et les chrétiens, le désaccord porte sur d'autres points : nous avons dit lesquels. On va donc reprendre ces points. Le jésuite Molina avait imaginé, à la fin du seizième siècle, une doctrine très subtile sur les rapports de la liberté humaine et de la grâce. Ce système s'opposait à celui de saint Thomas : il fit du bruit dans l'école. Les dominicains soutenant saint Thomas; les jésuites. Moïna> Rome ne donna raison ni aux uns ni aux autres, et imposa silence aux disputeurs. Le molinisme dormit donc à côté du thomisme. Les circonstances le réveillèrent et l'arrachèrent à l'école. Un professeur de théologie de la Sorbonne, 17 ' r ■

. 1 ^ i i " S8S PASCAL ET SON TEMPS M. Le Moine, le reçut et
Tadapta aux nécessités du moment. M. Le Moine enseignait que certes ^
tous les actes naturels étaient des péchés, mais jf que Dieu avait donné à
tous les hommes umverselle^ ment un secours divin, une grâces appelée
dans l'école grâce suffisante^ appelée par lui grâce de prière. Ce secours
n'est pas sufûsant pour que l'homme devienne juste; il y faut un second
secours plus grand, la grâce efficace; mais il est suffisant pour donner à
l'homme la force d'ac* accomplir certains actes de vertu, et pour le rendre J
capable de prier. Si l'homme prie, Dieu écoute I cette prière, la prdctf
efficace surabonde, l'homme sera sauvé; si l'homme ne prie point et laisse
périr le premier don de Dieu, sauf certains cas de miséricorde inouïe, Dieu
se retire et Thomme est perdu. Le succès de cette doctrine ne vint pas de sa
force interne, ou de sa conformité avec l'Écriture sainte, les Pères et les
théologiens scolastiques; il vint de la précision avec laquelle on y répondait
aux problèmes actuels. Sans cesse M. Le Moine, ses disciples et ses
contradicteurs rappellent ces problèmes, y ramènent leur discussion.

The text on this page is estimated to be only 29.02% accurate

PASCAL £T 80N T£MP8 M9 Car la doctrine de M. Le Moine permet de croire que les vertus des païens n'ont pas été des t péchés, puisque ces païens ont eu la grâce suffi* •! santé, et que Socrate et Épictète n'ont pas été traités par Dieu comme Néron ou comme Judas. ^ Elle permet d'avoir une certaine assurance en soi, i une certaine confiance et fermeté, puisque la î f grâce efficace récompense toujours la prière et \\ que la prière est toujours possible; elle autorise ! rimitalion des stoïciens. £t^ eu un mot, elle \ agrège, sinon à T£glise visible, du moins à l'£glise invisible, tous les hommes de bonne i: \ ^ volonté : le païen, le juif et l'idolâtre même des pays lointains; et elle encourage cette morale et cette psychologie stoïciennes dont nous avons montré les progrès de Montaigne à Descartes (i). (1) « Les diseiplot de Molina soutenaient après les semUpélagieoi que la grâce de J.-G. nécessaire pour le salut est donnée j y si généralement à tous les hommes sans exception, que ni ceux | qui avant J.-C. sont demeurés ensovelis dana les ténèbrea de ridol&trie, ni ceux qui depuis son incarnation n*onl point oui parler de son évangile et de ses mystères, ni les enfants qui ; t meurent sans pouvoir renaître en J.-G. par le baptême, ni enfin aucun homme, tel quil puisse être, héréUque, juif. Turc» j \ .païen, athée, n*ont Jamais manqué de mojrona ni de grâces ^ * suifisantea pour se sauver. Il « Les disdplee de saint ÀugusUOt au contrairt« sonUenneet ' Ipue cette griice n'est point donnée à tous les hommes. Dieu la / , ;

MO PASCAL ET SON TEMPS En somme, grAce k Tensemble de tous ces efforts, grâce à la casuistique, grâce au molinisme, le catholicisme se trouve être non un étroit rocher battu des flots, mais un grand arbre dont les racines s'éparpillent au loin et dont le vaste ombrage abrite quiconque passe. Mais que de dangers dans cette extension! Je ne parle pas encore des dangers qu'il y a à laisser toucher à l'intégrité de la loi morale; je ne parle pas de la prompte et odieuse dégénérescence de la casuistique qui, d'ailleurs, trouvera son remède dans son excès même, et qui révoltera la conscience* publique. Le mal dont il s'agit sera plus profond. Y/. IV Dans l'œuvre de charité» dans l'œuvre de cont/ éducation avec l'art, la science, la mondanité, dans A/ , doana 4 iiéricordê,at m It doniid / PMMS MltM». ir(ABJfAUtft,.

PASCAL Eï SON TEMPS U i j [la transition de la morale
ancienne à la morale nouvelle, certes les esprits de bonne trempe et les \
cœurs justes ne perdaient rien de leur christia- j nisme. Cependant» les
autres, la foule, étaient exposés à y oublier quelque chose : Tessentiel. »
L'essentiel du christianisme, après tout, c'est le |(Christ; je veux dire la
venue du médiateur avec ' ses causes et ses conséquences, le péché originel,
\ j le drame du Calvaire, la grâce. Toutes ces pensées fortes, pleines à la fois
de consolation et de tris- j tesse, s'oubliaient facilement dans la chaleur de !
Taction, dans les joies de Tart, dans les plaisirs î de la conversation. Qu'on y
prenne garde : à ^ Tautre bout du monde ohrétien, en PolognOi ! vivent des
gens mystiques et raisonnables qui ont imaginé une religion soi-disant
chrétienne, ; d'où ont disparu tous ces principes chrétiens. Ce l ^1 sont les
sociniens (1). Chassés de toute l'Europe, : ^ ils sont venus se réfugier dans
les terres les plus L ouvertes et les plus hospitalières du monde. Ils
enseignent qu'il n'y a qu'un Dieu, un; ils sont (1) Biblioîêw ffûirum
Polûnorum,.. poU tmnum dûmini, iS5S. IrinojfoH, S tomat 00 iS volumat.
Ce €arpuê des loeiiiiieiu mi dtnt la plot grand désordre.

The text on this page is estimated to be only 18.27% accurate

862 PASCAL ET SON TEMPS donc antitrinitaire» (1). Us croient à la divinité de Jésus-Christ, mais ils nient la transmission du péché originel, sauf sous la forme d'une « possibilité de pécher », laquelle possibilité n'est après tout que la forme du libre arbitre (2). Une conséquence de cette opinion est l'innocence du baptême (3). Une autre idée qui scandalise fort les sociniens, c'est la prédestination (4). Ils y voient, comme les déistes, une insulte à Dieu (5). Enfin, la vraie (i) BiblioUca, vol. 11, p. SU. (2) Ibid., vol. II, p. 554. (8) /6^UI., 2^e partie du vol. XII, p. 14. . ' (4) Bibliotheca : Joannis Votkelii Miiuici De Vera Religione libri quinque quibus prapxui ni Joannii Crellii Franei Liber de Deo j I i^e ejui eUiribuUi... Racovi», 1630, l. 1, chap. xxv, p. 230. 1. (5) « Eo eDim, proli pudor » écrit BoUlos, dans son Traité 1 delà nUnteU de Dteu, « oo enim rea devenit, ut hominea chris; tiani » at quidam non postremi nomina, liHJus modi acUonei, I Qttt tpaioaia noininibua pallataa, Deo attribuant; et cum V li^{us}Utl» Deum accusara horreant, interim ea quibus nihil i ezoogitari potest i^{us} justius, ipsi adscribere audcant. Quid enim i faearanl aUud, qui statuunt Deum inflnitam hominum multitu' I diem decreto Immutabili, ab omni oetemitale lacle, ælemia atque intolerandia crueiatibus » tie ulla conditione qu » in Ipaomm arbitrio poaita ait, deaUnare et ponro etiam in hunc \ : flnem coodidiasef Et audent tamen iUi adferra » id Deum fecisse I ad JuaUtis ans demooatraUonem et porro ad nominis tui I gloriam; eua aulla miyor posait ezcogitari crudelitaa : ntpote J qam omnium quotquoiviierunt tyrannoruro crudelitatem inflnitla modia aoperat- Quod ai innocantem punira aut nocon* !| tam «Itra aaritura plaetara i^{us} justam eat, quia de eo cogitan

PASCAL ET SON TEMPS 263 religion n'est pas nécessaire au salut; ils sont toUranti. Jf En réalité, c'étaient des philosophes ; ils affirmaient l'inspiration de TÉcriture, mais à condition de n'y rien admettre de ce qui choque le bon sens, ouïe sens commun. Ils étaient chrétiens h condition de ne croire ni à la Trinité, ni à l'union hypostatique, ni au péché originel, ni à la prédes-* tination, ni à la grAce. D'ailleurs, ils avaient une ; morale fort élevée et toute fraternelle : ils ne sont ni juges ni soldats; ils ne plaident pas, ils ne condamnent pas, ils ne tuent pas; ils aiment tous les . hommes. Si vous voulez en avoir une idée très ! exacte, songez à Tolstoï. Le cas de Tolstoï est un beau cas de survie et de transmission à travers i les Ages d'une doctrine et d'un état d'Ame. Certes, calvinistes, luthériens et catholiques étaient également animés contre les sociniens. Il Mais jusqu'en 1658, année ob ils furent expulsés 1 de la Pologne, les infiltrations sociniennes étaient un danger toujours présent. dam ibret qui et ioflniUm Umoetotnm multttudUiem at lofliii* Ut sttt «ternum duralmit* erueiaUbm Atque tcert>liilniit •nppUeUt sponU tua mtctare ilmpUeiter daereristft, et Sa f um illot iiaem coadidistel ». î

il ti S64 PASCAL £T SON TKMPS Voilà pourquoi le catholicisme» en France, risquait, s'il n'y prenait pas garde, et en s'abandonnant seulement au penchant du siècle, de se retrouver mûr un jour pour les idées des Frires pùlimaùf. Mais, dans le catholicisme, si complexe et si plastique, il est plus vrai qu'ailleurs de dire que Me besoin crée Torgane. Dans le vallon humide et fiévreux de PortRoyal, pauvre abbesse de onze ans, la fille de TavocatÂmauldtratneavec ses douze religieuses une vie puérile et monotone (1). Matines à quatre heures, le reste du jour des promenades, quelquefois la prédication ridicule d'un écolier bernardin : la mère Angélique s'ennuie, se résigne, (1) Ja NDToto ta tot^jourt «dmirabla Part-iloyol et SaiktiBLVfB«

Il * ' f PASCAL ET SON TEMPS M s'endort. Passe, un soir, un moine, pauvre hère fort indigne. Mais la grâce vient avec lui : le grand miracle, le plus grand des miracles et le plus consolant, se produit. La mère Angélique est convertie; son Ame est transformée, ou plutôt une âme nouvelle habite en elle. Elle avait dix-sept ans. Prodigeux état d'héroïsme d'exagération et de soubresauts! Avant de se fixer, de se calmer, de s'asseoir, T&me de la mère Angélique se cabre. i Enfin la mère Angélique est presque maîtresse \ d'elle-même; avec sa volonté qui s'impose, avec . . son esprit étendu et avec son cœur plein d'humanité et de tendresse, admirez-la, cette femme forte de la Journée du Guichet, cette réformatrice I , do Maubuisson, cette pénitente de saint François de Sales. Cependant, un prêtre étrange, grave et réservé, l ' était attentif à ces coups mystérieux de la grâce, l^^ Il était né à Bayonne, il était allé achever ses études à Louvain; il avait été séduit par Juste 'Lipse, et le vieux niâtre aima ce jeune homme. « Lipse, qui était civil et affable, raconte le père Rapin, le reçut très bien; et, comme il lui trouva I. I f L

: t ' i j i V. •: I S66 PASCAL ET SON TEMPS d'abord un naturel
 rudo, il tâcha de l'adoucir par le soin qu'il prit de l'affectionner aux lettres
 humaines, qui polissent les mœurs... Leur amitié devint telle que, lorsqu'ils
 ne se pouvaient voir, ils s'écrivaient l'un à l'autre de leurs cabinets. » Voici
 une réponse de Lipse à un billet de l'étudiant : « Il y a ce feu d'en haut que
 j'aime, je l'avoue, dans la Jeunesse; courage, mon cher, cultivons cet esprit
 et ce feu par l'étude de cette science divine où vous vous attachez, et par la
 richesse des belles-lettres que tous les anciens ont mises en œuvre, pour
 orner cette céleste science. » Juste Lipse ajoutait le conseil de compléter
 l'étude de la théologie dogmatique par la lecture des Pères grecs et latins
 (1). Ces conseils furent écoutés; une âme stoïcienne et chrétienne se
 formait en ce jeune homme, dont l'esprit s'enrichissait en même temps du
 suc des écrivains sacrés. C'était Jean Duvergier de Hauranne, le futur abbé
 de Saint-Cyran. Qui tourna les préoccupations de Saint-Cyran (I) Ramii,
 HM. 4% /«If., p. S04i. 1

PASCAL ET SON TEMPS 867 vers les phénomènes de la grâce?

Son ami Jansénius sans doute. Venu à Louvain comme Saint-Cyran, Jansénius n'avait pas eu l'influence de Juste Lipsius qui adoucissait et civilisait les esprits un peu rudes: Il avait subi l'influence de Jacques Janson, qui avait été fort engagé dans les opinions de Baius. Il s'était épris de saint Augustin, et il semble à son dur style qu'il avait un naturel farouche. Saint-Cyran avait une affection fraternelle pour Jansénius; il Temmène avec lui, chez lui, à Bayonne; ils se livrent ensemble à un travail frénétique. Après cinq ans, Jansénius retourna à Louvain, et Saint-Cyran vint habiter à Poitiers, puis à Paris. Dès lors, avec son esprit de feu, Saint-Cyran poursuit une piété profonde, magnifique, inflexible, où même, faisant taire toute voix en elle, autour d'elle, n'a d'attention, n'a d'obéissance que pour la grâce. Peu important la littérature, la philosophie, la science, le monde; une seule chose est nécessaire à lui, et tout le reste est empoisonné. " 1 Il devient le directeur de mère Angélique, le maître de Port-Royal. Il excite partout l'admiration et l'admiration. « Il faut avouer, monsieur.

• » I ! l-i 5 " il t68 PASCAL ET SON TEMPS \ lui écrivait une fois entre autres Balzac, que vous êtes le plus grand tyran qui soit aujourd'hui au monde, et que, quand vous parlez, il n'y a point moyen de conserver son opinion, si elle n'est pas conforme à la vôtre (1). » Il ajoutait : « C'est vous seul qui m'avez donné de l'amour pour les choses invisibles. En quelque part de la terre que la curiosité m'ait porté, de là la mer et de là les Alpes, dans les États libres et aux pays de conquête, je n'ai remarqué parmi les hommes qu'un conunorco de pipeurs et déniais, de vieillards corrompus par leurs pères, qui corrompent leurs enfants; des esclaves qui ne se peuvent passer de maître; de la pauvreté en la condition des gens vertueux, et de l'avarice en l'âme des princes. Maintenant que vous avez rompu les charmes, au travers desquels je ne pouvais recevoir qu'une lég&re impression de la vérité, je vois distinctement cette générale corruption, et je reconnais quelle injure je faisais u\ à Dieu, quand je faisais mes Dieux de ses créatures (2). » {i) aSuwret, 1. 1, p. 109. ■ (S) Cette toUra m trouva égalemoit dtm les CBuvru ihrii fJMiKi if ifirUuêlUê tft NMMJrt /mu 4» Virger é\$ HmtrwMMt dbbé 4ê SÊkk^ftm. lYoavilU édltton, Lyon, Uumt Aubla.

The text on this page is estimated to be only 29.47% accurate

PASCAL ET 80N TEMPS U9 Bientôt la mission que s'est donnée Saint-Cyran devient miraculeusement féconde. Antoine Le Mattre, fils d'un protestant ou plutôt d'un libertin, Isaac Lemattre, et de Catherine Arnauld, sœur de la mère Angélique, était un avocat très célèbre. Sa tante, Mme d'Andilly, meurt; il est présent à son agonie qu'assiste M. de Saint-Gyran ; et voici qu'au moment où le prêtre prononce les paroles solennelles : Profit cUure^ anima ChrUHana,.. le cœur de Le Maître /est terrassé par la grâce. Il s'en va, le grand avocat, il s'en va dans le jardin, sous la lumière de 1679. in-iS. 4 toI. Le !• Tolame oonUanI les oraTres diverses; les trois autres, numérotés i. t. 8, la correspondauee. Ea této du premier volume sont des témoignages ea faveur de Saint* Gyran : trois lettres de Lemaltre. trois d'Amould d'Andilly, une de Balxae (celle-ci), l'éloge de Saint-Cyran, par MM. de SainteMarthe, et par Godeao. Enfin il y a rel/Mtofieii donnée par Juste Lipse à Saint-Cyran, lorsque l'étudiant quitta l'Oniversite de Lottvain. Celte attestation bien connue est précédée d'une notice de l'éditeur où on rend à Juste Lipse compliment pour éloge. L'éditeur indique en outre la 41* lettre de la du* quième centurie, la 6S* et la » de la quatrième centurie où l'on voit • l'étroite liaison qull [J. Lipse] èbtretenait avec loi, et TesUme qull faisait de son mérite et de sa rertu •• Pour l'affection et l'admiration que Balsac témoignait à SaintCyran, voir encore : Balsao, CEuvru tampUteê, t I, p. 151, 761, et ceci sur la captivité de Sainl-Cyran : « Cet homme est véritablement une personne extraordinaire... Si cet homme-là est trompé, je vous avoue que Je le suis bien aussi. » P. M. » î t l I l\

tiO PASCAL ET SON TEMPS la lune» versant des larmes. Il s'adresse à M. de Saint-Gyran. Et celui-ci lui donne un conseil prodigieux. Antoine Le Maître quittera le barreau, le monde, la fortune, tout. Il ne se fera ni prêtre, ni moine; il vivra en solitaire, dans la pénitence * et les austérités. Et il obéit. Contre le mur extérieur de Port-Royal de Paris, il fait élever une I petite bâtisse; il y habite, chantant des psaumes, priant Dieu, et matant par une inflexible dureté son naturel véhément, excessif et passionné. Après lui, d'autres, et d*autres encore reçoivent «r de SaintrCyran le même conseil, et le suivent. Dans Paris, c'est une stupeur. Le cardinal Richelieu, sous un prétexte ou sous un autre, fait mettre Saint-Gyran à Yincennes. De là, écrivant à la dérobée, avec un crayon de plomb, malade et presque mourant, le prisonnier envoie à ses pénitents d'admirables lettres, où je ne sais quel frétfmississement intérieur se sent, sous la sécheresse des formules., Richelieu meurt; Sainl-Gyran est mis en liberté et meurt à son tour. Son esprit ne . meurt pas avec lui et survit en Port-Royal. Voilà bien, semble-t^ili Tergane qu'il fallait en France au eatbolicisme pour être complet, par

PASCAL ET son TEMPS t7i ^ { faitement équilibré en toutes stB parties, et ro- ; buste comme un bloc sans fissure. Pendant que le calholidsme fleurira et s'épanouira au soleil delà ia scienceet de Tart, pendant qu'il sera la Providence visible et secourable des gens qui ont faim, il gardera au centre même de sa vie le groupe tragique de ceux que le sang du Cbrist ne cesse d'inonder Y^ Malheureusement, Saint-Cyran dépassait orgueilleusement son rôle providentiel; seê successeurs n'eurent que son entêtement sans avoir son &me. Et son œuvre, s'abâtardissant d'âge en âge, devint 14 risée des bons esprits, et facilita au dizhuitiëmc siècle la ruine du catholicisme. Cette déformation s'appelle le jansénisme. [ir. Le catholicisme, élargi et adapté au monde nouveau, n'avait jamais nié que le groupe des saints ne fût nécessaire! la catholicité comme)e . V

t7S PASCAL ET SON TEMPS cœui* Test au corps. Il ne méconnaissait pas les miraculeuses vocations et les coups de celte grâce invincible que les théologiens appellent la grâce efficace; il admirait Tascétisme, la pénitence^ et rgnourjair* Il entretenait Tidéal d'une vie \ parfaite, mais il^ admettaitjune,,moindre, perfecW .tioh. Le jansénisme, lui, déclara d'abord que la vic^ ^]U parfaite était la seule voie par où Ton pût se (sauver, et que toute autre forme de vie, toute autre espèce d'âme était destinée à la mort éternelle; il donna ensuite pour cette vie parfaite des X D règles incompatibles avec les nécessités de la vie générale et le mouvement de la civilisation : en sorte que, d'une part, tous les sages anciens et tous les sages modernes^ tous les hommes vertueux et de bonne foi qui ont vécu en dehors du catholicisme, tous les catholiques même qui n'ont pas été visités et soutenus par une miraculeuse intervention de Dieu, — laquelle ne s'est produite que pour un très petit nombre, — toutes 2 aces pauvres âmes sont destinées aux peines éternelles» Jésus-Christ n'est pas mort pour leur salut. Et, en second licUj^i^ les élus ne seront plus

PASCAL ET SON TEMPS «fc^^ / le sel du inonde,
n'appartiennent plus au monde»% ^ «. Bont impropres à la société humaine;
de la société humaine à la société divine, il y a la dis- __,^y tance de Tenfer
au ciel. Tel est, magnifique» farouche et dangereux» Tesprit du jansénisme.
Et voici comment il s^est constitué. Jansénius» Tévéque d'Ypres» est mort
en 1638. Il laissait le manuscrit d'un grand ouvrage. Le livre — de
dimensions formidables — parut en 1640. Jansénius y traitait toutes les
matières de la grâce» ce qui se ramène à savoir à quelles conj.ditions l'on
est chrétien : c'est YAugustinui. Jansénius faisait comme les Réformés» il
né* gligeait quatre siècles de scolastique et douze siècles de tradition. Il
revenait à la source vive; seulement^ moins radical que Calvin et Luther» il
r\ s'arrêtait à saint Augustin. Il prétendait exposer non ses idées» mais le
système de saint Augustin. Dans son exposé» Jansénius se montre
singulièrement dénué de sens historique. Si quelqu'un'a eu un esprit
impétueux et vivant» d'où les idées et les constructions s'échappaient sans
cesse» is

t74 PASCAL ET SON TEMPS venant d'un même fonds» mais
 s'exprimant se combinant se corrigeant de mille manières différentes,
 selon les circonstances et selon Thumeur, c'est Pascal sans doute, mais c'est
 surtout saint Augustin. Or, de cela, Jansénius ne tient nul compte; il oublie
 les circonstances diverses où saint Augustin a écrit, il oublie que le cœur et
 l'esprit de saint Augustin ont été vivants; il combine, il systématise; et, s'il
 reproduit fidèlement les textes, ce qu'il donne, c'est la doctrine de
 Jansénius et non la pensée de saint Augustin. Cette doctrine, au fond, est
 philosophique et théologique. Jansénius nie la liberté de choix ou
 libre arbitre. Avant le péché originel, Adam pouvait choisir entre le oui et le
 non, le bien et le mal. Depuis le péché, c'est-à-dire dans la réalité
 les hommes sont les esclaves de ce qu'ils aiment, ils sont les serfs de la
 délectation. La délectation qu'ils apportent en naissant à l'amour
 d'eux-mêmes, c'est la fin. « Esclave du péché, l'homme ne peut être
 délivré du péché que par une délectation plus puissante qui le rende
 esclave de la justice. • C'est

\ PASCAL ET SON TEMPS 275 ;| • I , ' la grâcé. Aussi (1) : c
 Thoinme est ou oScIavc do , \ la justice et libro du péché, ou libre de la
 justice et esclave du péchéi jamais sans être esclave ou \ de l'un ou de
 l'autre, et partant jamais libre et do i l'un et de l'autre. » C'est affirmer que,
 mémo i dans l'état de grice, l'homme ne recouvre ni | l^équilibre entre le
 bien et le mal, ni le pouvoir ' prochain de choisir, ni la liberté d'indifférence.
 Si l'homme est libre, et Jansénius ne le nie pas, il \ ; Test dans tm sens très
 particulier : la liberté qu'il ; possède est une liberté nécessité (2). C'est,
 sem- ; ble-t-il, la liberté au sens de Spinoza, celle qui consiste dans la
 reconnaissance et l'acceptation ■ de ce que nous ne pouvons pas ne pas être
 et ne ^^ — ' [pas faire, ^ A cette doctrine philosophique se surajoute une
 doctrine théologique qui l'aggrave encore. Dans l'état de péché, tous les
 actes, même les -l \ meilleurs, tous les mouvements les plus imper- • ^
 ceptibles du cœur sont également mauvais au regard do Dieu. Le secours
 qui ouvre les yeux, (1) Pascal, CEuvrêi tampUUt, t. 0» p. 7t. (t) Lettre
 d'Aniauld» tt noTembie iW\$. OÊuvra tompUêu. t XXI, p. cxuv et czKY» et
 tortoat t XVII, p. tM et euîTaiilei. i ;

S76 PASCAL ET SON TEMPS ' el qui substitue la délectation de la justice à la I délectation du péché, Dieu le donne gratuitement^ 1 1 c'est-à-dire sans égard à des mérites qui, d'ailleurs, n'existent point. Ce secours tombe sur celui-ci, néglige celui-là, selon Teffroyable mys1| tère de la prédestination. Ce secours s'appelle la grâce efficace. Adieu la grâce suffisante de M. Le Moine et des molinistes, laquelle, brisant la délectation du péché, remettait l'homme dans une sorte d'équilibre, lui donnait la force de mériter peut-être, à coup sûr de prier pour obtenir la grâce déOnitive. Il n'y a qu'une grâce, la grâce efficace, souverainement efficace en effet et irrésistible, puisque l'homme ne résiste jamais à ce qui lui platt le plus, à la délectation dominante. La grâce [hlefficace^ gratuite et irrésistible, est nécessaire : damnés sans elle, sauvés par elle, nous ne pouvons pas même la demander si nous ne l'avons pas. Et nous ne pouvons pas davantage la conserver quand nous l'avons. Les calvinistes, eux aussi, avaient enseigné cette nécessité, cette gratuité, cette toute-puissance de la grâce efficace; du moins ils avaient adouci de si terribles affirmations en (ajoutant que Dieu ne retire jamais ses dons, et

The text on this page is estimated to be only 28.53% accurate

PASCAL ET SON TBMPS t77 que le juste sera certainement sauvé. Le janséniste n'a pas cette tranquillité de Tame. Quelquefois la grâce ef Gcace abandonne le juste, et alors ^x il est perdu, à moins d'un retour — gratuit encore — de la grâce qui s'est enfuie. Saint Pierre offre un exemple mémorable que les justes n'ont *pas en eux-mêmes de quoi persévérer. Il faut trembler toujours i Ajoutons un dernier trait. Jansénius est catholique : cérémonies du culte, sacrements, prescriptions du Décalogue, commandements de Dieu et de l'Eglise ont une valeur absolue, sont indispensables au salut. D'où l'on doit conclure que quiconque ne vit pas rigoureusement suivant la , yj discipline catholique n'a pas la grâce, ne sera pas J sauvé. Qui donc sera sauvé? Une infime poignée d'élus. Il faut trembler plus encore (1) I (i) CûUekiimê de Im ftàa. àê Pbtdbav, antt l6Sé. Voir noUoe dani OBtiorei wmpUtu d*AaNAVLD, t XVI« p. u, «t !• tozto, ibid.. t. XVII, p. 8S9. V^ « Lm jatlat ooi-ilt toHioiin les Meourt DéOMMirM pour •unDOotor toutat tet ttnUUoBtî — Ifoat (Suit roxpltelioa.) « La gràoo d« iéiut-Chritt Ml^t néoetMir» pour pértéTèrerf — Ooit (Suit rupUcatton.) « Cette grftee néeetMtirt pour persévértr Mi-elk doonée 4 tout 1m jiittttt — ifoot « Gatia doclfina m Minbk-l-eUa pM condnlra !•§ bommaa «u déMfpoIr da ululT — Non, oar oa m détotpèraJaaaU do llo» ;\

27S PASCAL ET SON TEMPS De semblables conceptions ne peuvent être embrassées que par des consciences exception* nellement religieuses et logiques. Ce système, qui a des racines lointaines dans des erreurs condamnées dont la plus récente était le baianisme^ était la protestation de Jansénius contre ce mouvement stoïcien (1) et libertin, ces tue d*iui6 a£rtire« quo quand on ait assuré de n'aroir pat et de oe pouvoir avoir les moyens nécessaires pour la faire réussir. Or, personne n'est assuré qu'il n'aura point la grâce nécessaire à son salut, puisque Dieu se plaît de la donner quelquefois même aux plus endurcis; par conséquent» il n'y a pu lieu de désespérer, mais seulement d'appréhender et de marcher entre la crainte et l'espérance. n Cette doctrine ne laisse-elle pas les hommes dans la négligenceet ^ Nont car, d'un côté, n'ayant pas d'espérance que la grâce nous soit refusée, et, d'autre part, étant obligés d'y coo« pérer, nous devons agir comme si la grâce était toigoun présente... il faut marcher entre la paresse et l'orgueil; il faut prier commie si tout le monde dépendait de Dieu et agir comme si tout dépendait de nous. « Est«ee seulement pour les prédestinés que Jésus-Christ est . nutftt — U est mort pour tous les hommes; pour donner l la glohre ans élus et des grâces passagères â quelques-uns * d'entre les réprouvés; il est mort pour la nature commune à . tous» pour le péché commun â tous. (11 y a ici un calembour . sur le mot pour; la question suivante le prouve. Feydeau vent dire : « Dieu est mort â cause de tous en vue de peu. •) I « Dieu ne veut-il sauver que ses élusf — Non I il ne veut sauver ique oeux quill a prédestinés, et il n*a prédestiné que ses élus. » I (i) Jansénius est extrêmement violent contre les stoïciens. . (Cf. ÂuguêHnut^ Rothomâgi, p. 97, 1S4S.) Remarques au passage que Pascal était .4 Rouen quand cette édition y parut .

PRÉFACE . J'ai raconté, dans un ouvrage précédent, la Renaissance du Sentiment Religieux au commencement du dix-septième siècle. A peine triomphant, le sentiment religieux subit une crise profonde; c'était un peu par l'effet de son développement interne; c'était surtout à la suite du mouvement général des idées : une morale d'inspiration laïque, la diffusion de l'incrédulité, la constitution de l'esprit scientifique, la transformation de la société et des mœurs furent les vraies causes du conflit où le Molinisme et le Jansénisme se disputèrent l'Église — en la déchirant. C'est cette crise que je veux exposer. La personne et l'œuvre de saint François de Sales avaient été le centre de ma première

II PASCAL ET SON TEMPS étude. Cette fois, c'est Pascal qui sera le témoin d'un temps et d'une crise. Pascal n'est plus, pour le savant et l'érudit, une âme tendue et solitaire, un génie replié en lui-même, et ne devant rien qu'à lui-même. Jamais homme ne fut plus attentif et plus passionné, n'eut les yeux plus largement ouverts, n'eut l'intelligence plus compréhensive. L'originalité de Pascal, ce n'est pas d'avoir tout inventé tout seul; c'est d'avoir amalgamé et combiné, avec une méthode rigoureuse, avec un don de synthèse et un don de vie incomparable, ce qui lui venait des quatre coins du ciel. Je voudrais retrouver dans le creuset quelque trace de ces éléments, je voudrais faire assister à quelques-unes de ces merveilleuses combinaisons. ' Cet ouvrage a d'abord été un travail de pure érudition. L'Université de Fribourg (Suisse) avait mis au concours le sujet suivant : De Montaigne à Pascal; Étude critique sur les sources françaises des Pensées de Pascal. Un programme,

PRÉFACE in «it de main de maître» indiquait dans quel sens il fallait orienter les recherches. C'était un guide très sûr. Je l'ai fidèlement suivi, et, de proche en proche, il m'a entraîné de la bibliographie à la biographie, de la biographie à l'histoire générale. Si bien que mon mémoire était déjà devenu l'ouvrage présent, lorsque je l'ai envoyé à Frébourg, où il a été honoré du prix. Il y a deux ans que le manuscrit m'a été rendu; dans cet intervalle, la littérature pascalienne s'est enrichie de nombreuses contributions, et particulièrement de deux publications capitales : l'édition des Pensées de la ColUâian des Grands Ecrivains, et la reproduction phototypique du manuscrit de Pascal, Tune et l'autre données par la maison Hachette, et signées d'un nom justement cher aux pascal lisants» celui de M« Brunschvicg. J'en ai profité pour reprendre de près tout mon livre. On verra l'importance que je donne aux travaux scientifiques de Pascal : l'esprit scien* ■0

IV PASCAL ET SON TEMPS tifique est la maltresse forme du génie de Pascal. Dans cette étude, nouvelle pour moi, M. Duhem m'a été un modèle et un maître. Je n'ai pas parlé de la modernité de Pascal, et j'ai été sobre de renseignements sur la littérature moderne de Pascal : ce n'était pas mon sujet; le lecteur trouvera tout cela dans les beaux travaux de mon ami, M. Victor Giraud. Que je nomme, du moins, les livres et les hommes à qui je dois le plus : ce serait une injustice dé ma part que d'oublier la monumentale édition critique des Pensées de Pascal, de M. Michaut; les savantes et subtiles études de M. Lanson; celles de M. SuUy-Prudhomme; le livre de MM. Hatzfeld et Perrier; ce Pascal de M. Bou* trous qui m'a presque découragé; et encore et toujours, mon maître, M^ firunetière. Puis, pour finir, le Part^Royal de Sainte-Beuve, rad*mirable Poft-Aoyo/. . . AS noveinlNre 1906.

PASCAL ET 80M TEMPS 179 morales d'origines antiques» et
 cet élargissement j du catholicisme dont nous avons parlé. M. d'Ypres n'a
 dans la bouche que le nom de Pelage, mais CCS pélagions sont visiblement
 les néo-stoTciens ses contemporains. Les commentateurs et les défenseurs
 de Jansénius diront beaucoup plus violemment leur intention; ib expliquent
 sans détour à qui ib en veulent : leur but» c'est d'enn pécher révolution de la
 vie et des conceptions r religieuses, telle que cette évolution est en train de
 se produire. Le champion du Jansénisme» c'est incontestablement Antoine
 Amauld. Or» pour cette époque» ses œuvres se divisent en deux groupes.
 Les unes» postérieures à la condamnation des cinq propositions par le pape
 Innocent X» ont pour objet de démontrer» au prix de mille subtilités» > \
 que la doctrine janséniste ne contredit pas cer- ^^ taines vérités essentielles
 du dogme catholique; mais les autres» antérieures à 1653» — soit VApo*
 logiê pour JaniMui^ soit Y Apologie pour le\$ &im(i PiriM (réfutation du
 système de M. Le iCoine)» soit les écrits polémiques réunis autour du Caté»

ISO PASCAL ET SON TEMPS chisme de la Grâce, sont absolument catégoriques; il s'y agit moins de défendre la grâce efpr cace que de combattre les conceptions modernes de U rÊglise ouverte à toutes les bonnes volontés. Là^ Amauld dit leur fait aux gens qui vivent comme (tout le monde, qui meurent comme Balzac, qui pensent comme Du Vair, qui raisonnent comme Corneille ou comme Descartes (i); il indique d'une façon explicite que, s'il ne veut pas de la grice sufOsante, c'est pour les conséquences pratiques, actuelles qu'on en tire. Il est impossible . de s'y méprendre. Le jansénisme est peut-être à l'origine une construction théologique, mais c'est moins la lutte des disciples de saint Augustin contre les disciples de Molina que ce n'est la Il réaction, peut-être inévitable, à coup sûr ei^cessive, contre le mouvement qui entraîne le catholi. cisme. De là tant de conflits singuliers qui se sont (1) Ua tiolcitaM chiéttsn, dit M. Noarrrluoo du J«nténitm« (PhiUtaphiê d\$ \$miU Auguiîin^ t U, p. SOO). Quellt erMorl • Les tettoot do U Tolonté ne toDl pss dM ptnséet» niait det mooTMnanU, dM indinationt» st pour ainsi dira des pentat dv ccMir Tara ton objat» » dit Amaold dana fa Fréqu\$ nU Communion. Caat tout juata Ja aantraira da la coneapUon atol

The text on this page is estimated to be only 28.12% accurate

•1 PASCAL ET SON TEMPS tSi greffés autour du conflit principal» et» par exemple, ces interminables discussions qui paraissent oi« seuses, et qui étaient vitales» sur le\$ vertus ie\$ paUm (1). VII ^^ Or, rinhumaine doctrine aurait pu, malgré tout, se développer avec humanité : la Fréquente Communion d'AmauId est un bon exemple du janjsénisme appliqué dans une juste mesure et avec opportunité; tempéré par Tesprit de saint Fran* çois de Sales, Tesprit de Jansénus circule à travers les pages de ce livre, qui est par endroits un beau livre, et ne le gâte point. Elle aurait pu aussi se développer d'une façon catholique et selon Torthodoxie; M. de Saint*Amour, en 165JI, (i) CBwfTM àt Prsnçolt ut La Moral Li Vavbs, Ptrit» BU\\ laSiM» iôSS. 15 ToL in-lt» t. V. I»0 UvtrtmiêêPû^mu. Voirptfw M tieaUèréiawt Im ptsss SBS et tuiT. s

il SSt PASCAL ET SON TEMPS M. de Barcofl, toujours» et sans doute la mère Angélique, ont été d'avis de sacrifier les cinq propositions, de se soumettre à la condamnation prononcée par le pape, et de continuer à défendre la grâce efficace, au sens universellement admis aussi bien par les jésuites que par les jansénistes. Il y avait à choisir entre le chemin orgueilleux où s'engage Amauld, réfutant, dogmatisant, anathématisant et subtilisant, et le chemin de la soumission où, par les écrits et surtout par l'exemple, les enfants de Saint-Cyran auraient montré ce qu'est un chrétien et ce qu'opère la grâce efficace. Le choix s'est proposé aux jansénistes dans les années 1652, 1653, 1654. Ils ont, dans cet intervalle, hésité; puis leur parti a été pris. L'Église ...a été déchirée; la vie religieuse a été par leur fait peu à peu faussée, puis arrêtée; la vie morale de la France a été bouleversée. Eh bien, nous avons un témoin de ce moment capital^ de cette heure qui paraît tragique aux yeux de l'historien. Ce témoin-là est d'une espèce rare. Il a une intelligence si pénétrante et si puis

PASCAL ET SON TEMPS UZ santé qu'il a vu le fond des choses. Il a un génie si vivant et si passionné qu'il nous fait passer aujourd'hui encore par toutes les émotions del cette heure. Et Texpérience ne lui a point manqué. Tous les courants de son siècle, il les a traversés ; à tous il s'est un instant laissé aller, mais en homme supérieur, et non avec une passion aveugle et brutale. Il a fréquenté le monde, — la cour et la ville au temps de Richelieu, — les salons de province^ le Paris de la Fronde et la société d'après la Fronde; il s'est appliqué avec un prodigieux succès aux sciences d'observation et aux sciences abstraites, voisinant tantôt avec Gassendi, tantôt avec Descartes, émule de Galilée et de Torricelli; il a été séduit par Épictète, il a été séduit par Montaigne; son âme fut une des plus religieuses qu'on ait connues. Sa vie intérieure reproduit de la façon la plus pathétique, la plus sincère et la plus complète toute la vie religieuse et morale de son temps. Ce témoin unique,^^, c'est Biaise Pascal. 11! :. l\ :i

The text on this page is estimated to be only 14.69% accurate

TABLE DES MATIÈRES PairACB. I DE MONTAIGNE A
PASCAL CHAPITRE PREMIER LI ftBNTIHINT ■BLIOIBVZ... i
CHAPITRE II LB COURANT BTOICIBN I. Réveil ttoIdeQ.- II.
MoaUigno. — III. Josta LipM. — iV. Du Vair. — V. Diffusion du itoldtme
if . CHAPITRE m l. Lot beauz-oipriU. — II. V&nioi. — III. La
BiblioUiéquo dot beauz-otprils. — IV. Pierre Charron. — V. Le déisme
libreponieur. — VI. Les iiberUnsei la scienee. - VU. Les iiber> tins et
Montaigne. — VIII. GonelusioB it€ i«

The text on this page is estimated to be only 8.23% accurate

SIS PASCAL ET SON TEMPS CHAPITRE IV 1. Siiot Vioceat
d« Pftul. — II. Las Jésuites. — III. U etsuistiqiM il ks doetrioies noufslles
sur U grâc«. — IV. Fratres PolooL — Y. PorlrRoytl. — VI. U janK^nlsm.
— VII. Un t40

The text on this page is estimated to be only 8.75% accurate

PARIS TYPOGRAPHIE PLOU-NOURRIT bt G'« IIUB
«AftAMC1ft11B. •

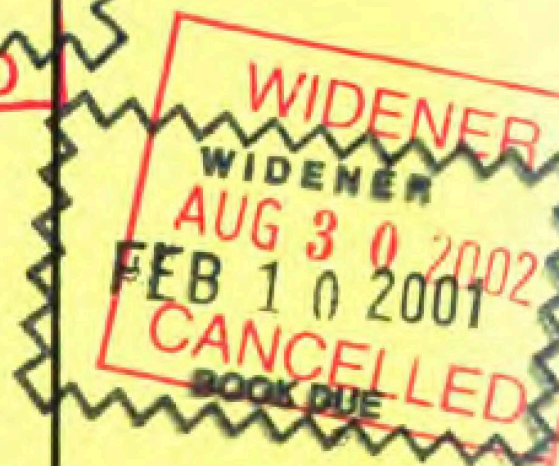
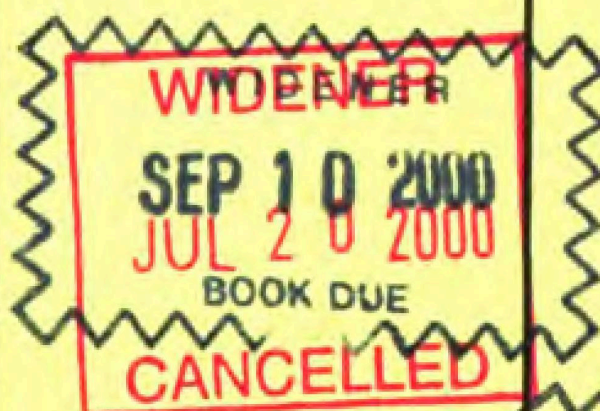
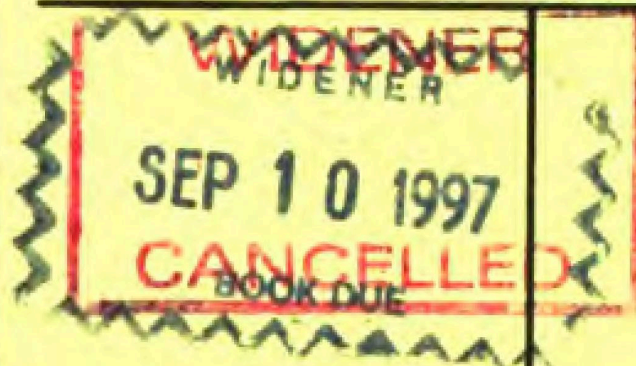
The text on this page is estimated to be only 20.67% accurate

A LA MÊME LIBRAIRIE Renflées* Opnacnlc» ci Lettre** par Pascal. Doux vol. in-33. Prix 8 fr. (Lettres proviBcSaleat par Pascal. Doux vol. iri-32 jôsus. 8 Tr. Lee Première JaniéiilAtee et Port-Royalt par Mgr Rica m», prélat de la maison du Pape, professeur de Uièologie dogmatique aux Facultés d*Aix et de Marseille. Un vol. in-8*. 7 Cr. 50 > Lettrée inéditce de Rliehel de Hlontalgie et de quelques autres personnages, pour servir à rhisloiro du seixième siècle, \ I par PsDiLLET DE Co.^cHBi. Un vol. grand in-8*, tiré & SiOcxcm;* plaires numérotés 20 fr. I Port-Royal dee Cliampe. Notice historique À Tusago des visiteur». 4* édition, rjvue. corrigée et augmentée, par A. GaI iiBii. Un petit volume in-16 illustré 1 fr. I Étude» eur la llttératiiret depuis Homère iusqu'à IVcolo I k romantique, par M. Artaud, recteur de TAcademie de Paris, ; t inspecteur général de l'Université, recueillies et publiées par f . le dis de l'auteur. Un vol. in-8* 6 fr. f ,< ^ Lei PricHrteun du féminisme, Meedamee de RlalteBon* de j V / tænlle et Campant leur rAle daue Téducation eliré* \ [' K^ . tienne de la femme* par Louis GHABAOn. In-16. . 3 fr. oO ■latolre de la littérature fran^aiee« par Emile Fagubt, de TAcadémio française, illustrée d'après les manuscrits et les)) , estampes conservés à la Bibliothèque nationale, et complétée / par une table analytique des matières dressée par Léon Dorez. I. DepnU Ui origine* jutqn'à la fin du XV h uàele, il* édition. Un vol. petit iii-S" 6 fr. n. Depuis le XVIh siècle jusqu'à nos jours. 12* édit. Un vol. petit in-8» 6 fr. ■ietaire élémentaire de la littérature f rançalee depule roriyine Juequ'A noe Jours, par Jean Fleurt, lecteur en j langue française à l'Université impériale de Saint-Pétersbourg. Corrigée et augmentée. 23" mille. Un vol. in-18 4 £r. Le Mouvement littéraire eentemporalut par Georges ; Pblissier. 3* édition. Un vol. in-16 3 fr. 50 et llttéalree. OKuvre posthume de M. F. Sauvage, ancien doyen do la Faculté des lettres de Toulouse, publiée par les soins de Mademoiselle Camille Sauvage, sa iille. Un vol. petit in-8* anglais 5 fr. La Jeunewee d*ua romaniii|ue* Hector Berlioz, par A. BosCBOT. 2* édition. Un vol. in-16 avec trois portraits. . . 4 fr. VeotesMlle. L'Homme^ Cteuvrê, Vinfluencee, par Louis Maïoron, professeur adUoint 4 la Faculté des lettres de Glermont-Perrand. Un vol. in-8*. 7 fr. 50 rAEtt. rrr. PLON-iiouaaiT et d*, 8. aui OASANciiaB. — 8917.

The text on this page is estimated to be only 22.68% accurate

3 2044 018 THE BORROWER WILL BE CHARGED THE
BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK
IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST
DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES
DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES,
Harvard College Widener Library Cambridge, MA 021 38 (617)495-2413
SEP 10 1997

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 (617) 495-2413



The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

$h;^{\wedge}$